

LAFUGIE

AU TIBET

PRÉFACE DE
ALEXANDRA DAVID NEEL

Couverture, illustrations et photographies de l'auteur

J. SUSSE
13, Rue de Grenelle, PARIS-7^e

PRÉFACE

Voici un très beau livre. Ceux qui éprouvent le désir de voyager hors des sentiers battus mais qui veulent le faire sans fatigue, confortablement installés dans un fauteuil, trouveront ici de quoi se satisfaire.

Mes sentiments de solidarité féminine ont été agréablement flattés en lisant ce récit des longues pérégrinations d'une femme seule. Je suis experte en cette matière et les lecteurs de Madame Lafugie peuvent être assurés que je loue la ténacité dont elle a fait preuve pour tenter d'atteindre son but : c'est qu'elle est véritablement digne d'éloges.

Elle nous dit, dans son introduction, qu'elle regrette de n'avoir pas pu entrer à Lhassa. Je le regrette pour elle, mais elle n'a fait que subir le sort de nombreux voyageurs qui ont échoué dans la même entreprise et son énergie n'est nullement en faute à ce sujet.

D'ailleurs, elle s'est amplement dédommée en emportant, pour ainsi dire, le Tibet avec elle sous la forme de dessins, d'aquarelles et de tableaux, dont les reproductions qui illustrent son livre vont rendre vivantes à ses lecteurs les scènes qu'elle a décrites.

Là, je ne puis guère me défendre de l'envier. Que n'ai-je été douée, comme elle, de la faculté de manier habilement le crayon et le pinceau ! Hélas ! Ce don m'a été refusé et à Lhassa comme ailleurs, pendant les nombreuses années que j'ai passées en terre tibétaine, j'ai dû me borner à être photographe. Or, si la photographie nous fournit des renseignements strictement exacts, elle manque de la vie qui anime le dessin ou le tableau exécuté par

un artiste. Par ceux-ci, nous prenons contact avec des scènes et des personnages tels qu'ils ont été vus par des yeux humains et compris par un cerveau humain; tels que nous aurions pu les voir et les comprendre nous-mêmes.

Animée par une vive sympathie pour le Tibet et les choses tibétaines, Madame Lafugie réussit à nous rendre, ainsi, tout proches les paysages et les habitants des régions lointaines qu'elle a parcourues.

Un beau livre, ai-je dit; un livre bien propre à meubler de visions attachantes l'esprit de ceux qui le liront et je suis certaine qu'aucun de ses lecteurs ayant tourné la dernière page ne me contredira.

ALEXANDRA DAVID NEEL.

AVANT-PROPOS

A maintes reprises, cette question me fut posée: Mais enfin, pourquoi êtes-vous partie peindre au Tibet? Un journaliste américain, à la suite d'un bref interview, ajouta même un jour, dans un article : « Etait-elle folle? ». Ce qui l'étonnait était non seulement l'idée d'une femme seule s'aventurant pour de longs mois, en pays inconnu, avec la simple compagnie d'indigènes, mais qu'en fait d'appareil guerrier je n'emportais avec moi que mes pinceaux et des sucreries.

Ce n'est pourtant pas dans une hérédité que l'on trouverait, en ce qui me concerne, un fondement à cette insinuation désinvolte. Née à Paris, j'ai passée une jeunesse sans histoire, d'abord dans les Ecoles, puis à peindre, bien sagement, des pommes dans des compotiers, des vaches dans un pré; enfin des nus, d'ailleurs contre le gré de mes parents.

Mais, un jour, je reçus une bourse de voyage pour la Tunisie, valable pour deux mois. Je partis donc. Est-ce la curiosité ou l'attrait de lieux nouveaux, ou la soif de l'inconnu, maladie grave et contagieuse que connaissent bien les voyageurs impénitents? Je ne revins de ce premier voyage que cinq ans après, ayant fait le tour de monde.

A peine débarquée à Ceylan, je fus saisie par la nature exhubérante de ce paradis terrestre et aussi par l'atmosphère religieuse, pleine de douceur et de sérénité des temples et des agglomérations bouddhistes. J'y travaillai à l'aise, pleine d'entrain, pendant plusieurs mois.

De là, je gagnai les Indes, choyée à la fois comme artiste et comme française, très occupée à peindre des portraits de Maharajahs, de Maharaneés. Je menai, pendant deux ans, une existence de luxe, dans des palais de marbre, où la vaisselle était d'or et les autos d'argent.

Le Tibet était alors pour moi et mon entourage habituel aussi irréel que les vallées de la lune et aussi difficile à atteindre, semblait-il.

Pourtant, je ne pouvais résister à l'attrait de cette immense tache blanche sur la carte du centre-Asie. Surtout, je me refusais de quitter les Indes sans avoir fait tout mon possible pour y aller : 2 millions de kilomètres carrés, presque désertiques, entourés de la plus énorme masse de montagnes qui soit au monde, avec des vallées à 5.000 mètres d'altitude, des cols à 6.000 mètres, des pics de 7 à 8.000 mètres; quelques rares pistes à travers ce chaos dantesque qu'empruntèrent jadis Marco Polo, le Père Huc, David Neel, pistes où restèrent aussi maints pionniers de l'aventure : Duthreuil de Rhins, Liotard.

Comme sujet de peinture, ne trouverai-je pas derrière ces montagnes des documents, des types peu connus, des scènes étranges, enfin autre chose que peut offrir la vie civilisée, fut-elle aux Indes !

Mais quand on me parlait du Tibet, on ajoutait toujours un mot inséparable : « interdit ». Je n'allais pas tarder à trouver cette remarque doublement juste. En effet, il ne s'agissait pas seulement d'un long et difficile voyage, mais bien d'obtenir, avant de pénétrer au Tibet, les autorisations indispensables des trois farouches gardiens qui surveillent les moindres passes d'accès. Car les Indes et ses règlements, au sud; la Chine et ses bandits, à l'est; les Soviets et les déserts du nord, s'entendent à merveille — une fois n'est pas coutume — pour écarter tout voyageur, même inoffensif, de ce qu'ils considèrent comme un « no man's land » inviolable.

Dans mes démarches et pourparlers pour obtenir les autorisations nécessaires, aucune autorité n'accepta naturellement la responsabilité d'un tel fait. Tous me mirent en garde contre les Tibétains si jaloux de leur indépendance, que tout étranger qui pénètre dans leur pays est infailliblement massacré. Comme par hasard, je n'y trouvai — sauf lors de ma troisième expédition — que des gens simples, souriant, tout au moins, aimant les artistes peintres.

Je partis donc des Indes pour une première expédition de sept mois. A mon grand regret, je ne pus atteindre Lhasa, malgré tous mes efforts pour échapper à la surveillance de mes anges gardiens dont les consignes ne purent jamais être fléchies.



L'année suivante, autre expédition, et hélas ! même échec, pour Lhassa, but qui maintenant m'obsédait. Je ne me trouvais qu'à une semaine de marche.

Quittant alors les Indes de Calcutta, je partis pour la Birmanie, avec le secret espoir de remonter la Salween ou le Mékong et aborder le Tibet par le sud-est. A Rangoon, négligeant le delta de l'Irrawady, cependant si captivant par le genre de vie simple, gaie et facile que mène ses habitants, leurs costumes chatoyants, leurs fêtes fréquentes et amusantes, je partais vers le nord : Mandalay, Maymio, puis Bhamo sur l'Irrawady. Mais de l'autre côté du Mékong, au Yunnan, toute une population était en proie à la guerre civile, c'est-à-dire au pur banditisme.

Je n'aurais pu faire 10 kilomètres sans être attaquée, pillée, mais certes pas rapatriée. Je revins donc à Mandalay. J'essayai alors d'obtenir une autorisation pour pénétrer au pays des Nagas et si possible pousser plus loin, jusqu'à l'est du Boutan. Pour arriver au Boutan, au sud du Tibet, dans les Himalayas, il me fallait traverser la région la plus insalubre du monde où il pleut sans cesse. La chaleur y est étouffante, la brousse hyper-tropicale : c'est le royaume par excellence des tigres, moins dangereux cependant que les moustiques porteurs des germes d'un paludisme aigu et de bilieuse qui ne pardonnent pas. Ce fut en vain. Les autorités anglaises refusèrent impitoyablement mes demandes.

A Yunnanfou, un an après j'étais au cœur de la vieille Chine, avec ses femmes aux pieds bandés et rapetissés, ses robustes relents humains qui se mélangent à ceux de l'opium...

Mon projet était de rejoindre le haut Yant-Sé, ou tout au moins le nord du Yunnan, et de suivre une des nombreuses et séculaires pistes qui s'engagent dans le Tibet, vers Lhassa. Mais, hélas ! les dieux, le consulat de France, et les autorités chinoises s'étaient ligués contre moi. La guerre sévissait toujours dans ces régions. Des ordres avaient été passés aux caravansérails leur interdisant de ne me fournir aucun moyen de transport, ni chevaux, ni hommes...

Je gagnais Pékin, où je dus à nouveau abandonner tout espoir de prendre la route vers l'ouest, la Mongolie. Je ne connaissais que très peu de mots tibétains : je ne pouvais me déguiser en

mendiante, et mon irrésistible besoin de dessiner m'aurait vite fait remarquer et dénoncer...

Perdant courage, je rentrai en France, par le Japon, le Pacifique et l'Amérique.

Mais au printemps suivant, trois ans exactement après ma deuxième tentative, j'étais à nouveau au Tibet, dans le Spiti, au sud-ouest. Cette expédition fut de loin la plus pénible. Certains jours, je me demandais même si jamais je pourrais rentrer aux Indes. J'étais dans une région particulièrement pauvre, désertique, ce qui devait influencer sur la mentalité des indigènes, spécialement farouches, durs — et comme on m'avait avertie — peu sensibles à la visite d'un voyageur étranger.

★★

Pourquoi suis-je partie peindre au Tibet?

Ma réponse est maintenant facile : Tout simplement, par le fait qu'après avoir surmonté toutes les difficultés, on arrive dans un monde nouveau, dont la découverte porte en soi son ample récompense.

Dans ces hautes vallées et plateaux si bien protégés, où l'on ignore la roue, car même la brouette est interdite, vit une humanité (2 à 3 millions), qui s'est développée en vase clos, depuis des siècles, avec ses coutumes, sa philosophie, ses croyances et superstitions, mais aussi ses soucis et ses simples joies quotidiennes.

Nous avons tous passé partie de notre jeunesse à étudier nos voisins, à dégager des principes compliqués, grâce auxquels nous pouvons vivre en gens civilisés. Ce n'est pas facile. Ici : rien de tel. Tout est heureusement simplifié. Dès l'enfance, le tibétain a appris qu'il y avait un Dieu, toujours présent à ses côtés, qui se réincarne. Chacun doit lui obéir. Comment d'ailleurs faire autrement, puisqu'il a des moyens infailibles pour vous forcer à suivre sa Loi? En effet, les démons sont là, autour de vous, à vous guetter, dans votre maison, dans l'air que vous respirez.

Si vous avez l'audace d'enfreindre les règles, les prêtres représentants des Dieux, sont là pour vous le rappeler. Les pires catastrophes s'abattront sur vous, votre famille, vos biens. Les démons iront même jusqu'à prendre votre souffle !!!

Donc, ceci admis, il ne reste plus qu'à s'accommoder au mieux, avec ce que la vie peut offrir de bon. On paiera les prêtres pour

conjuré les sorts; on s'en remettra à eux pour décider en votre nom ce qu'il convient de faire dans les cas difficiles.

On plante sur les toits des maisons des mâts avec des bannières sur lesquelles sont inscrites des prières qui volent au vent. On installe des moulins à prières mécaniques, pour éviter toute fatigue inutile. L'essentiel, pour le commun des mortels, est de ne pas manquer d'orge, de beurre, d'argols, de se marier et se réincarner soi-même en faisant le plus d'enfants possible.

Et ce sont les souvenirs de ce monde simple, étrange, émouvant et comique à la fois, si éloigné de notre conception occidentale que je veux évoquer; souvenirs de peintre avant tout, c'est-à-dire plus curieux d'impressions visuelles que de spéculations philosophiques, de couleurs que de mots.

PREMIÈRE PARTIE

Ci-CONTRE : *En haut.* Mon campement à Sonemarg.
En bas. Un des canaux de Srinagar :
maisons-bateaux et gondoles.





CHAPITRE PREMIER

LES INDES : D'UDAIPUR A SRINAGAR

Mon séjour dans le Rajputana, où je suis l'invitée du Maharaja d'Udaipur, tire à sa fin. J'ai peint ces palais somptueux de marbre blanc, éblouissants au soleil, bleutés à l'aube, dorés au crépuscule, qui se reflètent dans les eaux calmes des lacs, que seuls troublent les gueules sombres des crocodiles sacrés.

J'ai parcouru des jardins parsemés de fleurs éblouissantes où sont cachés, dans l'ombre, des pavillons charmants, ciselés comme des bijoux. Jardins rafraîchis par des jeux savants d'une eau limpide qui s'écoule sur des pentes de marbre. Oasis de fraîcheur qui inclinent à la rêverie alors que tout à l'entour n'est que désert brûlant.

Dans la cité, entourée de hauts murs crénelés, la foule circule. Les hommes au port altier, la tête enroulée d'immenses turbans aux couleurs vives, le buste nu, les femmes voilées, alourdies par leurs amples jupes multicolores et leurs bijoux d'argent se meuvent dignement. Les vaches sacrées, conscientes de leur importance, les cornes dorées entrelacées de perles bleues, se promènent parmi les colombes qui volètent de-ci de-là en picorant et roucoulant.

Un cavalier, fier seigneur Rajput, vêtu de mousseline blanches, sur un cheval caparaçonné de velours rouge, fait claquer les sabots de sa monture en soulevant une fine poussière blanche... Visions éblouissantes dont un peintre ne peut se lasser.

Mais, en ce mois d'avril, la chaleur est étouffante : c'est d'ailleurs l'époque où tous ceux qui le peuvent se réfugient dans les stations d'altitude, vers le nord, dans les premiers contre-

forts des Himalayas ou dans les montagnes du Nilgiris, au sud, pour y mener, jusqu'aux premières pluies de juin, une vie de loisirs et de sports dans un air pur et frais.

Il est raisonnable de les imiter. Cependant, pourquoi cette année revenir dans ces stations charmantes, il est vrai, mais qui se ressemblent toutes et que je connais déjà. Mon but n'est-il pas de rechercher types et paysages nouveaux ?

N'ayant pas d'engagements pour des portraits avant l'hiver prochain, mes pensées se tournent à nouveau vers le projet qui m'obsède depuis longtemps : le Tibet. Vais-je réussir ?

★★

Depuis l'aube, je roule à toute allure sur une route qui déjà s'élève vers les contreforts des Himalayas, dont je respire l'air frais, non sans plaisir. La route aux lacets de plus en plus fréquents, longe des ravins encaissés et sauvages.

Elle est très encombrée. Le chauffeur, grave musulman du Punjab, coiffé d'un magnifique turban rose, auprès duquel je suis installée, joue avec dextérité du klaxon pour obtenir le passage de sa voiture, devant laquelle chacun doit s'effacer, car elle assure le service postal gouvernemental. Nous croisons de longues files de charrettes, traînées par des bœufs à bosse. Chaque charrette est une sorte de petite maison roulante, remplie de marchandises, peinte de couleurs tendres, et le conducteur, homme heureux, reste allongé ou dort pendant la route, dans un hamac suspendu à l'avant, à l'abri de la pluie, du soleil et du vent. Il n'aime pas être dérangé par les autos, et le crie volublement. Le chauffeur, représentant l'autorité, sourit d'un air dédaigneux.

Vers 3 heures, nous arrivons à la frontière des Indes et du Cachemire. Long arrêt pour la douane et le visa des passeports. La route est barrée par la longue file des transports divers et la cohue jacasse, s'interpelle, rit, mange pour passer le temps, auprès des éventaires installés sur le bord de la route.

A Uri, relais du soir, je trouve l'habituelle réception des bungalows du gouvernement : dîner — style anglo-indien — c'est-à-dire assez médiocre, et chambre avec le strict ameublement nécessaire.

Le lendemain, à l'aube, je suis réveillée à coups de klaxon. Nous reprenons la route. Le temps est beau, l'air vif. Déjà se

dessinent dans le lointain les blanches cimes neigeuses des glaciers éternels. La route traverse maintenant la plaine élevée de Srinagar. Voici enfin, tard dans la matinée, le pavillon de la poste, terme de notre voyage, sur les bords de la rivière Jelhum.

A peine descendue, les jambes encore engourdis, je suis assaillie par une foule d'indigènes, qui en anglais ou en indoustani, m'interrogent :

— Men Sahib, je peux faire le boy.

— Moi le cuisinier, répond l'autre.

— Moi, je suis le loueur de voitures, de chevaux, de house-boats m'annonce un homme âgé.

Pendant ce temps, mes bagages qui ont été descendus du toit disparaissent entre des mains inconnues. Comment vais-je faire pour les récupérer ?

Puisque je dois séjourner ici quelques temps pour organiser mon expédition, autant descendre d'abord dans un hôtel. Ensuite je verrai.

— Amène ta voiture, dis-je à l'un.

Me voici bientôt juchée, avec toutes mes malles et valises dans un « tonga », petite voiture à deux roues, traînée par un rapide poney, qui m'emmène à travers la ville jusqu'à l'hôtel.

★★

J'ai dans mon sac une lettre de recommandation et d'introduction du Gouverneur de Bombay pour le Résident du Cachemire, lettre que je fais remettre sans tarder. Pendant le déjeuner, je reçois une invitation pour le thé traditionnel de l'après-midi.

Je suis accueillie par un couple charmant qui me souhaite la bienvenue, en français. Mise à l'aise, j'expose mes projets, mais je remarque bientôt avec quelque inquiétude l'air surpris de mes hôtes en m'écoutant.

— Mais, Madame, me dit le Résident, presque offusqué par ma demande, votre projet n'est pas réalisable. Vous êtes seule, et même dans les caravanes soigneusement organisées, on n'accepte que difficilement des femmes. Pensez qu'après Srinagar vous ne rencontrerez personne pendant dix-huit jours, jusqu'à Leh.

— Cela m'est parfaitement indifférent. Je ne crains pas la solitude, ma santé est robuste. Je suis d'ailleurs préparée à orga-

niser la caravane classique, avec chevaux, tentes, ravitaillement, bref tout ce qu'il faut.

Leh est la capitale du Laddakh ou Petit Tibet. C'est un état au sud-ouest du Tibet, proprement dit. Un Roi est à sa tête, assisté d'un Gouverneur indigène. En somme, c'est un état semi-indépendant, mais qui obéit aux maîtres des Indes. Ses frontières sont au nord le Turkestan, d'influence soviétique; au nord-ouest le Sinkiang chinois, desquels il est protégé par les plus grands glaciers du monde : le Pamir, le Karakorum, infranchissables. Pour y arriver, nous aurons à escalader des cols entre 4 et 5.000 mètres. Il est considéré comme le berceau de la race tibétaine la plus pure.

Nous discutons longuement. Finalement le Résident à bout d'argument me prie de réfléchir et de revenir le voir. J'ai l'impression d'avoir gagné la partie, à force de patience, d'obstination.

Je ne puis cependant me mettre en route immédiatement. Il faut attendre que les passes soient praticables. Les neiges, sur les montagnes environnantes commencent juste à fondre, mais il en est tout autrement en haute montagne. Pratiquement aucune caravane ne pourra partir avant que celles du nord ne soient arrivées ici. Ce délai m'est en outre nécessaire pour organiser mon expédition qui, je veux le croire, durera au moins six mois.



J'ai enfin le précieux permis qui m'autorise à franchir la frontière. Mais j'ai dû signer en contrepartie une déclaration par laquelle je voyage à mes risques et périls; le gouvernement anglais décline toute responsabilité à mon égard. Je m'engage en outre, toujours par écrit, à ne pas franchir la frontière du Laddak.

Une agence spécialisée me procure le matériel de campement : une grande tente, à double toiture, pour me protéger du soleil, de la pluie et de la neige, tente qui sera mon seul abri quand nous devrons camper; un lit, une table, un fauteuil, le tout pliant; une autre tente pour le boy et le matériel pour faire la cuisine, un tub en toile, trois photophores.

Depuis mon arrivée aux Indes, je voyage comme tout le monde avec mon matelas, draps, couvertures, moustiquaire. Je complète mon habillement en lainages et fourrures.



La fugie

Campement au lac Dale; au bord de l'eau, des iris... (p. 22).

Enfin, j'achète des caisses à provisions, caisses spéciales en bois, appelées « yakdans » par les cachemiriens, recouvertes de cuir et munies de poignées. Elles sont destinées à être accouplées pour constituer la charge d'un cheval (environ 60 kilos).

Après de nombreuses hésitations, j'engage parmi tous ceux qui se présentent un boy cuisinier. C'est un homme déjà âgé, répondant au nom d'Azim; vrai type du cachemirien, grand, bien bâti, dont la barbe, la moustache et un immense turban blanc cachent presque tout le visage. Il parle le tibétain me dit-il. Dans un anglais mêlé d'urdu il explique qu'il gagne habituellement sa vie en suivant comme guide-boy les chasseurs d'ours, chasse qu'il pratique lui-même, à ses moments perdus.

Je lui achète tous les vêtements nécessaires en laine. J'ajoute des lunettes à verres fumés, contre la réverbération du soleil sur les glaciers; aussi des grosses mitaines, laissant l'extrémité des doigts libres.

Je remplis les caisses avec des provisions variées : riz, haricots, lentilles, farine, café, cacao, sucre, lait, confitures, savon, cigarettes, allumettes, bougies, conserves diverses, etc...

★★

J'ai bientôt tout ce qu'il me faut pour vivre seule. Plutôt que de rester à l'hôtel jusqu'au départ, je décide de m'installer sous la tente, dans mes meubles, comme le font certains estivants. Cela me permettra de mettre mon boy à l'épreuve et de m'accoutumer à cette nouvelle vie de plein air.

Le lendemain, je m'installe avec mes bagages dans un « shikara », longue barque plate, manœuvrée par quatre solides rameurs, assis à l'arrière avec le boy. Allongée à l'avant sur des coussins, je me laisse aller au fil de l'eau, pendant deux heures, dans un dédale de canaux fleuris de lotus roses.

Nous arrivons à Nashim-bagh, emplacement que l'on m'avait spécialement désigné pour camper, situé au bord du grand lac Dale. C'est un endroit ravissant. D'immenses platanes, plusieurs fois centenaires ombragent de vastes prairies, parsemées de pâquerettes, coquelicots, jonquilles. Au bord de l'eau, des iris mauves et jaunes.

Je regarde attentivement les hommes planter avec dextérité des poteaux, monter les tentes, installer les meubles, pour apprendre moi-même, car c'est la première leçon. Cet avant

goût de vie libre me ravit. A l'heure du dîner que l'on me sert sous l'auvent de ma tente, j'admire le soleil couchant qui teinte cet immense lac en mauve, alors que les neiges lointaines se colorent du rose le plus délicat. La découverte de tels spectacles ne me feront-ils pas oublier toutes les fatigues dans le froid, le vent et la neige ? Je m'endors pleine de confiance sous ma moustiquaire.

★★

Le lendemain, à longueur de journée, j'apprécie amplement le charme de cette vie de doux loisirs dans ce cadre idéal. Je ne me lasse pas de parcourir, allongée dans mon « shikara » les canaux inombrables qui sillonnent cette vaste plaine. Des jardins flottants sont disséminés un peu partout. Ce sont des sortes de radeaux de 10 à 12 mètres de long, simplement formés d'une claie de bambous solidement tressés qui supportent une couche de riche terre noire. Ils sont amarrés soit aux arbres, soit à un bateau et débordent de légumes : melons dorés, noires aubergines laquées, rutilantes tomates. L'heureux propriétaire déplace de temps en temps son potager en l'attachant à son bateau et en ramant; deux heures au soleil à l'heure choisie hâteront la maturité de ces richesses. Pendant ces heures d'attente, il peut pêcher une bonne friture.

Mais malheur à l'insouciant, me dit-on, qui ne surveillerait de près son jardin à la veille de la récolte. Un de ces innombrables maraudeurs en bateau viendra la nuit, détachera la corde et, silencieusement, remorquera le jardin au fil de l'eau. Dès d'aube la récolte sera vendue au marché.

Toute la vie européenne et indigène se passe sur l'eau. L'on vit dans des « house-boats », que l'on déplace; certains sont grands comme des maisons; dans d'autres, plus réduits, grouillent des familles cachemiriennes.

Les marchands, en bateau, font leur tournée, de porte en porte, ou plutôt de bateau en bateau. Une de ces barques est pleine de boîtes en laques peintes qui rappellent de vieilles laques persanes, de bois sculptés, de soieries et broderies tirant leurs motifs de décoration de la faune et flore des Himalayas.

J'admire longuement les fourrures de renards roux, léopards des neiges aux longs poils soyeux blancs et beiges, de martres, d'ours bruns, de chats sauvages, et aussi les pierres semi-précieuses que l'on me présente enfilées en longs colliers ou bracelets :

améthystes, cornalines, agathes, quartz, turquoises, provenant des montagnes environnantes. Un autre batelier a disposé soigneusement sur des étagères des fraises rouges qui voisinent avec des poulets, canards, pots de beurre, de crème, choux-fleurs, laitues, petits pois, etc.

Au milieu de ce marché flottant au soleil, parmi les cris, rires et querelles des bateliers, se faufilent de longues et étroites gondoles, transportant des familles entières. Les hommes accroupis à l'avant jouent aux cartes, fument la pipe à eau ou chantent en pinçant la guitare. Au centre, les femmes hiératiques et encapuchonnées sous un dais frangé de verroteries et de boules de verre multicolores, bavardent et parfois risquent un œil hors de leur voile. A l'arrière, les bateliers rament nonchalamment.

Seules, circulent librement et sans être voilées, les femmes coolies, qui du reste semblent travailler plus que les hommes. Elles portent de longues tuniques de laine ou de coton à larges raies blanches ou vertes. Bien que leur propreté soit plus que douteuse, je ne cesse de les regarder tant elles ont d'allure et d'élégance naturelle, avec leurs tailles élancées, leurs grands yeux doux et verts, cernés de kohl, leur nez d'une pureté classique, la bouche fine et le teint d'ivoire. Leur chevelure séparée par une raie au milieu est finement nattée et retombe dans le dos.

Je cherche des modèles, mais sans succès. Azim qui m'accompagne et partage mes déboires a finalement une idée : il m'emmène, un soir, dans le quartier réservé, où pour quelques roupies je pourrai trouver des modèles. Le pittoresque des rues étroites ou grouille une population dite spéciale, m'amuse. Les maisons de style cachemirien sont en bois sculpté. De larges fenêtres décorées et peintes encadrent d'avantageuse façon les dames hospitalières qui s'exposent à la vue des passants.

Elles sont vêtues de lourd brocart, surchargées de bijoux, et jouent nonchalemment, attendant le client, en compagnie d'oiseaux multicolores, enfermés dans des cages dorées et enjolivées de boules brillantes en verre.

Je ne me lasse pas d'admirer cette harmonie de chaudes couleurs qui se détachent sur ces bois patinés par le temps.

— Azim, je voudrais dessiner une de ces dames.

Il me regarde, interloqué. Drôle de Men Sahib, pense-t-il. J'insiste. Alors il frappe à une porte. Un grand gaillard, à mine patibulaire, le gardien du harem, le reçoit. Azim s'explique longuement, pendant que j'attends patiemment. Enfin, il éclate de



Cachemirien vendant des pierres semi-précieuses (p. 23).

rire, et me fait signe de venir. Nous le suivons, montons un escalier — plutôt échelle — dans l'obscurité et arrivons dans la salle de réception.

Hélas ! L'intérieur ne correspond guère aux façades si finement ouvragées.

En riant, ces dames, qui de leur balcon ont assisté aux pourparlers, m'installent sur un tabouret bas, m'offrent du thé, une pipe à eau. Elles tendent un tapis de coton blanc sur le vieux parquet, douteux, et s'apprêtent à danser.

Elles portent plusieurs robes superposées. Celle du dessus est en brocart, or et vert jade, assez collante sur le buste. La jupe longue s'élargit pour former de souples godets qui laissent apercevoir un ample pantalon serré aux chevilles. Les manches, très larges, découvrent des bras parfaits, couverts d'innombrables bracelets d'argent ciselé. Les mains sont très fines, la paume teinte au henné et les doigts surchargés de bagues aux pierres scintillantes. Leur visage est très maquillé, les sourcils soigneusement peints en noir se rejoignent à la racine du nez. Des rubis ou diamants vrais ou faux sont vissés dans les narines. Leurs chevilles sont serrées dans de lourds bracelets d'argent qui retombent sur des bas de coton blanc.

Calmes, le visage impassible, le buste presque immobile, les bras et les mains se contorsionnent, les hanches ondulent voluptueusement au son des modulations étranges de l'orchestre composé d'un tambourin, d'un violon à deux cordes, et d'une flûte de roseau. Parfois, les coups de talon nerveux agitent violemment les grelots des chevilles. Des hommes assis dans l'ombre ponctuent le rythme par des claquements de mains.

Les musiciens, gardiens de ces dames, ont des fleurs glissées sous leurs turbans. Ils jouent, en scandant par des cris, les coups de talons des danseuses.

Elles posent volontiers, puis viennent s'admirer sur mes dessins. Dehors, la foule, amusée mais non hostile, se rassemble, pour ne pas manquer la rare occasion de voir une européenne se promener librement dans ce quartier mal famé, avec un carton à dessin sous le bras.

Je reviens par la vieille ville, glissant en « shikara » sur des canaux bordés de maisons vétustes, où les enfants jouent dans l'eau glauque, auprès de leur mère qui lave le linge, passant sous des ponts vermoulus, très arqués, où des hommes aux vastes houpelandes suivent de tout petits ânes lourdement chargés.



Srinagar. « Les oiseaux en cage » (p. 24).



Côté européen, au club, on se réunit volontiers le soir. On cherche à me dissuader de partir en m'énumérant tous les plaisirs de la saison mondaine qui commence à peine : dès juin, elle battra son plein. L'hôtel sera plein et tous les house-boats loués. Le club organisera des fêtes qui toutes seront surpassées en splendeur par les garden-parties et réunions de chasse du Maharaja.

En août, je pourrais m'installer à Gulmarg, à quelques centaines de mètres au-dessus de la plaine, à l'abri de la chaleur et des moustiques. Là, tous les plaisirs de l'été vous attendent : vie saine dans des huttes de bois appartenant à l'hôtel et dispersées sur de magnifiques pelouses. Golf accidenté à souhait, chasse pour tous les goûts, canards sauvages, ours des montagnes, pêche à la truite dans des torrents aux eaux de cristal. Promenades en forêt...

Puis, en septembre, Srinagar redeviendra, avec la disparition des moustiques chassés par le vent frais, un paradis d'automne, avec des arbres aux frondaisons rutilantes, allant du jaune d'or au pourpre et une abondance de fruits d'Europe : pommes, poires, prunes, pêches de dimensions énormes.

Mais je ne me laisse pas tenter. Tout est maintenant en ordre pour mon départ. Je reviens de la banque où j'ai fait une provision importante de roupies en argent que j'enferme dans une solide caisse fermée par un cadenas. J'ai également une lettre de crédit que je négocierai à un marchand indou de Leh. Mes permis nécessaires, en anglais, urdu, tibétain, qui m'autorisent à pénétrer en zone interdite sont prêts. J'ai reçu mon dernier courrier de Paris, donc je resterai longtemps sans nouvelles. J'ai laissé toutes mes robes, bijoux, dans une malle que j'ai confiée à la banque. Je me fais couper les cheveux encore plus courts, raser la nuque. Je me munis enfin d'une tondeuse pour renouveler l'opération à l'aide d'une glace à trois faces, aussi souvent qu'il sera nécessaire.

CHAPITRE II

SRINAGAR ET LEH

Nous levons le camp à l'aube et me voici installée dans mon « shikara » avec mes hommes et tous mes bagages. Nous devons rejoindre dans la journée le village de Ganderbal, terminus de la voie navigable vers le nord. Après cette halte, je devrai continuer à pied ou à cheval.

Au sortir des canaux de Srinagar nous entrons dans l'immense lac Wolar dont les bords sont parsemés de lotus. Vers midi, je déjeune confortablement allongée, pendant que les bateliers halent le bateau le long des rives, car le lac est trop profond pour l'usage de la perche et le courant trop vif pour la rame.

Nous arrivons vers l'heure du thé. Pendant que l'on monte les tentes, je vais acheter mes dernières provisions de légumes frais et de pommes de terre. De retour au camp, des cachemiriens en groupe me font des offres de service avec des salams interminables. L'air doux, tranquille, ils s'en vont lorsque, fatiguée, je ne leur réponds plus, pour aller s'accroupir autour du feu de cuisine. Le chef du village, que j'ai fait convoquer, et qui doit, sur le vu de mes papiers, **me fournir des chevaux**, est là.

Cette grave question nécessite de longs palabres. Nous tombons finalement d'accord : je loue cinq poneys, de charge et un autre spécialement sellé pour moi, avec le personnel de convoi nécessaire. Je ne les renouvellerai qu'après la troisième journée de marche, soit à environ 120 kilomètres d'ici. Dorénavant, je devrai renoncer au repas de midi : un bon breakfast à l'aube et quelques biscuits dans un sac, me permettront d'attendre le thé,

à l'arrivée vers cinq heures, le soir, après une étape de 40 kilomètres.

★★

Réveil lamentable, le lendemain. On charge sous la pluie. Nous remontons la vallée du Sind. Les nuages sont si bas que, sous mon casque dégoulinant je ne puis rien voir du paysage que je suppose néanmoins très beau. Nous traversons plusieurs gués, à travers des torrents bouillonnants. Les chevaux ont de l'eau jusqu'au poitrail et luttent difficilement contre le courant. Le chemin est si détrempé que les montures s'embourbent, glissent et se relèvent aidées par les hommes qui, criant et gesticulant, ruissellent d'eau et de sueur.

Je devance enfin ma caravane et arrive à Kalgan, petit village d'éleveurs de moutons. La pluie cesse et les derniers rayons du soleil éclairent soudainement la montagne. Plus bas, la vue plonge sur une mer de nuages. Je reconnais l'emplacement des tentes, et attend patiemment en faisant des croquis, ma caravane qui n'arrive qu'une heure après.

Les tentes à peine dressées, je reçois la visite d'un villageois barbu à l'air martial. Occupée ailleurs et ne comprenant rien à ce qu'il dit, je lui tourne le dos. Mais, peu de temps après, Azim revient en sa compagnie.

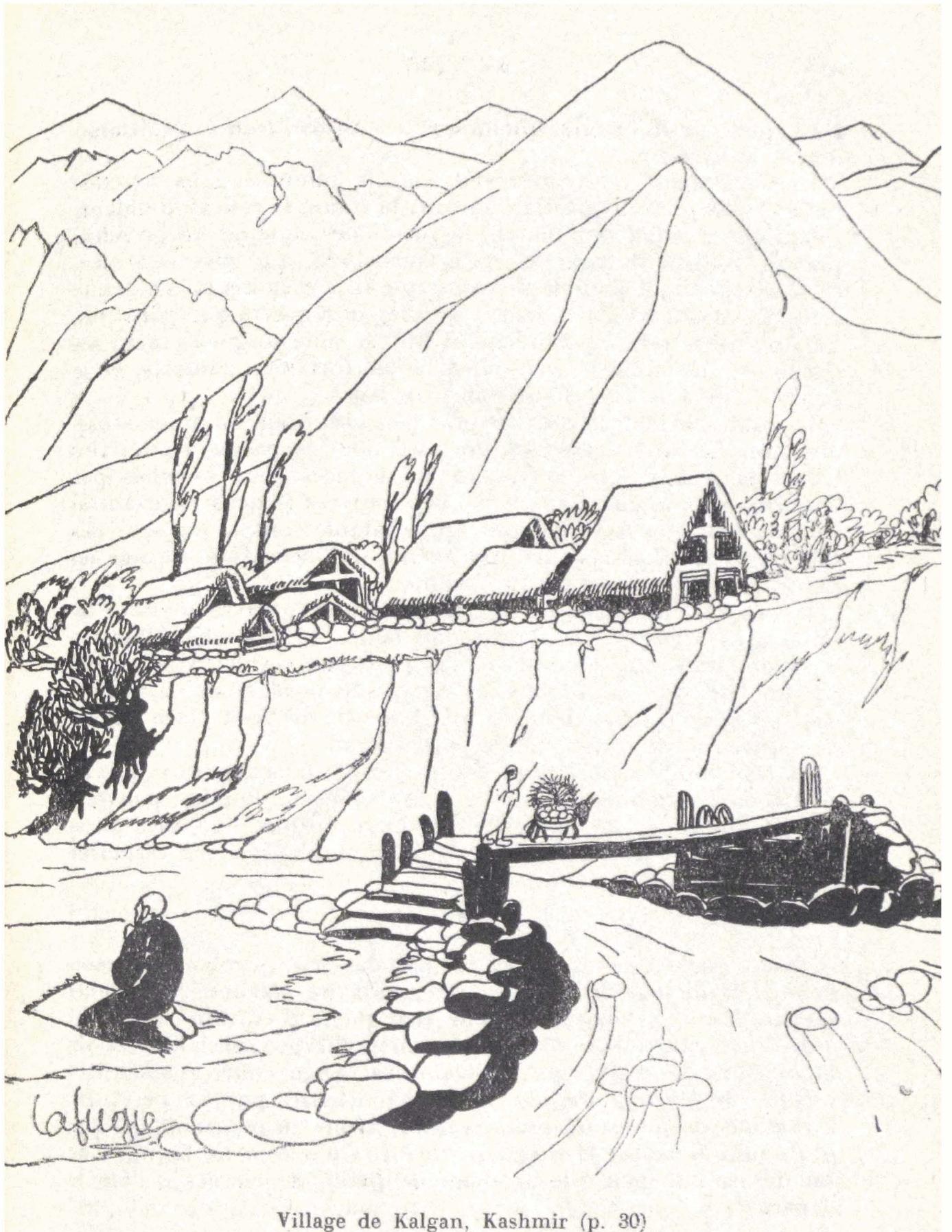
— Cet homme, me dit-il, veut faire votre gardien de nuit.

— Non, je ne vois pas l'utilité d'un gardien, dis-je en réponse.

— Si, Mem Sahib, ici, il faut. C'est un bon gardien Mem Sahib peut avoir confiance, car c'est le chef des voleurs.

Il faut avoir vécu en Asie pour devenir philosophe et accepter de sang froid ce genre de réponse, dont l'outrage ne peut venir que d'une âme candide ! Les voleurs eux-mêmes, sont pleins de conscience professionnelle. Mais comme le vol signifie danger et comme leurs besoins sont modestes, autant se transformer à l'occasion en gardiens de nuit, ce sera toujours une ou deux roupies gagnées à dormir en plein air.

Mais cette offre réveille mon inquiétude latente sur le contenu de la caisse que j'ai sous les yeux, et qui renferme toute ma fortune. J'ai déjà eu assez peur de la voir disparaître dans les torrents lors du passage des gués, la veille. Naturellement, j'ai plus qu'une vague idée que je vais être roulée dans ce marché en urdu que je ne comprends qu'à moitié, car je joue à un contre deux. Mais que choisir entre deux maux, sinon le moindre.



Village de Kalgan, Kashmir (p. 30)

J'accepte et je m'endors, quoique peu rassurée, sous la protection de cet individu.

Le lendemain, nouveau réveil sous la pluie. Je suis fouettée par un vent presque glacial. Pendant la route, la réflexion aidant, j'explique à Azim qui marche à mes côtés, que je ne prendrai plus de veilleur de nuit, et, gros mensonge, que je suis armée. Je n'ai cependant pour toute arme que mes crayons et ma canne en jonc. Mais j'affirme, sans sourciller que quiconque pénétrera sous ma tente sera infailliblement tué. Je note soigneusement ses réactions. Il semble heureusement avoir fort bien compris, et je pense ne plus avoir d'inquiétude à ce sujet.

La route devient de plus en plus pénible. Nous montons sensiblement. Le torrent est trop encaissé pour le passer à gué. Des troncs sont jetés en travers, et les espaces sont bouchés par des brindilles et des feuillages. Mes pauvres poneys pourtant si sûrs de leurs pieds, s'avancent en hésitant, sous la menace des cris et du fouet. J'éprouve moi-même une sensation étrange en m'avancant sur ces ponts de fortune.

Devançant ma caravane, j'arrive à Gund, pauvre hameau de montagne, trempée et couverte de boue. A mon désespoir, je constate que l'unique emplacement pour camper est déjà occupé par une caravane de marchands venant du nord; mais ils s'avancent à ma rencontre, tiennent mon cheval, me font place auprès de leur feu, et m'offrent un thé bien chaud.

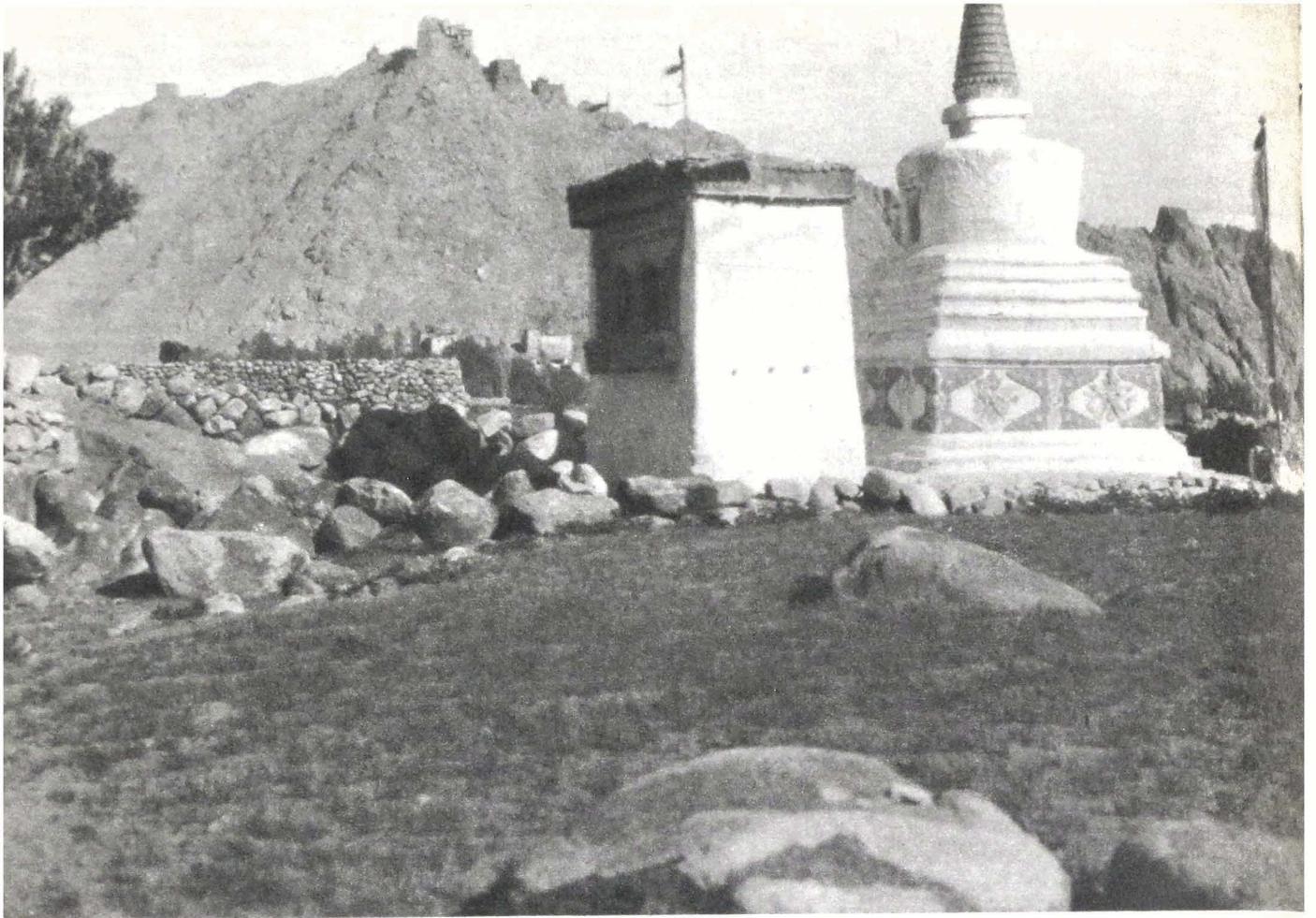
La nuit tombe : on allume les torches de bois résineux. Enfin, j'entends les hennissements de mes chevaux, et nous pouvons camper, mais sur un sol détrempé. Azim dispose sous mes pieds de grosses pierres qu'il a fait chauffer et je peux me restaurer presque confortablement.



Avant l'aube, je suis réveillée, par des cris, jurons, hennissements, branle-bas de départ de la caravane voisine. Nous nous préparons aussi, mais mes gens manquent d'entrain. Profitant d'un moment d'inattention, l'homme chargé spécialement de mon poney se sauve avec ma monture. Azim court après lui et ramène le tout, l'un par la bride, l'autre par la ceinture. L'homme, ou plutôt un grand gamin, avoue en pleurnichant que pieds nus, il craint la neige qui brûle. Qu'à cela ne tienne ! Je lui donne une paire de sandales de paille de riz et je hâte le départ.

CI-CONTRE : Moines musiciens annonçant le commencement des réjouissances des danses religieuses (Aquarelle de l'auteur).





Le sentier chemine à flanc d'une montagne couverte de neige. Il fait très beau; en marchant au soleil nous transpirons, mais l'instant d'après, à un tournant, nous retrouvons l'ombre et un vent glacial. La neige molle fond sous les pieds des chevaux. On bouscule des pierres cachées sous la neige; elles roulent et nous entendons le bruit de leur chute très bas dans le torrent. Des squelettes d'animaux bordent le chemin, victimes des fauves, en particulier de la panthère noire et du léopard qui pullulent dans cette région. Dans la vallée où gronde le torrent, la vue se perd sur une mer de nuages, d'où émergent par moments la cime des sapins géants de la forêt.

Dans la soirée, nous arrivons assez fatigués, à Sonemarg. C'est une vaste cuvette herbeuse à 2.700 mètres d'altitude, avec quelques abris de bergers, groupés au bord d'un cours d'eau parsemé de rochers. Nous nous installons sur une pelouse d'herbe fine où nous resterons une journée entière pour nous reposer, sécher le linge, refaire la provision de pain, changer les chevaux car les étapes suivantes seront très pénibles et nous aurons un col à franchir.



Nous passons une journée de doux farniente, sous un ciel d'un bleu intense. Un soleil radieux illumine les glaciers, les pins sombres se détachent en noir et leurs ombres bleuissent la blancheur immaculée de la neige. Je prends plusieurs croquis, pendant que mes gens, auxquels quelques montagnards se sont joints restent blottis autour du feu et contemplent gravement Azim en train de préparer mon repas.

Je passe un long moment à discuter avec le chef du hameau pour renouveler mes chevaux. Mon boy voudrait rester un ou deux jours de plus, car Sonemarg est un point de départ pour les chasses à l'ours et il aimerait revoir ses compagnons d'expédition. Je refuse, car il me tarde de pénétrer au Tibet. J'ai enfin appris, mais à mes dépens, que le langage bref et autoritaire est celui qui convient le mieux, car il coupe court aux longues discussions que je pressens. J'exige énergiquement pour demain matin cinq poneys de charge, et une monture pour moi, avec des convoyeurs pour aller jusqu'à Dras, à trois jours de marche, de l'autre côté du col de Zoji-la, assez difficile à passer en début de saison.

Je fais l'avance au chef de caravane d'une roupie argent par

Ci-CONTRE : *En haut.* Stoupas des environs de Leh.

En bas. Jeunes moinillons masqués et mon boy devant ma tente, à Hémis.

cheval, avance que je note sur un papier et que je fais estamper par un ponce crasseux, en guise de signature.

★★

Nous sommes en route pour Baltal, au pied du Zoji-la. Nous nous élevons toujours, mais je n'y fais guère attention, car je



Repas sur la route.

reste absorbée par la grandeur du paysage qui m'entoure. Dans un défilé, je surprends un combat de quatre aigles qui se disputent les restes d'un cheval et réussis, à grand peine, à les effrayer avec des pierres et ma canne. Vers cinq heures, le froid s'accroît; la neige légère qui tombe s'éparpille au vent.

Dans la nuit, je suis réveillée par un troupeau de moutons qui, transis par la neige et la pluie, se bousculent sous l'auvent de ma tente. Plus tard par d'énormes rats qui se promènent sur mon lit et même sur mon oreiller. J'allume le photophore et

m'assoupis, bien qu'inquiète au sujet du départ qui doit avoir lieu avant l'aube. Nous n'aurons que 25 kilomètres à franchir, il est vrai, mais particulièrement pénibles.

★★

Mes hommes ont revêtu des vêtements supplémentaires. Leurs jambes sont bandées de draps, leur tunique de feutre blanchâtre est serrée à la taille; avec le bonnet rabattu sur les oreilles, et les grosses lunettes de verres fumés, on voit à peine leur visage. Les chevaux également ont été l'objet d'attention spéciale; ils sont sanglés dans les couvertures de nuit des conducteurs. Le froid me paralyse presque.

Depuis une heure, nous suivons un sentier qui monte rapidement en lacets. Le soleil se montre à peine et nous apercevons, au loin, les glaciers que nous devons traverser. Nous passons un pont de glace, dur comme la pierre, puis foulons un tapis de neige aveuglante qui se déroule à perte de vue. La piste, maintenant, est à peine marquée, car le col du Zoji-la n'est ouvert que depuis peu de jours. La neige devient de plus en plus profonde. Mon cheval s'enfoncé jusqu'au poitrail. Je mets pied à terre et essaie de marcher, mais je m'enlise immédiatement jusqu'aux hanches.

Le souffle me manque, je suffoque, mes tempes battent. C'est mon premier exploit d'alpiniste et nous ne sommes cependant qu'à 3.500 mètres. En tournant péniblement la tête, j'aperçois les chevaux à bagages qui perdent pieds sans pouvoir se relever. Mes hommes s'affairent autour d'eux, déchargent les bagages, soulèvent à deux le pauvre poney par la tête et par la queue, rechargent. Opérations répétées sans cesse. Ils ont chaud, un halo de vapeur blanchâtre se dégage autour d'eux.

Aidée à mon tour, je remonte en selle, une selle en bois d'ailleurs, car au relai de Sonémarg je n'ai pu m'en procurer d'autre. Péniblement, nous atteignons un pont de neige vers deux heures de l'après-midi. Azim, rapidement, saisit mon cheval par la bride et m'empêche de traverser la première. Heureuse initiative ! Le premier cheval s'engage, le second, confiant, le suit, mais le tout s'écroule avec fracas dans le torrent encombré de glaçons. Les caisses s'éparpillent dans les eaux bouillonnantes. Cris, jurons, les hommes enfin entrent dans cette eau glacée jusqu'à la taille et repêchent chevaux et caisses. J'essaie de mon

côté de traverser à gué, en remontant la rive escarpée. Mon cheval glisse et tombe. Je roule les mains en avant, dans un cloaque de boue et de neige. Je me relève piteusement, mon beau chandail de laine blanche, mon écharpe et ma culotte maculés de boue noirâtre.

Les heures qui suivent nous paraissent interminables. Enfin, nous franchissons le col. Les hommes s'arrêtent et suivant l'usage murmurent des prières, ramassent des pierres qu'ils posent sur le monticule déjà formé au point culminant du col, en offrande aux génies de la région qui leur ont facilité la montée et qui, peut-être, adouciront les efforts pour la descente. C'est le premier mané qui annonce le Tibet.

Plus bas, de petites fumées sortent du flan de la montagne. Dans des niches creusées dans le roc habitent quelques bergers. Harassés, nous nous arrêtons. J'avale deux grandes tasses de thé arrosées de whisky pour reprendre force.

J'ai le visage brûlé par la réverbération du soleil; la peau est si douloureuse que je ne puis y toucher, les lèvres si enflées qu'il m'est pénible d'ouvrir la bouche. Je n'ai pas le courage d'imposer à mes hommes aussi fatigués que moi la corvée supplémentaire de dresser les tentes, d'ailleurs toutes mouillées. Je m'étends dans un abri vide. Nous ne sommes pas arrivés à l'étape prévue. Mais, tant pis, je m'endors enveloppée dans des couvertures.

★★

Le lendemain, les jambes raides, la peau du visage toujours craquelée, malgré une épaisse couche de cold-cream, je me retrouve à Dras, sur un haut plateau balayé sans cesse par un vent âpre. Quelques arbres maigres subsistent encore. Sur le sol, un peu d'herbe qui parvient à percer la neige amollie.

Nous campons dans ce village aux maisons en terre sèche et toits plats, blotties les unes contre les autres. Il neige pendant la nuit. Les tentes sont, le lendemain, couvertes de givre. Il est impossible de les plier, elles casseraient comme du verre. Nous faisons vivement chauffer des seaux d'eau que nous jetons sur les toiles et les empaquetons ainsi toutes mouillées et fumantes, comptant sur le soleil de la journée pour les sécher.

Nous remontons la rive d'un torrent encaissé, serré entre la berge abrupte et la paroi verticale de la montagne. Par endroits,

les rochers, fraîchement écroulés, laissent apparaître des cassures d'un beau vert jade et des veinures de marbre carmin violacé.



Deux étapes longues et monotones pendant lesquelles nous marchons depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil, nous amè-



Chef du village de Khargil (p. 38).

ment à Khargil, premier village sur la frontière du Ladakh.

L'arrivée de ma caravane n'est pas passée inaperçue. Nous sommes rapidement entourés par des femmes portant leur bébé sur le dos, enveloppé dans une peau de mouton.

Les hommes eux sont vêtus de longues robes en grosse bure de laine blanchâtre, serrées à la taille par une large ceinture amaranthe, à laquelle sont suspendus, qui une cuillère en cuivre, qui un briquet à pierre, qui un cure oreilles, qui un couteau. Hommes et femmes sont chaussés de bottes de feutre, à épaisses semelles de laine tressée.

Les Indes que nous avons quitté voici peu de jours seulement, m'apparaissent comme étant à l'autre bout de la terre. Tout est ici différent : mœurs, types, costumes, langage. Nous entrons dans un monde nouveau.

A peine installée, un visiteur de marque se présente : c'est le chef du village qui vient vérifier mes papiers. Il a des instructions très sévères à l'égard des voyageurs sans permis qu'il doit refouler sans pitié vers Srinagar. C'est lui seul qui peut louer des chevaux et sa consigne est simple : pas de papiers, pas de transport. Il ne parle que le tibétain.

Je le vois ajuster sur son nez court, si différent de celui des cachemiriens, de grosses lunettes à monture de cuivre, puis déplier soigneusement mes papiers. Par le truchement d'Azim, qui sert d'interprète, j'apprends que demain matin, au point du jour, il me les rapportera dûment estampillés avec six chevaux et leurs conducteurs. Il nous confirme que nous sommes la première caravane à arriver du sud. Par-dessus ses lunettes, il me regarde de ses petits yeux obliques et malins. Malgré mes vêtements masculins, il s'est aperçu que j'étais une femme et ma personne, je suppose, fera les frais de la conversation ce soir au village.

Bientôt, tous les habitants assiègent ma tente-cuisine. Invasion paisible. Assis en rond, ils regardent mes gens aller et venir. Aucun geste ne leur échappe. Ce n'est que chassés par le froid qu'ils se retirent. Puis c'est la nuit glaciale que ne trouble aucun bruit.

Le lendemain de bonne heure les chevaux sont là, attachés auprès de mes bagages, pendant que les conducteurs, aident à rouler et à ficeler les tentes. Tout en fumant la cigarette, si appréciée du matin, je vais jeter un coup d'œil à mon cheval de selle ! Deux planchettes de bois réunies par des charnières souples, en laine tressée. Les brides, le harnachement et même les étriers sont également en laine tressée et tordue. Mais par contre, pour compenser sans doute cette pauvreté, des bandellettes d'étoffe rouge sont nouées dans l'épaisse crinière qui retombe sur le front, ainsi qu'à la naissance de la queue; amulettes protectrices, certainement efficaces !

Je remarque aussi que les ladakhais, qui ont remplacé les cachemiriens, chargent les bagages de façon toute différente. Au lieu de fixer les colis directement sur le dos de l'animal, ils les cordent en les équilibrant sur une sorte de tréteau en bois léger, posé sur le sol. Ils soulèvent à deux la charge complète et

la posent rapidement sur le dos de l'animal déjà revêtu d'une sorte de matelas rembourré de crin et de laine d'yak qui épouse la forme du dos. La charge tient ainsi par son propre poids et le dos toujours si maigre des animaux de charge se trouve protégé. Enfin, sur le tout sont accrochés paniers, casseroles, rouleaux de couvertures et même quartier de viande.



Le paysage devient de plus en plus âpre et sauvage. Aucun arbre, à peine un peu d'herbe au bord des ruisselets.

Cette journée en particulier me paraît interminable. Nous suivons depuis des heures un étroit sentier qui suit les moindres méandres de la montagne. Nous apercevons Moulbeck depuis longtemps, perché là-haut, mais, il me semble que nous ne l'atteindrons jamais. Le soleil et le vent sec me brûlent la figure, je sens mon pauvre nez se crevasser à nouveau, et je suis gelée.

Enfin, au crépuscule, à un tournant du sentier, je vois des stoupas annonciatrices du village. En descendant de cheval, je fléchis sur les genoux, mes jambes ankylosées par le froid ne peuvent plus me soutenir, et j'ai la plante des pieds coupée par les minces étriers, malgré l'épaisseur des semelles de mes bottes.

Un caravanier accourt à mon secours, me fait asseoir, avant que je ne dise mot, enlève mes bottes et me masse vigoureusement de ses mains crasseuses. La réaction se fait de suite sentir, je peux marcher pendant que ce brave homme rit de satisfaction devant le succès de son initiative.

Le chef de Moulbeck préside lui-même à l'installation de mon campement. Dans le lointain, j'aperçois, comme un nid d'aigle perché sur un pic dénudé, une agglomération de constructions étagées. C'est, me dit-on, un monastère lamaïste-bouddhiste. J'annonce que nous resterons ici demain, car je brûle d'envie de le visiter.



Très tôt, en sortant de ma tente, je retrouve, brillant au soleil du matin, perché tout là-haut, entouré de glaciers étincelants, le monastère auquel j'ai rêvé cette nuit.

Azim et moi traversons des petits champs d'orge qui s'étagent soutenus par des murs en grosses pierres. A cette époque l'herbe

pousse péniblement, menue et clairsemée. Au-dessus de ces champs s'étagent les maisons du village aux toits plats. Sur ces toits, au soleil, sèchent des graines, des bouses de yaks. Ces dernières, mêlées à de la terre, pétries en forme de galettes, et séchées constituent le seul combustible, « l'argol », de ce pays sans arbres.

De gros chiens noirs à longs poils sont attachés et aboient furieusement à notre passage. Des femmes assises, le dos au soleil, filent de la laine tout en bavardant, de terrasse en terrasse. Elles se lèvent et nous regardent curieusement.

La montée devient de plus en plus dure. Décidément, je ne suis pas encore habituée à cette altitude de 3.000 mètres, qui vous coupe le souffle. Je me repose un instant en admirant le paysage qui se déroule à mes pieds. Je m'aperçois qu'hommes, femmes, gamins du village ont laissé occupations et jeux pour me rejoindre en une bande bruyante.

Suant et soufflant, j'arrive enfin à une plate-forme où m'attendent plusieurs moines qui, de loin, nous avaient aperçus. Avec leurs têtes rondes, rasées, leurs petits yeux brillants dans un visage à la peau tendue et luisante, ils me paraissent sympathiques. Ils sont vêtus de lourdes robes superposées. A l'origine, elles ont dû être d'un beau rouge grenat, mais l'usure, la graisse, la saleté les ont depuis longtemps teintées en brun noirâtre. De leurs doigts douteux ils roulent les grosses boules en corail, bois, ambre, de leur chapelet, pendant que leurs lèvres murmurent une prière et que leurs yeux me fixent.

Un prêtre se détache, et gravement interroge mon boy. Azim explique longuement, avec force gestes, qui je suis, fait part de mon désir de visiter le temple et, si possible, de prendre quelques croquis. Tout paraît s'arranger, on me fait signe de suivre. De nombreux prêtres nous rejoignent. Je m'installe au soleil et dessine pendant qu'Azim répond inlassablement aux questions qui lui sont posées.

Après plusieurs heures, je prends congé et redescends vers mon campement. Mais des cris et des rires s'élèvent derrière moi. Moines et moinillons ont décidé de m'accompagner. Ils envahissent ma tente, veulent m'examiner de près, palpent mes meubles et literies, demandent à voir mes dessins. L'odeur qu'ils dégagent me soulève le cœur. Mais comment se fâcher devant des faces aussi souriantes maintenant qu'elles étaient sérieuses durant la prière. Je les fais grouper et les photographie, mais



... Brillant au soleil du matin,
le temple et le monastère de Moulbeck (p. 39).

heureusement, de là-haut retentit l'appel d'une trompette. C'est l'heure du repas. Ils se sauvent en courant et je les vois grimper à toute allure le sentier qui mène au temple.

Installée au soleil, protégée par ma tente, je travaille dans l'après-midi à mettre mes croquis au point. Non sans mal, car tout le village défile devant moi. Je désigne un couple pour poser. L'homme est coiffé d'un bonnet à deux larges pointes bleues, doublées de rouge, qui se rabattent à volonté sur les oreilles. Ses longs cheveux sont tressés et allongés par des glands de laine de couleur. Il porte des boucles d'oreilles d'argent et de turquoise, la pierre porte-bonheur. Avec son pantalon de bure blanchâtre, maintenu par des bottes de laine, sa longue robe serrée à la taille par une écharpe rouge, il a grand air.

La femme porte une extraordinaire coiffure : une peau de mouton, teinte en noir, forme deux énormes ailes qui abritent les oreilles. Le dessus est garni d'une pièce d'étoffe rouge sur laquelle sont cousus des morceaux de corail et de turquoise. Les cheveux tressés en de nombreuses nattes pendent dans le dos.

L'odeur, mise à part, l'atmosphère est joviale et j'y prends plaisir. L'on me questionne en tibétain, je réponds en français : résultat : mutuels éclats de rire, car personne ne s'est compris, mais c'est sans importance.

Quand les traits candides de mes modèles apparaissent sur mes papiers, c'est la bousculade autour de moi. Les questions auxquelles je ne puis répondre tombent sans arrêt. Mais le froid du crépuscule me saisit, et je me retire dans ma tente. Bientôt, chacun rentre chez soi, sauf, cependant, une jeune femme, sans doute séduite par le beau turban d'Azim. Elle s'affaire autour de la tente-cuisine pour assurer le ravitaillement en eau et combustible.

★★

Deux jours après, nous sommes à Lamayuru, après avoir franchi le col de Fotu-la, à 4.500 mètres. La traversée de ce col semble relativement aisée, car je suis maintenant entraînée. Les versants exposés au midi laissent apparaître le roc à nu, mais au nord, et dans le creux des vallées, la neige résiste toujours. Aucun arbre. Une charge de cheval a été spécialement réservée pour le seul combustible utilisable : la bouse de yak séchée. La cuisine de mes gens en route n'est d'ailleurs pas compliquée :

une poignée de « tsampa » ou farine d'orge qu'ils roulent en petites boulettes et qu'ils trempent dans un thé beurré. Parfois, à la fin du repas, comme gourmandise, un morceau de viande séchée au soleil. Je ne puis m'empêcher de les admirer. Toujours souriants, ils chantent pendant les étapes si longues, dans ce



Les femmes du Laddakh portent une extraordinaire coiffure (p. 42).

pays âpre et dur. Le conducteur de mon poney, qui sert de guide est toujours en tête. Parfois, il se retourne et me regarde en riant, sans cesser pour cela de filer la laine qui sort du bouffant de sa robe entr'ouverte, mais serrée à la taille, et qui vient s'enrouler en pelote sous son bras.

Soudain, à un tournant, s'offre devant moi un spectacle merveilleux. Doré par le soleil couchant, un village aux maisons peintes à la chaux, s'accroche au flanc d'une montagne abrupte. Le monastère se dresse au sommet du pic et se profile sur le ciel rosé. L'emplacement de notre campement, près d'un caravansérail en ruine est déjà dans l'ombre.



Il file de la laine en marchant... (p. 43).



Au petit jour, je suis réveillée par des sonneries de trompettes et des mugissements puissants. Des moines soufflent dans des conques marines et les montagnes environnantes s'en renvoient l'écho. Intriguée, je sors de ma tente, et, stupéfaite, je vois des moines dont les robes rouges se détachent sur la robe blanchâtre, qui se pendent à de grosses cordes et se laissent glisser de tout là-haut. Ma caravane a été repérée, au petit jour, et chacun, par le plus rapide moyen, veut se rendre compte de visu quels sont ces visiteurs inattendus.

J'ai juste le temps de m'habiller avant de faire face à l'envahissement de ces curieux. Mais les conques bientôt mugissent : c'est l'heure de l'office du matin, et l'appel est impératif. Je suis donc les moines dans le sentier zigzaguant, puis dans l'escalier taillé dans le roc, qui mène à la crête. D'un rocher surplombant le village, je revois les gros câbles de laine qui pendent, et dont se sont servis mes visiteurs pour descendre à toute allure. A droite et à gauche sont plantés des moulins à prières qui tournent au vent avec un bruit de crécelle. Ce sont des cylindres de bois peints, creusés, et montés sur un pivot; l'intérieur est bourré de papiers sur lesquels sont écrites les prières. Plus la révolution du cylindre est rapide, plus les prières sont rapidement dites et plus les dieux sont contents. Aussi, chacun en passant active machinalement, avec la main, la rotation du cylindre.

Nous sommes maintenant sur la plateforme supérieure. Des moinillons, qui nous aperçoivent, se sauvent affolés. Mais un grand et gros moine, s'avance vers moi, avec des joues rouges et reluisante, la tête coiffée d'un chapeau aux multiples pointes rouges et jaunes, qui me fait immédiatement penser aux coiffures de folies pour travestis. Il est suivi d'une dizaine de disciples en robes rouges.

Le cérémonial est le même qu'à Moulbeck. Azim est longuement interrogé. Le chef confère avec son entourage, pendant que je reste à l'écart, puis, finalement, me fait signe de le suivre.

Nous traversons des salles obscures, escaladons des échelles et débouchons sur une terrasse devant la porte du temple. Mes oreilles perçoivent un bruit sourd de tambour, de gongs, un murmure confus et grave qui mugit et s'enfle comme un flot au fond d'un gouffre.

La cérémonie est commencée. Une soixantaine de moines

donnent de la voix. J'avance, trébuchante dans une demi obscurité, et m'accroupis sur un matelas, n'ayant plus qu'un désir, celui que l'on m'oublie, afin de contempler en toute paix le spectacle étrange et merveilleux que j'ai sous les yeux. Car je suis très émue : j'éprouve même une vague impression de chair de poule dans cette atmosphère mystique où le bourdonnement sourd des prières est brusquement couvert par des éclats stridents de trompettes qui préludent eux-mêmes à une psalmodie rythmée rapide, obsédante.



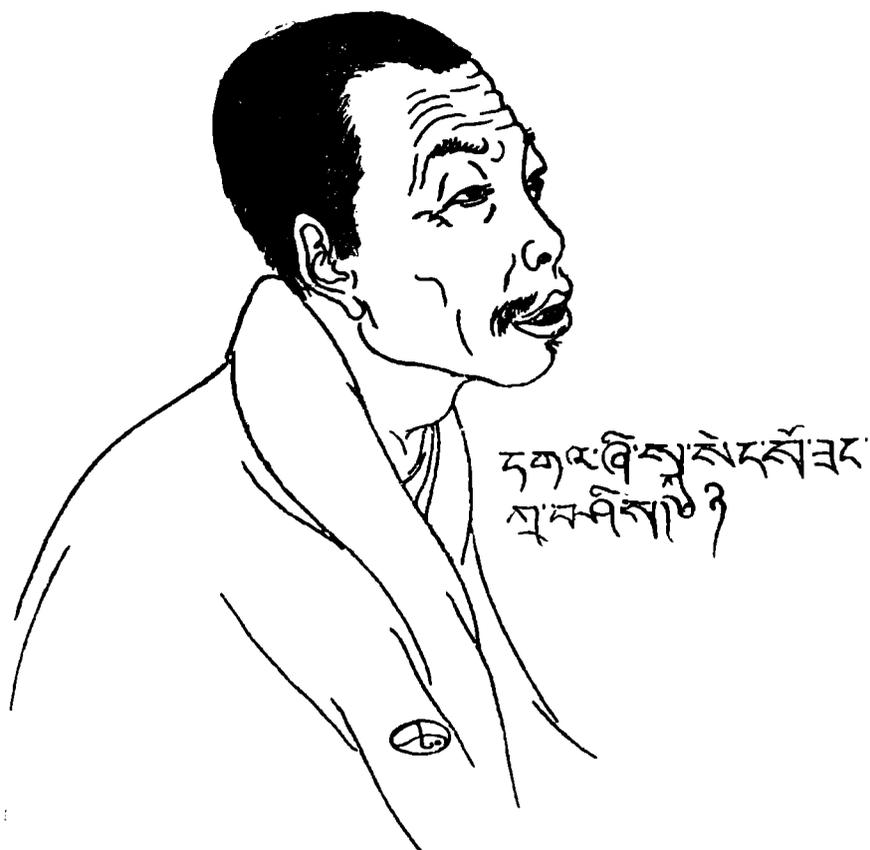
Les éclats stridents des trompettes...

Les moines sont accroupis, en longues files. Seules les têtes rasées émergent, luisantes, à la lueur de multiples petites lampes à beurre, clignotantes. Ils sont couverts de leurs épais manteaux rouges qui les enveloppent entièrement.

A travers les fumées dansantes de ces lampes, et des buées qui s'échappent des bols de thé chaud, j'ai l'impression que les centaines d'yeux ardents, phosphorescents de ces moines sont fixés sur moi, et suivent ma main qui dessine sur le papier, de même que ceux de leurs dieux, immenses statues que j'entrevois à travers les grandes bannières de soies colorées qui pendent du plafond. Je ne me lasse pas de ce spectacle et me laisse insensiblement imprégnée du charme étrange et redoutable que dégage cette atmosphère spirituelle.

Les prières s'achèvent. Les moines se lèvent. Leur chef s'avance à ma rencontre, et me fait dire qu'il serait heureux de me recevoir dans ses appartements privés.

Un peu plus tard, je me retrouve assise, en face de lui, devant une table basse, avec une tasse en porcelaine, posée sur un beau socle d'argent ciselé, mais dont les creux, hélas, sont remplis par une crasse millénaire ! La lumière, qui filtre à travers une haute fenêtre aux vitres en papier huilé, dore le visage de mon



Lama psalmodiant dans un temple.

hôte. Un moinillon arrive avec une grande théière, et remplit la tasse que le lama me tend avec un bon sourire. J'hésite, un instant, pleine d'appréhension, car je ne peux refuser. Je soulève le couvercle, on me verse un liquide sur lequel nagent de gros ronds de graisse jaune. Je ferme les yeux, m'arme de tout mon courage, et avale une gorgée. Mes lèvres sont enduites de beurre rance. Horrible sensation !

Je fais alors demander au lama s'il consent à poser et sors papier et crayon. Il s'incline sans avoir trop l'air de comprendre. Mais dès que quelques traits commencent à apparaître, des moines, jeunes et vieux, se rassemblent derrière moi, pour suivre

mon dessin. Ils sont tous ahuris, mais bientôt ils éclatent de rire en reconnaissant leur supérieur. Ils plaisantent longuement. Le portrait achevé, je le présente à mon hôte, lui demandant de bien vouloir le signer et d'y inscrire ses titres, ce qu'il fait. Mais lorsque je veux reprendre le dessin, il pose sa main douteuse dessus, manifestant son désir de le garder, à titre de souvenir. Or je ne puis sacrifier cette étude qui doit être ma meilleure carte d'introduction, mon talisman pour mes futures visites dans les monastères. Je sors donc vivement quelques roupies d'argent de ma poche et procède d'autorité à l'échange. J'obtiens même sa signature. C'est à qui maintenant me tirera par ma veste pour m'inviter à faire un portrait. Dans mon âme d'artiste, je pourrais être un peu vexée qu'ils aient si facilement préféré ces quelques pièces d'argent à mon dessin, mais le côté pratique l'emporte, et je suis enchantée.

Serrant précieusement mon carton sous le bras, je prends congé de mon hôte, redescends l'escalier, pendant que les moines se saisissent à nouveau des cordes et se laissent glisser en bas où ils m'attendent. Ils m'accompagnent jusqu'à ma tente. Je suis fatiguée par cette matinée émouvante, et dois finalement insister auprès d'Azim pour leur expliquer que je veux me reposer. A regret, mais docilement, ils s'éloignent en bavardant.

J'achève dans la soirée le portrait commencé. J'ai de la chance, car le chef de ce monastère est d'un grade élevé dans la hiérarchie religieuse, et est très connu dans la province.



Nous reprenons la route le lendemain, en remontant le cours sinueux, encaissé de l'Indus, dont les eaux vert foncé roulent avec fracas. Une étape de trente kilomètres nous conduit à Nurla. C'est un village encaissé entre de hautes montagnes et bien exposé au soleil. Irrigué par de nombreux canaux, les champs d'orge clos de murs de pierre ne laissent qu'un étroit sentier pour le passage de la caravane. Nous traversons des champs d'abricotiers. En mai, les fruits sont à peine formés, mais je sais qu'en octobre, lorsque je reviendrai, je trouverai là une abondance de ces fruits succulents. La récolte est une source de richesse pour ce village. Les fruits, soigneusement cueillis seront mis à sécher au soleil. Ils durciront et seront empaquetés dans des sacs de laine pour être expédiés dans tout le Tibet. C'est la friandise appréciée que



Le chef du monastère de Lamayuru (p. 48).

l'on offrira en présent. Pour ma part, cuits et réduits en marmelade, ils constitueront presque journellement mon déjeuner matinal.

Autre étape de quarante kilomètres, dans une région désertique de sable et de pierres, sous un soleil aveuglant. Nous sommes fouettés par un vent glacial. Vers le milieu de la journée, nous apercevons des silhouettes de fauves qui se déplacent rapidement sur les flancs de notre colonne. Ce sont des loups qui nous suivent. Par prudence, nous nous regroupons. Aux approches de Némoo, ils nous abandonnent.

C'est la dernière étape sur Leh, capitale du Ladakh, terminus officiel de mon voyage. A travers un immense plateau recouvert de sable fin qui se soulève en nuages à la moindre brise, nous marchons pendant de longues heures.

Nous apercevons enfin la ville de Leh, bâtie sur la montagne, ceinturée de murailles. Une longue avenue de peupliers nous mène sur la place du marché. Puis, par de petites ruelles tortueuses, nous gagnons un emplacement réservé, bien situé, où, à proximité coule un ruisseau d'eau claire.

Voici vingt et un jours, avec les arrêts que nous sommes en route. Nous avons parcouru 500 kilomètres environ.

CHAPITRE III

LEH - HEMIS

Me voici confortablement installée, bien que vivant toujours sous ma tente, plus propre d'ailleurs que la plus belle maison de la ville. Mais Leh, à cette époque de l'année a peu d'habitants. Le roi du Ladakh fait une retraite religieuse. Le Tehsildar, Chef administratif de Leh est absent. Les prêtres les plus importants sont à Hémis, où doit se tenir, très prochainement la grande fête religieuse annuelle. C'est ce que j'apprends d'un couple de missionnaires de Moravie, qui constitue, avec moi, la seule population blanche du pays.

Ce couple vit ici depuis des années, isolé, sans correspondance, sans journaux, pendant les longs mois d'hiver où la ville est complètement bloquée par les neiges. Depuis très longtemps, ils ne sont pas rentrés en Europe. Leur vie est vouée à la propagation de leur foi. Entre les offices, la femme apprend aux indigènes à coudre, tricoter, et soigner les enfants, pendant que le missionnaire s'affaire dans un pauvre dispensaire où des éclopés arrivent en foule chaque matin.

Je suis, à leur connaissance, la première femme seule à s'aventurer dans ces régions. Quand, soucieuse d'arrêter le programme de mes prochaines randonnées, je déplie devant eux mes cartes, où parmi les vastes espaces blancs qui entourent Leh au nord et à l'est figurent des altitudes impressionnantes de 8 à 8.500 mètres, suivies prudemment d'un point d'interrogation, je ne puis obtenir de précisions. Ils ont bien entendu parler de la vallée de la Nubra qui conduit au Korakorum puis, plus à l'est, au lac Pang-Kong, mais jamais ne s'y sont aventurés. Il

leur est d'ailleurs interdit de quitter le territoire du Ladakh, sauf pour retourner à Srinagar.

J'aurai donc à me débrouiller seule. Je m'arrête au projet de remonter le cours de la Nubra après avoir franchi le col du Khardong-la à 5.000 mètres, de mauvaise réputation. Je pousserai ensuite jusqu'au Korakorum, puis obliquerai vers l'est. Il ne me restera plus qu'à franchir le col du Chang-la pour atteindre le lac Pankong, situé à 4.500 mètres. Je tiens à le voir. Cette expédition doit durer au moins trois mois, mais j'espère que ce que je verrai compensera ces nouveaux efforts.

L'été n'est pas assez avancé pour franchir ces hautes altitudes. La neige est encore trop profonde. Du reste, aucune des grandes caravanes saisonnières venant du Turkestan et de Yarkand n'est encore arrivée, et je sais que personne, même à prix d'or, ne consentira à m'accompagner, avant d'avoir constaté par lui-même l'arrivée des voyageurs du nord, preuve irréfutable que les cols sont praticables.

En attendant, je me rendrai au monastère d'Hémis, assister à la fête religieuse que l'on m'a signalée et à laquelle je ne veux pas manquer. Dans quelques jours, quand je reviendrai j'aurai tout le temps de visiter Leh à loisir. La ville regorgera alors de voyageurs venant de toutes les directions. Les caravansérails seront combles, les restaurants, en pleine activité.

De ma tente, plantée sous de hauts peupliers, j'aperçois l'immense palais, où habitait jadis le roi du Ladakh. Il domine toute la ville de sa lourde masse de granit. Autour de ces larges assises s'enchevêtrent dans un fouillis inextricable des maisons de terre à terrasses.

Perché sur un piton, se dessine un temple sur le ciel bleu. Au loin, des glaciers déchiquetés, qui vous donnent l'impression qu'il est impossible de sortir de ce fond de cuvette où se trouve Leh.

Dans ce cadre grandiose, je savoure quelques jours de repos.

★★

Par un beau matin ensoleillé, nous nous mettons en route pour Hémis, à quelques quarante kilomètres d'ici.

Nous voyageons rapidement, à cheval, car nous avons laissé nos gros bagages à Leh. Nous nous dirigeons vers l'Indus. A la sortie de la ville la route traverse de grands cimetières. A gauche,

sont les tombes des musulmans, simples dalles de pierre, séparées par la route des tombeaux bouddhistes ou « stoupas ». Car les bouddhistes qui dominent dans la région acceptent les musulmans du nord ou les cachemiriens dans leur ville, mais exigent qu'ils aient des nécropoles séparées.

Les « stoupas » ou « chortens » sont de véritables monuments, dont la hauteur varie de 1 à 20 mètres et même 30 mètres de haut. La base est un cube posé sur un socle de plusieurs marches : elle symbolise la terre. Au-dessus, une partie arrondie représente l'eau. Au sommet, une sorte de fuseau allongé en pas de vis, et peint en rouge, signifie le feu. Tout en haut, une boule oblongue, sorte d'olive agrandie, symbolise l'éther. Certaines stoupas sont si importantes que leur base, en forme d'arc, enjambe la route et les caravanes doivent passer dessous. Dans la partie cubique, est aménagée une ouverture, fermée par un volet de bois peint en rouge, par laquelle sont introduits de petits cônes funéraires. Ces cônes sont faits avec de la cendre des corps brûlés sur un bûcher, puis mélangée à de la terre et des grains d'orge. Les parents en conservent quelques-uns sur l'autel familial, un autre est déposé dans une stupa réservée ou tout simplement dans la stoupa commune, élevée par chaque village.

Continuant notre route vers l'Indus, nous longeons des « manés », longs parallépipèdes de dix, vingt, trente mètres de long, formés de pierre plates, entassées les unes sur les autres, et sur lesquelles est gravée la prière sacrée : « *Hom mani padme hum* », (salut, ô joyau des joyaux), en gros caractères tibétains. Ces pierres sont déposées, amoncelées par les bouddhistes, en offrande aux dieux, afin d'attirer leur bienveillance et leurs faveurs sur l'issue heureuse de leurs voyages ou de leurs entreprises.

Azim m'a maintes fois prévenue de toujours passer à gauche de ces manés et non à droite, car, dans ce cas, les dieux courroucés pourraient attirer les malheurs les plus imprévisibles sur notre caravane. J'oublie parfois, Azim alors se précipite à la tête de mon cheval et le remet dans la bonne direction.

Nous arrivons au bord de l'Indus qui coule large et tumultueux.

Un de mes hommes s'engage pour repérer le gué. Je le suis, l'eau monte au poitrail de ma monture qui lutte de toutes ses forces pour ne pas être emportée par le courant. Après de nombreux efforts, nous atteignons l'autre rive, épuisés et trempés.

Par un long désert de sable caillouteux qui forme les rives du

fleuve, sous un soleil de feu et une réverbération intense, nous suivons une chaîne de montagnes. Tournant à l'est, en remontant un torrent qui serpente, encaissé, nous rencontrons de nouveau de longs manés, puis, surprise ! de petits arbustes verts, oasis imprévue. Nous approchons des régions habitées. Un dernier tournant, et c'est enfin le groupe imposant du monastère d'Hémis à la fois blotti et accroché dans cette haute et étroite vallée, et pour l'instant, doré par le soleil couchant. De nombreuses maisons, caravansérails, tentes se groupent autour. D'innombrables banderoles blanches flottent au vent. Au fur et à mesure que nous approchons la foule des pèlerins, à pied ou cheval, encombre l'étroit chemin.

Cependant, notre arrivée ne passe pas inaperçue. Au pied de l'enceinte du monastère, un vieux moine s'avance à notre rencontre, et prend la bride de mon cheval effrayé par la foule. A grand renfort de voix il écarte les pèlerins, me fait traverser le torrent et me désigne un peu plus haut, juste en face du temple, deux plates-formes, juste assez grandes pour planter nos tentes.

Le soir tombe. Assise sur une pierre, pendant que mes gens installent le camp, j'admire le spectacle qui se déroule sous mes yeux : les silhouettes des pèlerins fondent petit à petit dans l'obscurité percée maintenant par des centaines de petites lumières tremblotantes. Dans le lointain, une musique stridente, puis grave et douce monte des toits du temple et me berce.



La réunion est d'importance. En plus des poujahs habituels, les prêtres du monastère d'Hémis donnent le grand festival annuel des danses religieuses qu'ils exécutent eux-mêmes.

En réalité, trois jours de danse, trois jours de ripaille ! Occasion unique dans l'année, pour les centaines de pèlerins venant de toutes les directions, d'acquérir des mérites tout en s'amusant. Ils viennent à pied, à cheval, en caravane, souvent par villages entiers, emportant dans des coffres leurs plus beaux habits, tentes, matelas, couvertures et surtout une grande quantité de provisions.

En quelques heures l'abord de ce monastère, qui doit être si calme d'habitude, est devenu le centre d'une kermesse bruyante, agitée. Les danses doivent commencer dès le lendemain.

En attendant, au pied de mon camp, une boucherie s'est ins-



Pèlerin avec moulin à prières.

tallée à proximité du torrent : on y égorge et dépèce bœufs et moutons au milieu de clameurs qui attirent les clients. Des restaurants sont installés en plein vent. Sous une toile tendue, on mange, on boit, et on rit. À côté, une immense rôtisserie, très achalandée, où des quartiers de yaks, des moutons entiers, rôtissent et rissent devant un énorme feu de bois odoriférants. Certains consomment sur place, d'autres, qui un morceau de viande chaud et juteux dans le pan de sa robe, qui un morceau sanguinolent à la main, regagnent leur campement.

Des lamas entourent, curieux, un éventaire où brillent mille objets : canifs, miroirs, pinces à épiler, perles de couleurs, bâtons de craie, épingles, aiguilles, vis, clous, bracelets, ainsi que des petits morceaux de savon du rose le plus vif et des parfums dans des petits flacons aux formes imprévues.

À côté, très fréquentés, sont les étalages des marchands de livres et manuscrits religieux, présentés par un bonhomme à face rubiconde. Mais l'attention s'est tournée vers moi et c'est avec peine que je puis me frayer passage parmi la foule et rejoindre ma tente.

**

Dès l'aube, je suis réveillée par les trompettes, flûtes et conques marines, dont les montagnes amplifient l'écho. De ma plate-forme, j'aperçois là-haut, sur le grand toit terrasse du temple dont le bord peint en rouge et brun forme balustrade, le groupe des moines musiciens qui annoncent le commencement des réjouissances.

Après un déjeuner hâtif, je suis la foule avec mon carton à dessin, accompagné d'Azim, et nous arrivons, après une montée abrupte, sur une large esplanade formant la grande cour intérieure du monastère. Des galeries s'élèvent à la hauteur du premier étage et délimitent un carré parfait. Là, se tient le public, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Un lama me dirige vers un balcon couvert où des tapis sont étendus pour les invités.

J'ai devant moi la façade du temple, dont l'entrée est voilée par une très grande peinture religieuse et décorative qui pend du toit du temple. Au-dessous, dans une fenêtre avancée, formant balcon, se tient le Skouchog (chef lama d'Hémis), prélat très renommé, entouré de ses disciples et des chefs des communautés voisines. À un autre balcon, on m'indique le Skouchog

du monastère de Shigat-sé, qui est venu pour une retraite d'un an. A Shigat-sé se trouve la résidence habituelle du Tashi-lama, le pape chef spirituel, presque l'égal du Dalai-lama, souverain maître. Shigat-sé n'est qu'à environ soixante jours de marche vers l'est d'Hémis !

Un peu plus loin est installé l'ex-roi de Ladakh, qui ayant abdicé en faveur de son fils, s'est définitivement retiré dans ce monastère où il a pris la robe monacale.

Le spectacle se fait attendre. La foule qui s'entasse sur les balcons bavarde, s'amuse et rit aux éclats, sans se soucier de la neige légère qui commence à tomber et s'envole en fine poussière. Accroupie sur un épais tapis, chaudement vêtue, je sens cependant mes jambes s'ankyloser par le froid qui m'oblige à délaissier mon carton pour réchauffer mes mains glacées, malgré d'épaisses mitaines.

L'orchestre placé sur le terre-plein, juste sous le balcon du Skouchog, se fait soudain entendre. Le silence s'établit. Le grand portail du temple s'ouvre, laissant s'échapper les danseurs aux costumes extraordinaires de couleurs (1).

Leur visage est recouvert d'un masque grotesque et grimaçant. De la tête coiffée d'un immense chapeau surmonté de boules dorées, s'échappent un flot d'oriflammes, de rubans, de crinières noires et rouges. Sur les robes de soies superposées, une large pèlerine en brocart, à pointes, recouvre le buste. Des broderies représentent des motifs d'os humain et de crânes entrelacés. Dans une main, ils tiennent une clochette, de l'autre une coupe remplie d'eau sacrée qu'ils projettent sur les spectateurs. Des bottes aux épaisses semelles de feutre les grandissent.

Ils sautent, tournent, glissent sans arrêt. Tous les pas sont réglés de façon parfaite par la musique parfois lente, parfois rapide, mais toujours bien rythmée. Leur danse paraît légère et souple, malgré l'énorme poids de leurs vêtements et de leurs parures. Cet effet est certainement obtenu par l'entrain qu'ils déploient, mais aussi grâce à la quantité d'oriflammes et de rubans bariolés et légers qui flottent au vent.

C'est un spectacle fascinant, unique. Les danses se succèdent. Je veux tout dessiner : le cadre qui m'entoure, les mouvements des danseurs, les détails étranges que j'ai sous les yeux. Les

(1) Voir reproduction sur la couverture.

heures s'écoulent, je ne sens plus le froid. Vers cinq heures, je suis mon boy dans la foule qui se disperse. Je dîne, encore étourdie, et m'endors, tôt, malgré le vacarme qui m'entourne, sombrant dans un sommeil entrecoupé d'étranges visions.

★★

Je me retrouve le lendemain, à la même place, prête à dessiner et peindre les nouvelles scènes de danses qui s'organisent dans le même tumulte que la veille. Cette fois, j'ai pris la précaution de me restaurer confortablement avant de partir pour résister à la lassitude et au froid..

À peine installée, un tibétain de haut rang, magnifiquement vêtu, prend place à mes côtés. Dans un anglais hésitant, il me demande la permission de me regarder dessiner et m'explique complaisamment le sens des diverses danses qui se déroulent devant nous.

Cette pantomime représente le diable en action — ce ou ces diables dont on parle tant — et qu'il faut bien concrétiser de temps en temps. Leur origine est très ancienne. Elle remonte même avant l'introduction de la religion bouddhiste au Tibet, c'est-à-dire avant le VIII^e siècle.

Ce danseur affublé de cet énorme chapeau noir dont les rubans flottent au vent est un vrai diable, car il représente un des plus vilains d'entre eux, le lama Poldarju, de sinistre mémoire, — car c'est l'assassin du Roi Lang Darma, un Saint, qui au IX^e siècle, était considéré comme le vrai fondateur, sinon précurseur du bouddhisme au Tibet —. Dans les larges manches de ses robes superposées, il cache un arc et des flèches.

Il danse en solo, comme il se doit à un personnage important. Mais sa danse légère, rapide, mouvementée, est bientôt suivie par celle de seize autres qui entrent en lice. Ce sont les complices, qui sautent tout autour de la cour, les uns derrière les autres.

La danse suivante est aussi terrifiante. C'est tout simplement la danse de la mort, mimée par des lamas aux riches robes de soie bariolée, chinoise d'origine. De là, ce crâne humain, en pendentif, ses résilles d'ossements recouvrant les robes, qui s'entrechoquent. Elles ont été inspirées aux prêtres, ou plutôt aux magiciens, par les vieilles légendes, bien connues de tous, à base de sacrifices humains, — et même de cannibalisme —. L'on devine facilement le but du clergé : inspirer une sainte frayeur

aux spectateurs crédules qui savent que les lamas, dont le pouvoir est immense, sont là pour les aider, et les exorciser quand il le faut.



Un prêtre vient à notre rencontre. Il se présente comme l'envoyé du Skouchog, qui serait très désireux de voir mes dessins. On viendra me chercher après la dernière représentation.

La danse touche à sa fin. Je réunis dans un carton dessins et aquarelles, et je suis l'envoyé du Skouchog dans le dédale des cours du monastère, accompagné par Azim. Une fois de plus, j'escalade d'innombrables échelles, traverse des chambres obscures et débouche sur une terrasse où se pressent, serrés et recueillis, les pèlerins qui attendent leur tour pour pénétrer dans l'oratoire du grand lama et recevoir sa bénédiction avant de regagner leurs villages. Respectueusement on nous ouvre passage; une portière de soie rouge est soulevée découvrant une porte laquée vermillon qu'orne un énorme anneau de bronze doré d'où pendent des flots de rubans aux couleurs d'ar-en-ciel.

Celle-ci s'ouvre et nous pénétrons dans une salle sombre, remplie de moines occupés à découper des bandelettes d'étoffes : présents rituels que le Skouchog offre à chaque pèlerin qu'il bénit.

Une autre portière s'ouvre et nous entrons dans une pièce resplendissante de rouges et d'ors. Je distingue le grand chef debout, près d'une fenêtre aux vitres de papier huilé. Il s'avance, me salue, en joignant les deux mains, et me désigne un siège recouvert de coussins. Son visage rond est intelligent, ses yeux vifs brillent. Vêtu lui aussi de plusieurs robes de bure rouge, le bras droit apparaît nu, tandis que l'épaule gauche disparaît sous un ample péplum. Les robes un peu lâches laissent entrevoir un gilet de brocart d'or; son cou est serré dans un foulard de soie jaune vif.

Il s'assied, les jambes croisées, sur une pile de trois matelas, derrière une longue table basse où sont disposés les attributs de son rang : voici un double tambourin formé de deux crânes humains, sur lesquels est tendue une peau également humaine, une coupe de laque dorée, contenant de la farine d'orge, un vase d'où s'échappent des épis, un étui de porcelaine qui contient les pinces pour écrire, une clochette d'argent et ce qu'on appelle le « torndjee ».

Le « torndjee » est un petit objet en bronze représentant le

sceptre-foudre, le pouvoir suprême. Il symbolise l'élément mâle. La clochette est l'élément femelle; les deux forment ensemble l'union du père et de la mère. Les lamas de haut grade ou certains initiés portent le torndjee ciselé sur une bague à la main droite et la clochette, également ciselée, à la main gauche.

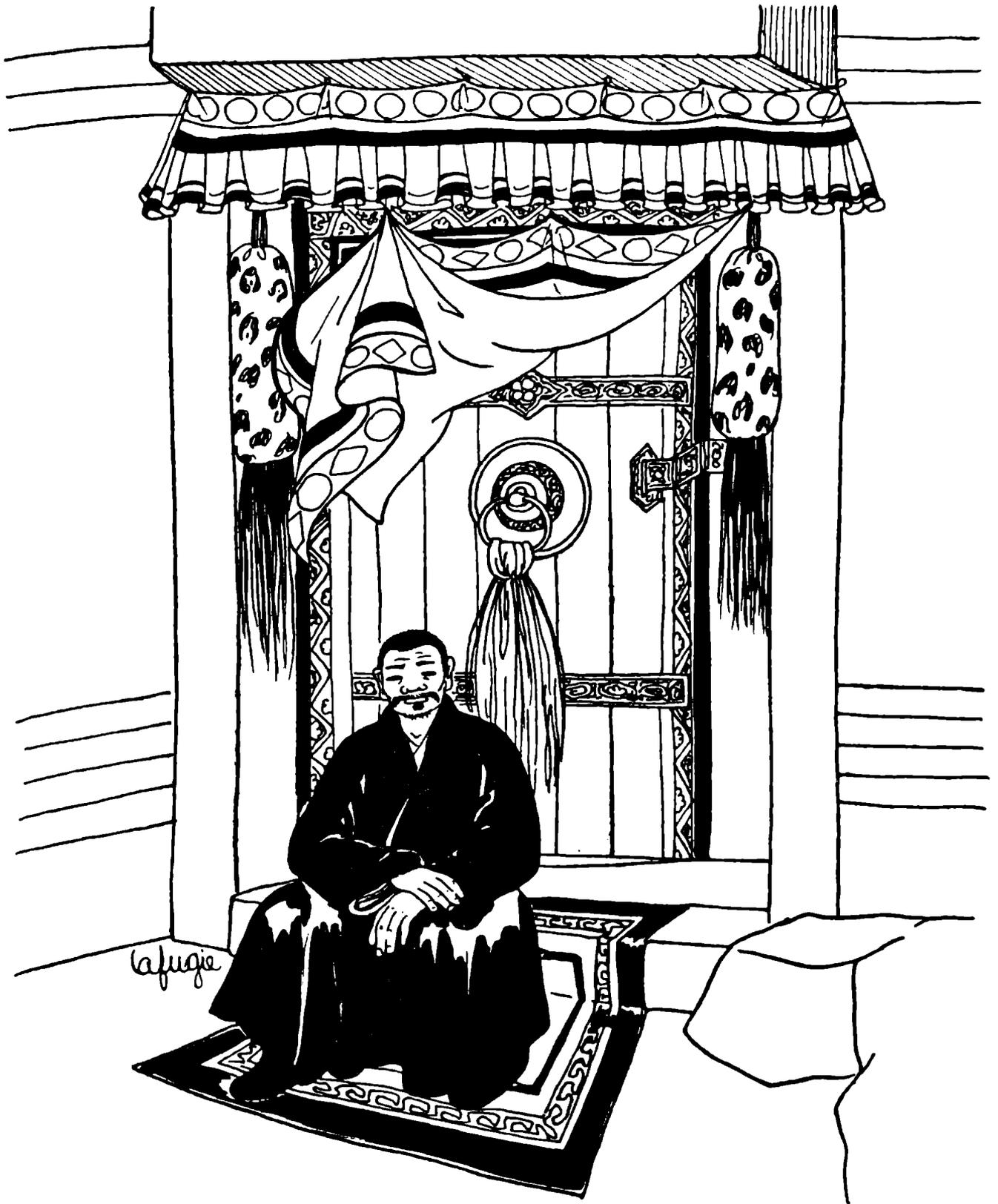
L'interprète bienveillant de la veille m'accompagne et je répons à maintes questions, non sans remarquer que les yeux avides de curiosité du Skouchog ne quittent pas mon carton. Je l'ouvre enfin, et lui présente les aquarelles une à une. Amusé, il reconnaît la plupart de ses confrères, montre les portraits à son entourage et plaisante. Je lui demande si lui-même consent à poser. Il accepte, mais il doit recevoir auparavant les pèlerins qui l'attendent. Il m'enverra chercher dans ma tente qu'il me désigne par la fenêtre, comme une minuscule tache blanche accrochée à la paroi de la montagne opposée.

Le lama qui nous reconduit, nous emmène dans la salle du temple où se déroulent la prière et la cérémonie du soir, dont nous entendons la mélodie grave, avec l'accompagnement habituel des trompettes, cymbales et des tambours. Que ne puis-je noter ces airs étranges, ce plain-chant dont l'Asie garde le secret et dont la sereine beauté vous pénètre si profondément ! Quel regret de ne pouvoir les enregistrer !

A pas feutrés nous approchons. Deux cents, trois cents prêtres sont alignés, en files régulières, accroupis sur des tapis. Tout est rouge : les murs, les hautes colonnes, les costumes, les faces même en sont éclaboussées. Que mes yeux gravent au moins dans mon cerveau ce que mes oreilles ne peuvent noter !... J'avance lentement, et m'appuie contre une colonne pour ne pas rompre l'harmonie. Tous les visages surmontés de grands chapeaux rouges vifs sont penchés vers des manuscrits enveloppés de soies bariolées. J'essaie de rendre sur le papier cette atmosphère mystique dont je me sens envahie, presque envoûtée. Seul, le tumulte des officiants qui se lèvent à la fin des incantations me ramène à la réalité. En grande hâte, je ramasse mes papiers et me fraie un passage parmi la cohue des robes rouges aux senteurs violentes, qui se dirigent vers la porte.

★★

Le Skouchog a revêtu pour sa pose un beau costume neuf et propre. Son crâne, soigneusement rasé, reluit, éclairé par la



La porte d'entrée
et le gardien de l'oratoire du Skouchog d'Hémis (p. 59).

lumière dorée qui filtre, adoucie par les papiers huilés. Je travaille, pleine d'ardeur, malgré le défilé ininterrompu des pèlerins qui se traînent à genoux, jusqu'à lui. Ils avancent la tête : de ses mains étendues, il donne sa bénédiction et dépose sur l'épaule une bandelette de soie rouge. Cette bandelette que le pèlerin fixe à son cou, avec de la laine, constituera pour lui le talisman le plus précieux contre les vicissitudes de la vie. Toujours à genoux, à reculons, les pèlerins se retirent, après avoir laissé l'offrande rituelle sur une coupe.

Le Skouchog appose son sceau et signe le portrait. Immédiatement, je me lève, et dépose quelques pièces pour couper court à l'objection habituelle que je pressens.

Encouragée par cet accueil, je demande à rendre visite à l'ex-roi du Ladakh, dont l'existence de cloître volontaire m'intrigue. Un prêtre se détache et revient bientôt me priant de le suivre. Je trouve un homme au teint pâle, les traits émaciés, très maigre, dont les longues mains diaphanes reposent sur sa robe de prêtre. Il est assis sur une peau de panthère, posée à même le sol. Devant lui, une table basse, recouverte de manuscrits. Il me regarde, l'air très bon et très doux. Il me fait signe de m'asseoir, en face de lui, sur un coussin, et je dessine ce modèle impassible. Un trapa, — moinillon serviteur, — m'apporte une coupe de jade où je reconnais dans les vapeurs les yeux beurrés habituels; mais la tasse est propre et j'avale sans sourciller le breuvage qui, aujourd'hui, me semble presque agréable, car il fait froid, et mon déjeuner de ce matin n'est plus qu'un vague souvenir.

Contente de ma journée de travail, je retourne chez moi, lorsque j'entends un tintamarre effroyable de gonds, de tambours et de rires. Je vois s'avancer vers moi une quinzaine de monstres coiffés de masques fantastiques, qui se mettent à danser autour de mon campement : ce sont les jeunes trapas, qui, me dit-on, suivant une coutume établie, ont la permission de revêtir quelques vêtements et oripeaux des danseurs et de se coiffer de ces horribles masques, après la clôture du festival. Ils vont ainsi de camp en camp danser en échange de quelques aumônes. C'est mon tour; je leur fais distribuer de la menue monnaie, qu'ils semblent préférer de beaucoup à la poignée de farine ou aux feuilles de thé qu'on leur donne ailleurs. Ils partent enfin dégringolant le sentier en riant aux éclats.



Les fêtes sont maintenant bien terminées. Les caravansérails se vident, les marchands plient bagages et l'on selle les chevaux. Pour ma part, je ne suis pas pressée, trop occupée pour l'instant à terminer les aquarelles esquissées la veille. Jusqu'au crépuscule, je travaille en silence, avec en face de moi, la silhouette du temple qui se détache encore un peu orangé par les derniers rayons du soleil, sur le ciel bleuté.

Soudain, Azim vient m'avertir que le grand prêtre s'avance avec sa suite vers mon camp. C'est bien lui que j'aperçois au bas du sentier, mais il a endossé tant de vêtements, qu'il paraît, malgré l'épaisseur des semelles de ses bottes, plus large que haut. Lui et sa suite sont escortés de servants qui portent des coussins, des corbeilles de légumes frais, du sucre... et une énorme pièce de mouton.

Echange de politesse, naturellement tout en gestes. On s'assied en rond autour de ma tente, mais on veut aussi toucher à tout : ma palette, mes pinceaux, puis le fameux portrait circule de mains en mains, non sans angoisse de ma part. Il me vient à l'idée de leur faire servir le thé, mais à la française, avec des petits gâteaux et des chocolats enveloppés de papier d'étain, que j'ai apportés des Indes. Les gâteaux sont appréciés, mais je dois défaire moi-même un chocolat et le croquer, tant je vois d'hésitation sur les faces qui m'entourent. Le Skouchog se décide le premier, range soigneusement le papier argenté dans sa poche et croque, les yeux roulants de plaisir. Il jette un regard d'envie sur ceux qui restent. Je les lui offre. Jamais, me fait-il dire, il n'a mangé de friandises aussi exquises, mais j'ai l'impression que mon thé n'est pas assez épais ni assez odorant pour son goût.

D'après ce que m'explique l'interprète, le motif de sa visite est intéressé : Dignement, il me demande si je consentirais à peindre pour lui une certaine « stoupa » qu'il me désigne du doigt, située au faite de la haute montagne qui nous surplombe. Il offre lui-même de m'accompagner à l'heure qu'il me plaira. Je ne puis refuser; nous irons sur place demain de bonne heure. Je recule ainsi mon départ d'un jour.

Mes visiteurs se retirent à la nuit tombante. Un moment après, un mouton tout frais écorché, m'est présenté. Mon personnel n'aura jamais été à pareille fête.

★★

Je peine en suivant le sentier abrupt qui mène à la stoupa. Mais le brave Skouchog, malgré sa corpulence et ses lourdes robes, monte allègrement parmi les pierres qui s'éboulent, tout en bavardant avec sa suite.

Le choix de la place d'où je dois peindre est longuement discuté. Enfin, de l'avis de tous, un certain angle paraît le plus beau : la stoupa peinte de rouge et blanc se détache nettement sur le fond des montagnes et des glaciers. Je m'installe sur des coussins apportés par des trapas, et me mets au travail. Gros désappointement pourtant lorsque je leur fais dire que je ne finirai cette peinture que de retour à ma tente. Il fait vraiment trop froid ici. Nous dévalons gaiement le sentier vers le monastère.

★★

Je commençais mes préparatifs de départ quand on me fait dire que le Skouchog de Shigat-sé désire lui aussi me voir. Je suis donc le guide qui me mène au dernier étage du monastère; on m'introduit dans une petite chambre surchargée d'or et de peintures sur soies. Le Skouchog, très entouré est assis sur trois matelas, les jambes enveloppées d'épaisses couvertures, le corps penché en avant, il paraît plongé dans une profonde méditation. Sa tête, de couleur ivoire, me semble lumineuse dans cette opaque fumée d'encens. Au bruit de mon arrivée, il lève doucement la tête, me sourit et me fait signe de m'installer en face de lui, pendant que ses disciples paraissent satisfaits de cette diversion.

Je remarque alors ce qu'il fixe : une sorte de figure géométrique, aux lignes compliquées, dessinées à même le plancher, avec des poudres de différentes couleurs. C'est, m'explique-t-on, un « kylor », ou cercle diagramme, magique, destiné à prédire l'avenir. Il mesure un mètre de diamètre. Ces cercles ne peuvent être dessinés que par des initiés qui possèdent une longue expérience. La moindre erreur dans le trait, dans le croisement des lignes, dans le choix des couleurs peut entraîner pour l'auteur de terribles conséquences. Au centre du cercle est figuré un personnage divin sur qui doit se concentrer la pensée, et les prières.

Ce Skouchog, grand maître en la matière, initie des élèves spécialement choisis par lui, dans le monastère. Je ne demande plus d'explications, ce que l'on m'a déjà dit me paraissant suffi-

samment compliqué, et je dessine, assez troublée par ce spectacle, cette atmosphère surchargée de vapeurs parfumées et de je ne sais quelles effluves magiques.

Le Skouchog est des plus bienveillants. En le quittant, il me



Le Skouchog de Shigat-sé entouré de ses disciples (p. 64).

fait dire que dans six mois, de retour dans son monastère de Shigat-sé il sera heureux de me recevoir, et de faciliter mes travaux et recherches. C'est bien là mon plus ardent désir, mais y réussirai-je ?



Ce matin, les montagnes sont couvertes de neige. C'est le grand silence dans l'étroite vallée. Je fais mes dernières visites et remets au Skouchog, maintenant mon ami, la peinture de la

stoupa qu'il m'avait demandée. Il m'offre en remerciement un curieux collier formé de plusieurs rangs de perles d'argent, de corail, de turquoises et d'os humains sculptés, ressemblant à de l'ivoire.

Le Skouchog de Shigat-sé me fait présent, avec sa bénédiction et ses vœux, d'un encrier tibétain, en cuivre rouge, serti d'argent.

Je pars enchantée de l'accueil que ces prêtres m'ont fait. Je me plais à vivre à l'ombre de ces grands monastères où je circule et travaille en toute liberté, entourée par la bienveillance des lamas. Au lieu de la méfiance et de l'hostilité contre lesquels on m'avait si longuement prévenue, je découvre le charme mystérieux de ce pays, qui, je le sens, me retiendra longtemps.



Masque de danseur.

CHAPITRE IV

LEH

Pendant mon absence l'aspect de Leh a complètement changé : les premières caravanes en provenance des Indes, du Turkestan, et de Khotan sont arrivées. La ville est maintenant transformée en un immense caravansérail.

Mon campement est à nouveau installé sur l'emplacement qui m'avait été auparavant réservé, au pied de l'ancien palais du roi du Ladakh. J'ai besoin de repos : le retour d'Hémis à Leh dans la journée, à travers un désert de pierres sous un soleil de feu et un vent terrible m'a assez éprouvée. Par moment, je me sentais défaillir et étais obligée de me cramponner à ma selle pour ne pas tomber; seul le désir de finir au plus tôt cette étape, devenue monotone, me soutenait.

★★

J'ai à Leh une occasion unique pour travailler. La ville se divise en plusieurs quartiers : au pied du palais du Roi, de pauvres maisons, en terre battue, qui ont l'air d'avoir cherché refuge : c'est le quartier tibétain. Dans les ruelles tortueuses et sales s'entassent des résidus les plus divers, parmi lesquels jouent enfants dépenaillés et morveux, gros chiens noirs, hargneux — ma terreur — dont je me débarrasse difficilement.

Par contre, autour de la grande place, ombragée par des peupliers et des saules, près de la mosquée, s'alignent, dans un ordre parfait, les boutiques des cachemiriens qui détiennent presque tout le commerce des articles manufacturés venant des Indes.



Marchand caravanier du Turkestan (p. 67).

Cette place est maintenant noire de monde. Un groupe de femmes tibétaines, aux lourdes robes sales, aux immenses coiffures, portent la hotte sur le dos, remplie de fourrages destinés aux chevaux des caravansérails. A l'écart, des marchands venant du Turkestan, aux robes capitonnées, blonds aux yeux bleus, négocient âprement avec les Indiens du Sud, d'ébène, et enturbannés.

Dans la partie Est, se trouve le quartier des caravansérails qui abritent toute une population flottante. Les voyageurs se logent tant bien que mal dans des chambres, ou plutôt dortoirs qui s'ouvrent au premier étage sur de longues galeries en bois formant vérandas. Des centaines de chevaux, de yaks, de mulets sont parqués dans la cour.

Voici la rue des abattoirs : l'animal écorché est pendu à un poteau. Le boucher découpe un morceau pour chaque acheteur, en commençant par les extrémités, sans tenir compte de la qualité. Ceci fait le désespoir d'Azim, qui m'apporte un morceau de cou quand je lui ai demandé un beefsteack, parce qu'il n'a pas choisi son heure. Des musulmans, boulangers, cuisent des petits pains ronds et croustillants, qui font mes délices, quand ils sortent tout chauds de curieux fours ronds et verticaux.

Partout se sont installés restaurants et maisons de thé. On y boit aussi des boissons plus fortes; c'est là où s'entremêlent bouddhistes, musulmans, hindous, et même protestants de fraîche date, en ripaille et beuverie qui parfois dégénèrent en querelles et coups de couteaux.

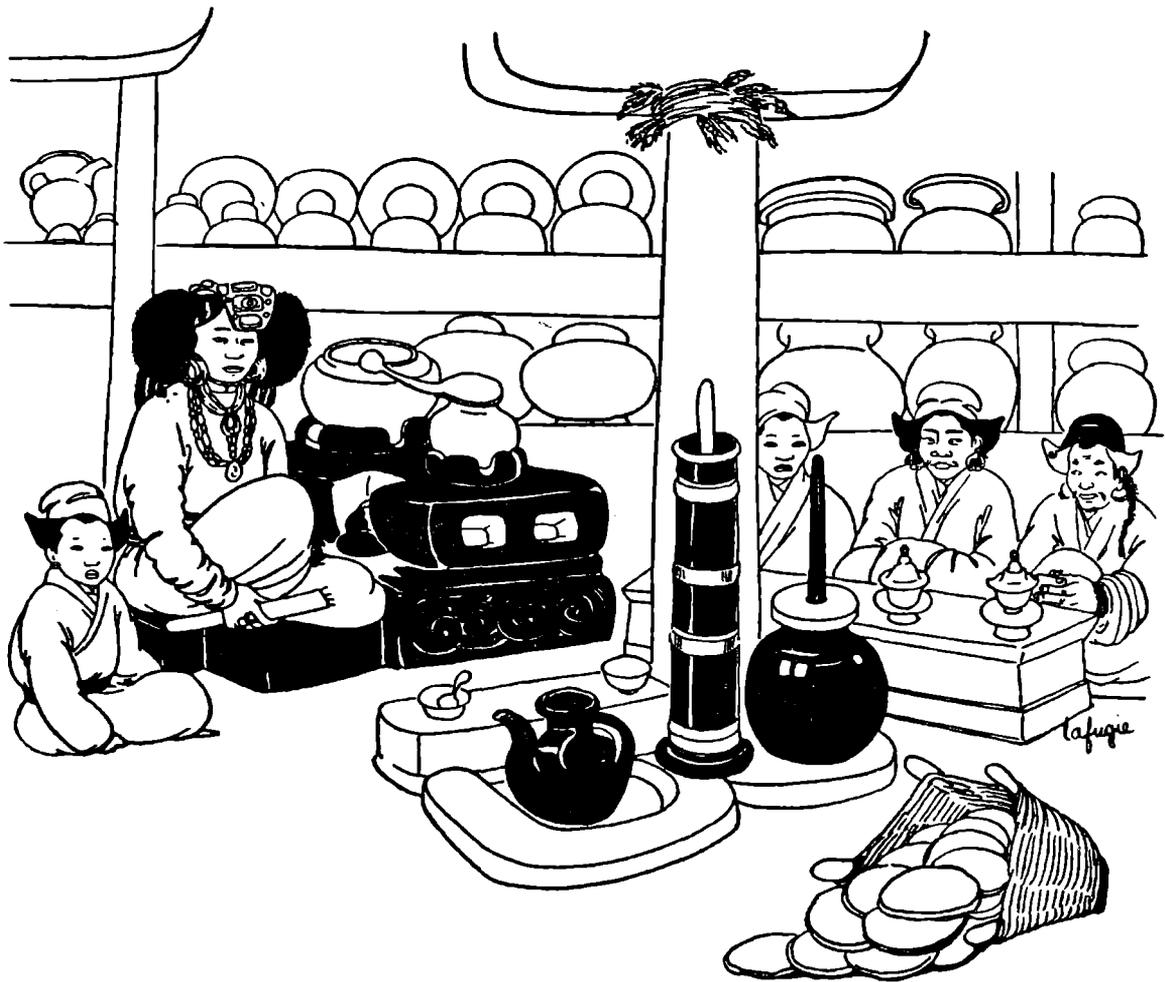
★★

Le matin, de bonne heure, je dessine avec entrain dans les rues; mes après-midi sont en parties réservées au repos et surtout à la mise au point de mes croquis. Mon attention, amusée, se porte spécialement sur les tibétains, si simples, gais, et hospitaliers.

Une famille ladakhaise aisée, qui habite non loin de ma tente, me fait timidement demander par mon boy, adopté par la famille, à la suite d'une intrigue... probablement amoureuse, si je consentirais à leur faire l'honneur d'une visite.

J'ai accepté en souriant, et me voici chez eux, après avoir franchi une cour intérieure où sont enfermés chevaux, bœufs, yaks, moutons et poules. Une échelle de bois mène au premier étage où se trouvent les chambres et la cuisine, pièce principale et de réception, dans laquelle nous entrons. Elle est enfumée et som-

bre, seule une ouverture carré, percée dans le toit, par où s'échappent les fumées d'un tuyau de poêle rudimentaire l'éclaire chichement. Ce poêle de terre sert à la fois de calorifère et de fourneau de cuisine. La provision d'argol est à côté.



La maîtresse de maison trône derrière le fourneau...

Les maris: ils sont trois... (p. 70).

La maîtresse de maison, femme imposante, parée de bracelets de turquoises et d'argent, trône derrière le fourneau parmi les vapeurs de soupes qui mijotent, et les fumées peu odorantes des argols.

Les maris — ils sont trois — sont assis le long du mur sur des matelas. Ils contemplent la femme, béats et satisfaits. Devant eux est une longue table basse, garnie de bols dans lesquels on

vient de leur servir la « tsampa », farine d'orge, et le thé au beurre. Le bonnet de fourrure rejeté en arrière de leurs crânes rasés laisse cependant échapper une longue natte de cheveux qu'ils ont rentrée dans leurs ceintures. Leurs bonnes figures grasses et réjouies font plaisir à voir. Ils rient, se tapent sur les cuisses. Voici des hommes heureux, qui ignorent ces sentiments ardents et funestes : la passion et la jalousie.

A côté, une petite pièce dont la porte est entrebaillée laisse entrevoir une pile de matelas. C'est la chambre de la maîtresse de maison, et c'est à cette porte que l'élu de ce soir pendra son pantalon pour montrer que la place est occupée. Sans protester, les autres dormiront là où ils sont !

Avant de venir au Tibet, j'ai connu les pays voisins mahométans, hindoux, chinois, où la polygamie est à l'honneur. J'ai été reçue dans bien des foyers riches et pauvres. J'ai été la confidente de femmes, cloîtrées en harem, yamens et zénanas, ainsi que de maris. Jamais je n'ai pu échapper aux bruits de ces aigres et éternelles disputes, querelles conjugales, qui attristent la vie et peut-être l'abrègent.

Boudha, lui, dans sa sagesse n'a pas interdit aux tibétains d'essayer un nouveau système... Et ils ont choisi la polyandrie. C'est-à-dire que la femme est en droit de posséder plusieurs maris légitimes, sans rien perdre de sa responsabilité. Il semble même que cette dernière augmente en proportion du nombre des maris !

Cette idée peut paraître choquante à notre mentalité de civilisé, mais elle semble parfaitement naturelle au Tibet, car tous, hommes et femmes semblent s'en accommoder fort bien.

Mais, pensera-t-on, c'est la rareté des femmes au Tibet qui rend cette solution logique ? Ce n'est pas le cas, car il y a autant de femmes que d'hommes sur les hauts plateaux. Il faut plutôt en trouver l'explication dans le genre spécial de vie des hommes à qui incombent les corvées extérieures, pendant que la femme reste la gardienne du foyer, donc ne se déplace que rarement. Un propriétaire de troupeaux, par exemple, restera de longs mois avec ses bêtes qu'il mène très loin de son village, de pâturages en pâturages, vers les hauts plateaux désertiques où pousse une herbe fine et drue dès la fonte des neiges. Il ne reviendra que lorsque son troupeau sera bien gras et sérieusement augmenté ce qui prend du temps. Le caravanier qui transporte du thé venant de Chine ou de la laine vers les Indes s'absente de son foyer pendant un an et plus, car pendant l'hiver les voyages sont

impossibles. Ils hiverneront donc dans un village et attendront le printemps suivant qui leur permettra de rejoindre leur propre foyer. Les hôtels n'existant pas, on prend donc pension dans une famille dont le chef est lui-même en voyage. On vit dans la même pièce. On partage les mêmes plats. Le reste s'en suit, tout naturellement, mais non sans dignité.

En se mariant, la jeune fille épouse non seulement son fiancé, mais aussi, en même temps, tous les frères plus jeunes de celui-ci. En effet, deux précautions valent mieux qu'une pour garder toujours au moins un homme à la maison. Cela n'empêche pas de laisser place au foyer aux passagers. Une condition cependant est nécessaire pour le mariage : il faut être bouddhiste.

Chaque mariage aura été l'occasion d'un grand festin où parents et amis auront été conviés, aux frais du nouveau mari, bien entendu, pour la plus grande joie de ses prédécesseurs.

Qu'une jeune fille soit « accidentée » selon l'expression, par un passager trop pressé pour se marier selon les règles, tant mieux ! Sa fortune est faite. Des prétendants accoureront pour l'épouser, certains qu'elle ne sera pas stérile, pire calamité pour une femme. Boudha, dans sa bonté ne peut que récompenser un acte charitable !

Mais dans tout cela que deviennent les enfants ? Et bien, ils traînent, pleurent, crient, crasseux, mais bien portants, et s'amuse comme tous les autres enfants qui sont heureux et choyés. Car ils sont adorés par tous. Le Tibétain, qui peut être si farouche devant l'étranger, devient avec eux doux comme une brebis. Ils jouent ensemble, les gavent qui de tsampa, qui de beurre. Mais les enfants n'obéissent qu'à leur mère. D'ailleurs le mot « papa » n'existe pas dans le vocabulaire courant. Il est remplacé par le mot ! oncle » qui s'applique à tous les hommes, à ceux de la rue comme à ceux de la maison. Eux aussi ont compris ce qu'est la polyandrie.

La femme de son côté a parfaitement conscience de ses devoirs vis-à-vis de ses maris, de ses enfants, des domestiques, le cas échéant. Elle veille à tout : nourriture, vêtements, finances. L'homme est libre à l'extérieur, mais dans la maison, c'est elle qui ordonne ou tranche en dernier ressort si un différend survient, sans d'ailleurs élever la voix. Pour les hommes habitués à la vie dure et solitaire, dans une nature sans pitié, le foyer est un hâvre de douceur, où l'on est choyé, où l'on peut enfin se reposer.

Quelle que soit la moralité que l'on puisse tirer de ces observa-

tions, un fait est certain : la femme ne peut être que sensible au respect qui l'entoure. Je voyage seule, loin de tout secours, ayant tout à redouter de ceux qui vivent à mes côtés. Mais mon appréhension a vite disparu au contact de ces gens si simples, si naturellement humains et accueillants. Impression de sécurité que je n'ai ressentie nulle part ailleurs en Asie, dans les Amériques, aussi bien qu'en Europe.

Complétant mon instruction, j'apprends ce jour-là, de visu,



Marchand d'abricots.

la recette du thé au beurre, thé qui vient de Foo-Chow, en Chine, après avoir traversé tout le Tibet en caravanes. Il arrive ici sous forme de briquettes comprimées, que l'on détaille en parcelles chez les marchands locaux.

Ces feuilles sont bouillies dans une marmite où l'on ajoute de l'eau au fur et à mesure de l'évaporation, qui dure au moins une heure. On verse le contenu dans un gros bambou creux, formant baratte, dans lequel on a déjà mis une petite motte de beurre, une forte poignée de sel et une pincée de soude. Ce beurre a été conservé pendant des mois dans des peaux de moutons, et dégage un goût très aigre, rance, qui fait les délices des tibétains. La stampa, mise en boulettes, est trempée dans le thé

au beurre. C'est la base de la nourriture. Parfois, cependant, un peu de viande, et au printemps des navets, des herbes prises d'ailleurs sur les provisions réservées aux animaux.



Le Tehsildar, chef de Leh, de retour dans sa province, a entendu parler d'une femme de l'ouest qui peint, donne des aumônes et des médicaments. Il ne peut résister à sa curiosité, et il vient me rendre visite.

Il est au courant de ce que j'ai fait et vu; mais avant mon départ, dont il s'occupera, il m'invite à visiter le monastère de Pitok, à une demi-journée de marche d'ici. Le Skouchog de ce temple n'a, paraît-il, que sept ans. Il est la réincarnation du prédécesseur. En tant que grand initié, ce dernier a désigné, à la veille de sa mort, la famille dans laquelle le premier enfant mâle qui naîtrait, comme la réincarnation de son âme. L'enfant est bien né, et dès l'âge de trois ans, il a été retiré de sa famille et confié aux soins des lamas. Cette prescience n'est pas sans me troubler. Est-ce un pouvoir spirituel réel ? Est-il le père de l'enfant ? L'a-t-il commandé, en temps voulu à un de ses disciples ? Quoiqu'il en soit, je ne puis vraiment quitter cette ville sans recevoir la bénédiction de ce Skouchog en herbe.



En attendant, le Tehsildar m'emmène voir un match de polo que l'on donne à proximité. Ce jeu est ici un sport national. Il est d'ailleurs né sur ces hauts plateaux d'Asie, et fût plus tard importé aux Indes, en Perse, puis en Europe.

Au Tibet, on monte à cheval dès la naissance, si l'on considère que les bébés accompagnent leurs parents en caravanes attachés dans des peaux de moutons, au dos de leur mère. Vers quatre ans, assis devant le cavalier, ils se cramponnent comme ils peuvent à la crinière. A partir de huit ans, ils sont juchés au-dessus des bagages et se débrouillent seul avec l'animal.

Le spectacle qui se déroule devant mes yeux n'a évidemment qu'une vague ressemblance avec les réunions mondaines de Bagatelle ou des Indes.

Mais c'est une merveille de voir avec quelle audace ces cavaliers font corps avec leurs chevaux, petits il est vrai, mais nerveux

et fringants. Le bas de la robe relevé à la taille, la longue natte de cheveux rentrée dans la ceinture, ils démarrent à fond de train, criant de toutes leurs forces en faisant tournoyer leurs maillets. Le cheval comprend le jeu, court de lui-même après la balle, la suit, fait volte-face, s'arrête pile et repart au galop. Rapidité, entrain, couleur, tout y est.

Le jeu terminé, les joueurs, suants et riants se présentent devant un jury juché sur une estrade, au milieu des invités de marque dont je fais partie. Une noble dame leur distribue des fouets à manches d'argent, des sacs d'abricots secs ou de sucre, même de petits morceaux de savon, enveloppés de papier de couleurs tendres qui, j'en suis sûre, occuperont une place d'honneur parmi les objets de vitrine dans un intérieur familial. Puis les cavaliers se rassemblent à nouveau, circulent à travers la ville, faisant caracoler triomphalement leurs chevaux avant de rentrer chez eux.



A Pitok, je me trouve en face d'un enfant solennellement installé sur un immense trône. Son corps même disparaît dans un amoncellement de soieries somptueuses; seules, ses petites mains pâles, posées sur les genoux, émergent des draperies. Sur la tête, une haute tiare rouge et jaune d'où s'échappent des flots de rubans, dissimule en partie son visage grave.

Je n'ai jamais eu de modèle si docile. Il a paraît-il l'habitude de rester assis, immobile pendant les longues heures de cérémonies religieuses qui sont quotidiennes, pour répondre aux prières qui lui sont adressées. La séance finie, on lui permet de se lever. Mais, hélas, il flageole sur ses petites jambes ankylosées et le Lama, attaché à sa personne se précipite pour le soutenir.

Parfois, las de ces interminables stations accroupies, entouré de ces vieux lamas aux visages de cauchemar, il se met à pleurer, crier, appeler sa maman. Personne dans son entourage ne fait mine d'entendre ses plaintes. Alors, résigné, il s'assoupit sur son beau trône, sous ses brocarts, rêvant sans doute qu'il est libre et qu'il gambade dans la rue avec d'autres enfants !

Sa destinée est toute tracée : A dix ans, on l'enverra dans un de ces grands collèges de Lhassa pour y parfaire son instruction et son éducation. A vingt ans, il reviendra ici pour être définitivement intronisé, lors d'une cérémonie solennelle.



Le lendemain, mon guide m'entraîne visiter un temple, à proximité de Leh, qui renferme, me dit-on, une statue unique de Boudha.

Après une pénible escalade, je pénètre dans un édifice obscur, et me trouve en face d'une colossale statue. Ma tête se trouve au niveau du socle où reposent ses pieds, et en levant les yeux, je ne peux apercevoir que le dessous du menton. Le gardien me fait signe de le suivre. Derrière lui, je gravis un étroit escalier grimant autour du temple pour arriver, à vingt mètres plus haut, devant une ouverture pratiquée dans le mur.

Cette fois, le visage du Boudha est juste en face de moi, couronné d'une tiare constellée de pierreries. En me penchant, j'aperçois des mains, d'un modèle exquis, parmi des soieries et bijoux rutilants d'or, des rubis, perles et turquoises.

En me retournant je découvre un panorama merveilleux à mes pieds : la ville, puis un immense damier de champs d'orge sillonné de minuscules canaux d'irrigation aux reflets bleutés, encerclée par les glaciers déchiquetés qui scintillent au soleil.



Thé chez le Tehsildar. Son invitation a été accompagnée de corbeilles pleines de légumes, de poulets... Il est évident qu'il veut aussi son portrait comme le Skouchog d'Hémis. Je ne suis pas tellement enchantée par cette perspective, car c'est un métis d'indou et de mahométan.. Je ne puis cependant refuser, car j'ai besoin de lui pour organiser mon voyage sur le Karakorum.

Je le trouve dans un intérieur hindou. Sa femme, parée de ses plus beaux atours et bijoux, m'offre de délicieuses friandises au miel et à la rose.

Nous montons sur le toit-terrasse, et devant une table décorée de fleurs en papier, d'une pendulette de pacotille, d'un encrier de fonte dédorée. Je prends des photos du couple, figé dans une pose solennelle.

J'expose mon désir : partir dès après-demain, vers le Karakorum, car la saison s'avance. C'est entendu. Il me donnera en plus des yaks et porteurs, un guide policier du Laddakh qui parle indoustani. Je devine sans difficulté le double motif qui le fait se montrer aussi généreux. Il tient à dégager sa responsabilité

contre mon désir d'aventure, qui peut aller à l'encontre des consignes qu'il a reçues, mais en même temps, m'assurer un voyage plus organisé, puisque ce guide protecteur officiel me procurera les animaux de transport ainsi que leur nourriture.

Je le remercie donc vivement, et nous nous quittons les meilleurs amis du monde : il a ma promesse de lui faire parvenir, plus tard, de nombreuses épreuves des clichés que je viens de prendre.

CHAPITRE V

LE KARAKORUM

Les neiges ont commencé à fondre, mais mon itinéraire, m'a-t-on dit, n'en présente pas moins de sérieuses difficultés.

J'achète des bottes en feutre blanc de Khotan que l'on glisse dans d'autres bottes de cuir rouge, un sac de couchage doublé de fourrure, une grosse toile imperméable pour protéger ma literie, et des tapis de feutre, car mes nattes de paille sont usées.

Je renouvelle enfin mes provisions de beurre, thé, sucre, farine, pommes de terre. De grands paniers d'argol me sont apportés.

Le Tehsildar m'a présenté mon guide. C'est un superbe musulman, dont la poitrine est ornée d'une grande plaque de cuivre où ses titres sont gravés. Il porte gravement une cage en bois contenant une douzaine de poulets, présent du Tehsildar, qui m'explique que pendant plusieurs étapes je ne rencontrerai aucun village.

Le soir, cinq caravaniers arrivent avec six yaks, mais pas de poneys, car aucun ne pourrait supporter les hautes altitudes que nous allons avoir à traverser. Je monterai donc un yak.

Ces yaks sont à demi domestiqués. Ils sont énormes, très puissants, avec d'immenses cornes. Leurs corps est recouvert d'une épaisse et longue fourrure dont les poils traînent à terre. Ceux du ventre et de la queue sont blancs. Bas sur pattes, ils sont capables, me dit-on, de grimper une muraille. La nuit, ils cherchent eux-mêmes leur nourriture dans les creux de montagnes où, dès la fonte des neiges, une herbe fine commence à pousser.

★★

Les grognements des yaks me réveillent très tôt le lendemain. Déjà j'entends le remue-ménage de mes hommes affairés. Je m'habille rapidement, et pendant que je déjeune, ma tente est mise à bas. Chacun de mes bagages est soupesé soigneusement pour équilibrer les charges. Cette opération délicate dure assez longtemps aujourd'hui, jour du départ, mais par la suite, les charges restant inchangées, ce sera plus rapide.

Notre première étape se termine au pied du Kardong-la dont nous devons passer le col demain. Nos yaks n'avancent que lentement, bien que le terrain soit facile. Je flâne en route et n'arrive que vers cinq heures pour trouver les tentes plantées, mon dîner-souper cuit, et les yaks éparpillés aux alentours. Là-haut, dorés par le soleil couchant, brillent les glaciers que nous allons avoir à escalader !

Azim m'annonce que le départ est fixé à trois heures, demain matin, car nous devons passer les glaciers avant que le soleil se soit levé et fasse fondre la surface de la glace, sinon les yaks glisseraient, deviendraient impatients et rétifs. Il est sept heures. Tout le camp est déjà endormi.

★★

Azim me réveille à deux heures, avec un bol de thé. Il fait très froid. Sous la lune déclinante j'assiste au chargement des animaux. Chaque homme travaille sans perdre de temps. A peine a-t-on posé la charge sur le dos du yak, que celui-ci part droit devant lui.

Un coussin est ficelé sur le bât de bois du yak qui m'est réservé. Un homme me cache de la vue de l'animal, afin de ne pas l'effrayer. Je saute à califourchon, et me saisis rapidement de la ficelle en laine fixée à un anneau de bois qui lui traverse le bout du museau. Il part, comme ses frères. Il ne s'agit pas cette fois-ci de la marche en file indienne habituelle. Les yaks vont tous de front, serrés les uns contre les autres. Le mien veut garder sa place habituelle au centre, et j'ai du mal à garantir mes genoux contre ses voisins qui portent des caisses et des piquets de tente. J'ai beau tirer sur la ficelle, le seul résultat que j'obtiens est un grognement peu aimable. Je finis par abandonner les étriers et

m'accroupis à la tibétaine sur mon coussin, les jambes sur le cou de l'animal.

Après les dix premiers kilomètres, la montée commence à se faire durement sentir. Les pentes deviennent si abruptes que pour ne pas glisser, j'empoigne des deux mains les poils de l'encolure. Les yaks soufflent, grondent et les hommes crient pour les faire avancer. Certains roulent, glissent. Je suis trop occupée à conserver mon équilibre pour surveiller ce qui se passe autour de moi.

Quelques centaines de mètres avant le col, la pente est devenue si raide que je préfère abandonner ma monture. Tous les dix pas, je m'arrête essouffée. Il me faut plus d'une heure pour grimper les derniers cent mètres, cramponnée à la queue de mon yak.

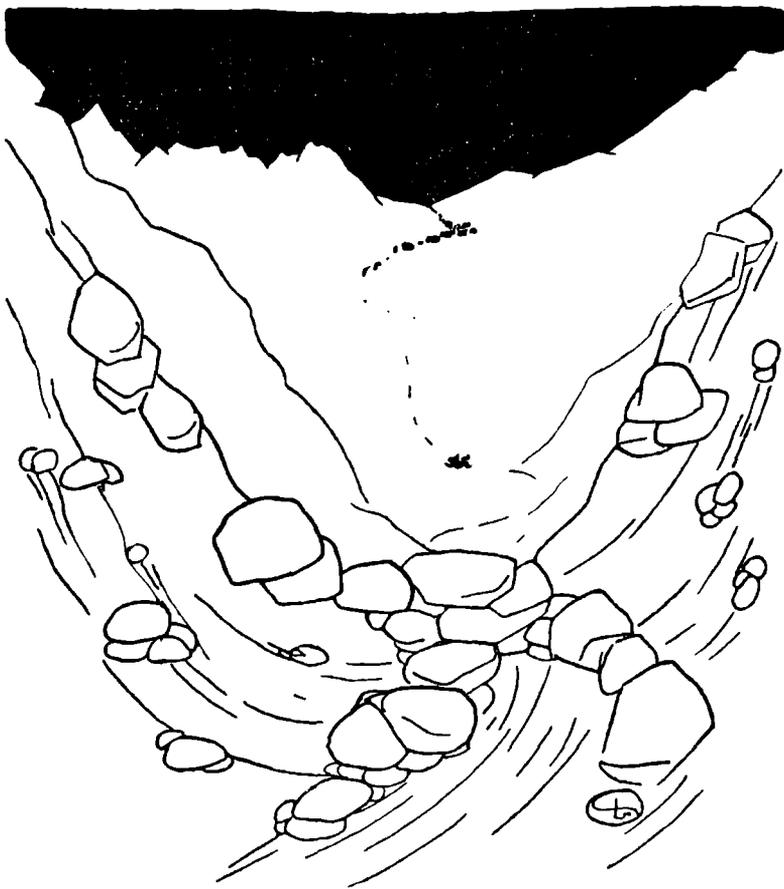
Seule j'arrive enfin au sommet, à 5.500 mètres, les tempes bourdonnantes, haletante, suffoquée. Je m'assieds sur la glace pour reprendre souffle. Je n'ai jamais assisté à un spectacle aussi étonnant que celui que j'ai sous les yeux. Les glaciers éternels, dans la pureté du jour naissant, se colorent des teintes les plus inattendues. Les étoiles ont pâli. Les premiers rayons du soleil éclairent déjà la base des pics, mais les sommets sont si hauts qu'ils restent encore dans la pénombre. Ils se détachent en relief sur un ciel qui devient jaune pâle.

Une à une les têtes noires des yaks surgissent de la neige. Les yeux injectés de sang, les mufles soufflants, bavants, ils s'étendent sur place dès qu'ils sont déchargés. Les hommes s'accroupissent, et se reposent sans parler. Enfin, ils se groupent, allument un feu d'argol, le thé circule et ils mangent.

Vers neuf heures, nous commençons la descente. Deux hommes partent en avant avec des pics pour creuser des trous dans la glace lisse, trous dans lesquels yaks et hommes pourront poser les pieds. Précaution indispensable, car le glacier forme un immense plan incliné, et nous sommes les premiers à passer cette année.

Cette descente interminable est plus dangereuse que la montée. Malgré les nombreux détours, et nouveaux trous creusés, les pauvres bêtes glissent, essayent de se relever, pour finalement rouler avec leur charge dans une crevasse de neige où empétrées dans les harnais rompus, elles s'enlisent. Mes huit hommes se démènent à qui mieux mieux, courant d'une bête à l'autre, l'encourageant de la voix, déchargeant, rechargeant sans arrêt. L'énergie qu'ils déploient est admirable pour maintenir ces bêtes grondantes contre l'affolement qui peut d'un instant à l'autre dégénérer en catastrophe irrémédiable.

Très fatiguée, j'ai l'idée saugrenue de m'asseoir et me laisser glisser sur la glace. Catastrophes : je dévale à toute vitesse, roulant sur le dos, les jambes en l'air et me retrouve en un instant au bas du glacier, presque inconsciente. Ereintée, courbaturée, j'essaie de me relever, mais sans succès. Je suis très mal à mon



Col du Khardoum-lah;
je dévale à toute vitesse sur le dos (p. 82).

aise. Je ressens à plein les affres du mal de montagnes qui a été provoqué par ma descente vertigineuse, et reste étendue sans bouger. Azim qui m'a vue, arrive affolé, me frictionne et m'aide à reprendre mon équilibre. Je remonte sur mon yak. Docilement je suis ses conseils de ne pas m'inquiéter du reste de la caravane et de gagner au plus tôt le campement du soir.

Tous ces imprévus nous ont fait perdre beaucoup de temps. La nuit descend, mais la lune n'est pas encore levée. Mon guide, en avant, vient d'allumer une torche de résine, indispensable

pour éviter de nouvelles embûches. Dans un silence impressionnant, nous arrivons enfin sur un terre-plein, à peine suffisant pour camper. Nous sommes trop fatigués pour aller plus loin. Blottie auprès du maigre feu d'argol que nous venons d'allumer, j'arrose d'un whisky le thé qui reste dans mon bidon, croque quelques biscuits, et m'enroule, à bout de forces, dans ma couverture qui était sous ma selle.

Ce n'est que vers onze heures du soir que la caravane, guidée par le feu, nous rejoint et me réveille. Les animaux déchargés s'étendent sur place, refusent toute nourriture. Les hommes se restaurent et s'endorment immédiatement, harassés. Voici vingt-et-une heures qu'ils sont en route.

★★

Une quinzaine de kilomètres nous séparent seulement de notre prochaine étape, mais quel affreux sentier, tout en corniche, le long d'un profond ravin ! Il n'a pas plus de vingt-cinq centimètres de large, et je me demande encore comment mon équipage a pu passer sans trébucher dans les précipices. Les toiles de tentes, il est vrai, sont déchirées, les coins de fer de mes caisses arrachés par les rochers, mais, nous sommes maintenant sur un étroit plateau où nous trouvons de l'eau, car depuis deux jours nous devons utiliser la neige en la faisant fondre.

Nous restons là une journée à nous reposer, et réparer les dégâts des journées précédentes dans notre équipement.

La moitié de mes beaux poulets offerts par le Thesildar de Leh sont morts, écrasés dans les chutes, ou n'ayant pu supporter le froid, l'altitude, le manque d'eau. Ceux qui restent sont malades. Peut-être un jour reprendront-ils goût à la vie. Heureusement, dans deux jours nous arriverons au village de Semur, où je pourrai acheter un mouton.

Nous poursuivons notre route le long d'une haute vallée encaissée par deux chaînes de montagnes, dont les sommets atteignent 7 à 8.000 mètres. Puis, cette vallée s'élargit et la marche devient très pénible car nous nous enfonçons dans un sable très fin, blanc, qui se soulève en poussière sous nos pas. Je laisse aller ma caravane pour dessiner ce paysage grandiose. Bientôt celle-ci m'apparaît comme une minuscule colonne de fourmis perdue dans l'immensité.

Enfin le deuxième jour je suis surprise et ravie de découvrir

le vert pâle des champs d'orge. Le long du sentier nous cotoyons des abricotiers et des buissons d'églantiers en fleurs qui se détachent sur un ciel intensément bleu. De tous côtés voletent des pigeons sauvages. Je pense alors aux conseils des anglais de Srinagar, insistant pour que j'emporte une petite carabine, car, me disaient-ils, dans les fonds de vallée vous rencontrerez certainement quelques bestioles à plumes dont vous aurez grand besoin pour alimenter votre garde-manger. Ils avaient raison, mais je ne veux pas tuer, en pays bouddhiste. Tant pis pour ma gourmandise, je me contenterai de mes boîtes de conserves.

C'est parmi des arbustes odoriférants, au pied de la montagne où s'accrochent le village et le monastère de Semur que nous plantons nos tentes sur un sol recouvert d'herbe tendre, si rare et si convoitée par nos pauvres yaks.

Aux pieds du village coule la Nubra, vaste rivière claire, limpide, qui descend, tumultueuse, des hauts glaciers du Korakorum pour s'étendre large et peu profonde dans la vallée sablonneuse qui porte son nom.

Cette vallée, bien protégée des vents du nord par de hautes montagnes, est exposée au midi. Un système d'irrigation ingénieux permet d'excellentes récoltes d'orge, de fourrages, pendant les cinq mois d'été. Mais elle reste isolée du monde durant le reste de l'année. La population alors se calfeutre dans les maisons, file la laine de leurs troupeaux de chèvres, tissent de solides étoffes pour leurs vêtements, couvertures, harnais et des tapis.

★★

C'est un vrai plaisir le lendemain de vagabonder, par cette belle matinée d'été. Aussi, accompagnée de mon guide, je grimpe allègrement le sentier qui conduit au village et au monastère.

Le lama, chef du monastère, qui la veille nous a vus arriver et nous installer, nous attend. Surprise : c'est un confrère qui nous reçoit dans une chambre où les murs ont été peints par lui-même ; de grosses fleurs bleues et mauves sur un fond beige, harmonieux. Sujet d'élite, il est resté dix-sept ans à étudier dans les collèges de Lhassa... Son visage et son cou, très maigres, sortent d'amples robes de gros drap rouge. C'est comme un énorme amas d'étoffes d'où sortent des bras décharnés et de longues mains effilées, dont l'ongle du petit doigt est démesu-

rément long, comme il se doit à tout vrai lettré. D'énormes lunettes de cuivre chevauchent tant bien que mal un nez long et étroit, qui, a l'air de tomber dans une bouche édentée, et sans lèvres, maintenue par un menton puissant.

Il accepte volontiers de poser, puis signe son portrait. Il me montre ses œuvres, inspirées de l'art chinois : ce sont des images



Les caravaniers sont assis en rond autour du feu (p. 86).

religieuses, traitées dans un style décoratif rehaussé de couleurs vives.

Puisque nous ne pouvons, à notre regret mutuel, échanger nos pensées, c'est par gestes que nous nous comprenons. Je vide devant lui le contenu de mon carton, les aquarelles, les dessins; les moindres croquis l'intéressent au plus haut point. D'un air navré il sort ses pinceaux où n'adhèrent plus que quelques poils. Je lui fais comprendre que j'en ai quelques-uns dans ma tente que je lui ferai porter. Le temps passe, quand, tout à coup, le mugissement des conques marines annonce l'heure du poujah quotidien auquel il doit assister. Je l'accompagne, en quête de nouveaux sujets.

Dans l'après-midi mes hommes procèdent à l'écorchage d'un

mouton petit, mais gras, dont j'ai fait l'acquisition. La bête est accrochée à un arbuste et vivement dépecée. Les intestins sont enlevés et sans être lavés sont mis dans une grande marmite d'eau bouillante, que chacun surveille attentivement jusqu'à la nuit.

L'heure du festin arrive enfin. Mes gens sont assis en rond autour du feu. Ils saisissent avec une grossière cuillère en bois un des morceaux de boyau qui surnage. Puis tout fumant, ils le prennent à deux mains et dévorent à belles dents. Avec leurs longues chevelures hérissées, leurs robes entr'ouvertes sur leur poitrine velue, accroupis, les jambes croisées, ouvrant leurs larges bouches pour ingurgiter, sans se soucier du jus gras qui dégouline le long de leurs bras. Leurs petits yeux rieurs, à demi clos, la face illuminée par le feu rougeoyant, ils sont à la fois comiques et répugnants.

La marmite est vide. Le repas a dû être succulent. Ils n'en peuvent plus et s'écroulent sur place, tandis que le feu s'éteint doucement et que tout rentre dans l'ombre. Le grand silence est troublé peu après par leurs ronflements sonores.

La lune monte, immense. Sa lumière froide inonde le camp endormi. Je me glisse dans mon lit de fourrure, entouré de pierres chaudes, qui maintiendront toute la nuit une douce tiédeur.

★★

Nous arrivons à Panamic, dernier village de la vallée, à 4.000 mètres environ. L'endroit est ravissant; nous trouvons un emplacement pour notre camp, dans un bosquet d'églantiers en fleurs, d'où s'échappent à notre approche une nuée de tourterelles. Ces fleurs sont d'un rose si frais et si vif que l'on se demande comment elles peuvent pousser dans cette aride solitude.

Nous ne pouvons résister à la tentation de rester ici quelques jours. J'ai d'ailleurs à mettre au point plusieurs études et les nouveaux sujets de peinture ne manquent pas : des femmes me rendent visite. Elles sont gaies, rieuses, et leurs joues, un peu mieux lavées, pourraient être fraîches et claires. Par contre, j'aime moins ces chiens énormes, à l'épaisse toison noire; leur maître leur met de gros colliers de laine rouge, hérissée, qui les fait ressembler à des démons. Ils sentent en moi l'étrangère et ne manqueraient de m'égorger s'ils n'étaient enchaînés sur les toits des maisons.

**

Mais, le lendemain, le temps devient gris et sombre. L'enchantement d'hier n'aura été qu'une brève vision. Pendant le repas de midi, la neige se met à tomber et couvre rapidement ma table. Je rentre sous ma tente où j'y vois à peine pour écrire.

Mon policier cicérone vient bavarder avec moi. Il me signale l'existence d'un ermite, installé quelque part, de l'autre côté de la rivière. Nous décidons de nous y rendre le lendemain, avec deux guides du village qui doivent nous fournir les chevaux.

Nous partons dès l'aube. Les rapides de la Nubra ne sont, paraît-il, franchissables qu'à huit ou dix kilomètres de notre camp, où se trouve un bateau. Mais quel bateau ! C'est une sorte de bassin rond en peaux de yaks, cousues, tendues sur des cercles de bois, qui ressemble à ceux encore en usage sur le Tigre à Bagdad et ses environs. Le premier problème à résoudre est d'abord de mettre à l'eau ce fragile esquif, sans le crever, ce qui paraît assez difficile dans cette courbe avancée de la rivière parsemée de rochers et balayée par un courant fou.

Laissant là nos chevaux, sous bonne garde, nous commençons cette traversée délicate. J'enlève mes bottes de cuir à semelles cloutées. A peine installés, je vois défiler la rive à une vitesse folle. Avant d'avoir eu le temps de fixer un point de repère et reprendre respiration, nous sommes projetés violemment sur l'autre rive. Il faut enfin débarquer rapidement avant que l'embarcation ne soit reprise par le courant et entraînée je ne sais où. Nous venons de parcourir 6 à 800 mètres, en très peu de minutes, et de l'autre côté de ce fleuve, le groupe de nos chevaux ne forme déjà plus qu'une tache minuscule.

Le bateau est soigneusement remis à l'abri, car il doit nous servir pour le retour. Puis, nous escaladons, lentement, péniblement la montagne qui se dresse en face de nous. Aucun sentier; nos guides même hésitent au milieu de ces amoncellements de roches qui, de prime abord, semblent infranchissables. Après de longs efforts nous apercevons au loin une mince fumée qui semble sortir d'un rocher. Nous approchons et découvrons un abri minuscule, à demi creusé dans le roc, d'où sort un homme, qui en nous voyant, tremble de peur et s'apprête à se terrer, ou se sauver.

Mais mon policier est éloquent et ses paroles semblent rassurer l'ermite, qui, les yeux baissés nous invite à le suivre chez lui.

Son abri ne comprend qu'une pièce sans fenêtre. Au milieu, un poêle rudimentaire en briques. Creusées à même le roc, des niches abritent des dieux devant lesquels des baguettes d'encens fument. Dans un coin, un lambeau de tapis : sa couchette.

Je sais que des religieux, généralement d'un grade déjà élevé, dans la hiérarchie lamaïste-bouddhiste, sur les conseils de leurs maîtres ou gourous, se retirent souvent ainsi pour vivre seuls, loin de toute habitation, du contact et du bruit de la vie humaine qui troubleraient leur recueillement, le plus haut possible dans la montagne, le plus près du ciel. Là, dans le profond silence, ils se concentrent cérébralement sur certains sujets ou mystères qu'on leur a donnés comme tâche de comprendre et de développer.

Ils restent ainsi plusieurs mois, plusieurs années. Ils ne reçoivent leurs provisions de thé, beurre, orge, que deux fois par an, pendant les quelques semaines où leur gîte est accessible. Lorsqu'ils sentent en eux qu'ils ont atteint la parfaite connaissance, ils quittent alors la solitude et vont rejoindre leur maître. Si l'examen est satisfaisant, ils sont nommés Nadjorpas : « celui qui a atteint la parfaite sérénité ».

C'est bien mal de notre part d'avoir troublé le recueillement de ce solitaire et de le ramener brutalement, sans transition, au contact des vulgaires humains que nous sommes, sans l'avoir prévenu. Surtout moi qui ne suis qu'une femme. Mais, impossible d'agir de façon plus protocolaire. Il eût certainement préféré fuir encore plus haut, plutôt que de me recevoir.

Cependant, l'expression de son visage d'abord hagarde redevient presque normale. Il se remet de sa première stupéfaction et nous raconte d'une voix douce et basse qu'il doit rester ici encore longtemps, très longtemps, avant que les dieux ne lui permettent de revoir son gourou, à Shigat-sé.

Je lui montre quelques dessins, et il reconnaît certains prêtres qui ont signé. Il ne répond pas à ma demande de poser quelques instants pour moi, mais il se lève et, furtivement, va revêtir une robe moins loqueteuse et se coiffe avec un haut bonnet à cornes rouges et jaunes des magiciens. Il prend dans la main droite un fémur, serti de bagues d'argent, formant trompette; dans la main gauche, un double tambourin, comprenant deux moitiés de crâne humain réunis par le milieu; attributs qu'il a lui-même façonnés avec les os d'un cadavre qu'il a trouvé. Il pose, hiératique, lointain, déjà reparti dans ses méditations. Mon esquisse

finie, je dépose une offrande dans un bol de bois et me retire impressionnée.

L'après-midi est avancée, quand nous commençons la descente, luttant contre un vent qui chasse sur nous une neige fine et serrée. A un tournant, je jette un regard en arrière, et vois un mince filet de fumée qui monte doucement vers le ciel gris et bas pour se perdre dans l'infini.



Panamic est un cul de sac. La vallée s'élève ensuite en pente rapide vers les glaciers du Korakorum, les plus grands du monde. Par la passe du Sassy-la, à quatre journées d'ici, l'on peut rejoindre les hauts et vastes déserts à travers lesquels serpente la route habituelle des caravanes. Après deux ou trois semaines de marche vers le nord, on arrive à Tashgard, plus à l'est, à Yarkand.

Dans ces deux régions l'élément musulman prédomine. Il ne m'intéresse pas pour l'instant. Je préfère me consacrer pendant ce séjour, aux bouddhistes. Je prendrai donc la direction de l'est, vers le lac Pang-kong, que je veux contempler avant de retourner à Leh.

Mais comment résister à la tentation de ne pas voir de plus près ces fameux grands glaciers, bien que d'après mes informations la passe du Sassy-la soit encore bloquée par les neiges ? Je décide donc de laisser le gros de mes bagages à Panamic, sous la garde de mon policier, et de pousser une pointe vers le nord, avec quelques hommes et yaks.

Pendant deux longues journées, nous avançons péniblement parmi les rocs, en partie ensevelis par les neiges sous un ciel bas, noir, lugubre. De nombreux squelettes de yaks, chevaux, à demi enfouis sous la neige, jalonnent le sentier, tributs payés par les caravanes de l'année dernière. Il neige abondamment et nous n'avons pas assez de combustible pour faire chauffer l'eau qui devrait dégeler nos tentes. Les hommes se contentent le matin de râcler la neige glacée qui s'éparpille dans le vent.

Le matin du troisième jour, les bagages chargés, mes gens entament de longues palabres et me regardent angoissés. Aurai-je l'audace, avec notre pauvre équipement, de pousser plus haut ? Nous sommes à 5.500 mètres. Aucune vie. Plus d'oiseaux, plus d'insectes, plus rien à peindre, c'est la désolation totale.

J'ai la sagesse de donner le signal du retour, au grand soulagement de mes hommes. Nous avons hâte de retrouver notre campement pour fuir la neige, et nous réchauffer.

★★

Avec des yaks bien reposés, nous obliquons sur le sud-est, vers Tegur et Kalsar où je renouvelle mes animaux. Je prends un yak supplémentaire, car les relais vers le lac Pang-kong vont devenir de plus en plus incertains.

Avant ce départ vers l'inconnu, je veux envoyer un courrier avec quelques lettres pour la France. On me présente un homme du village qui consent à se rendre à Leh et s'engage à faire la route en cinq jours, ce qui me semble un record. J'avance les frais d'aller et de retour et ajoute quelques roupies, n'ignorant pas que jamais je ne le reverrai. Mais j'ai confiance en lui (1).

(1) *Nota.* — Mes lettres furent fidèlement postées.

CHAPITRE VI

AUTOUR DU LAC PANG-KONG

Plus de sentier, aucune trace de vie humaine. Le temps est heureusement au beau. Nous suivons le lit d'un torrent profondément encaissé. Des rochers constamment obstruent le passage. Nous les escaladons comme nous pouvons, en nous aidant des pieds et des mains. La marche est très ralentie par les yaks. Deux de mes hommes partis en avant repèrent les meilleures passes, bouchent ou arrangent avec des pierres, des bouts de planches qu'ils transportent sur le dos, les brèches ou trous infranchissables pour les animaux. Ceux-ci tirés, poussés par les hommes avancent lentement en posant prudemment leurs sabots, non ferrés, qui s'usent sur ces rocs aux angles durs et coupants. Ils grognent, reniflent d'un côté le ravin sans fond, de l'autre la muraille infranchissable; leur charge, plus large que leur corps s'accroche et risque de les faire tomber dans le gouffre.

Le soir, fatiguée, je reste accroupie devant notre unique feu où Azim cuisine mon maigre repas. Comme lui, je comprends combien est grave la question des argols. Pour l'économiser et en titrer le maximum de chaleur, Azim se livre tout d'abord à des travaux compliqués : il creuse un premier trou, puis un second, à environ trente centimètres de distance, moins profond, et les réunit par un tunnel. Dans le premier trou, il dépose savamment ses argols, puis pose une marmite sur l'orifice : la fumée, la chaleur, s'en vont dans le tunnel et le deuxième trou où se trouvent une autre marmite et des gros cailloux dont nous nous servirons pour nous réchauffer les pieds ou glisser dans nos sacs de couchage.

J'ai aussi la désagréable surprise de constater que haricots et lentilles ne cuisent pas à cette altitude, l'eau bouillant à moins de 100°. Il me faudra renoncer à ces provisions sur lesquelles je comptais tant. Même cas pour les pommes de terre, qui, après plusieurs heures de cuisson à l'étouffé restent dures comme des pierres. Il est heureux que je n'ai pas à m'occuper de la nourri-



... Ils grognent, reniflent le ravin sans fond (p. 91).

ture de ma suite, thé, beurre, tsampa. Je me demande même si bientôt je ne serais pas obligée de me nourrir comme eux.

Au milieu de la nuit, je suis réveillée par d'affreux sifflements. Un cyclone s'est déchaîné en quelques minutes. Le vacarme est assourdissant. Des rafales de vent et de sable passent sous ma tente et la soulèvent en secousses violentes. En un instant je me trouve ensevelie sous un amas de toiles : la traverse principale de la tente est brisée, et tout s'est écroulé. La tornade redouble

de violence et entraîne au loin chaises, tables, lits et mêmes mes caisses. Mes hommes, affolés, accourent à mon secours, s'agrippent aux toiles, nous luttons de toutes nos forces. Heureusement mon guide à l'idée de ramener les yaks qui viennent se blottir autour de nous et tiennent tête, face au vent en grondant. Leur groupe forme un rempart contre lequel nous nous abritons tant bien que mal.

Brusquement les rafales cessent; le cyclone est passé; c'est maintenant le calme sans la moindre brise, le silence impressionnant. Nous groupons ce que nous pouvons, puis, éreintés, nous nous allongeons sous nos couvertures pour finir la nuit.

Au matin, le soleil luit resplendissant, dans un ciel d'un bleu profond. Je constate, sous la lumière crue, l'étendue du désastre, mais il règne un tel enchantement dans la pureté de l'air que mon pessimisme m'abandonne. Nous resterons un jour de plus pour réparer les dégâts. Déjà mes hommes s'affairent et réparent avec les moyens du bord, c'est-à-dire avec des crins arrachés aux queues des yaks, les déchirures des toiles de ma tente. A coups de marteau on consolide les caisses qu'il me faut vider entièrement, car elles sont remplies de sable.

★★

Le lendemain, heureuse de saluer le soleil levant, je pars en tête, foulant allègrement ce sol où sans doute jamais voyageur blanc ne s'est aventuré. J'entends derrière moi quelqu'un courir, et crier. Je l'attends, et il me montre, angoissé, les pentes de la montagne que nous suivons en corniche. Je n'en crois pas mes yeux. Je vois en effet des pierres qui se décalent lentement, comme sous l'influence d'un génie malfaisant, puis bientôt se détachent, roulent dans la vallée accompagnées d'un fracas affreusement répercuté et amplifié par l'écho.

Les yaks sentant le danger se sont arrêtés, tremblants. Que faire ? Nous risquons autant à rester sur place qu'à aller de l'avant. Je pars d'un air décidé, une vingtaine de mètres plus loin, je me retourne : ils paraissent hésitants. J'agite avec énergie mes bras, ma cravache; enfin mes compagnons se décident, les bêtes sont fouettées, et c'est presque en courant que nous passons sans oser regarder le haut de cette montagne qui surplombe et semble chanceler.

Ces époulements sont, paraît-il, très fréquents après des hivers

rigoureux, sans soleil. Vers le printemps, après la fonte des neiges, le rocher, mis soudainement à nu, saisi par les rayons violents du soleil, se fend, éclate et se désagrège.

★★

Nous arrivons un soir dans un petit hameau qui semble abandonné. Les cabanes sont creusées dans le roc. Nous frappons aux portes, mais en vain. Seuls des chiens grondent à l'intérieur.

Pendant que mes gens installent le campement, près d'un torrent, je grimpe un piton rocheux, où se trouve un petit temple en ruines, et j'admire le splendide panorama qui se déroule autour du col de Nubok-la, que nous passerons dans quelques jours.

Dans cet endroit, que je croyais désert, j'entends un léger bruit qui me fait brusquement retourner, et je vois deux hommes, à mines de bandits, le visage couvert de crasse et les cheveux emmêlés comme de l'étaupe brune.

— Qui êtes-vous ?

Je les fixe durement. Quelle n'est pas ma stupéfaction en les voyant soudain se prosterner, les genoux à terre, puis gravement, me tirer la langue par trois fois. Je respire soulagée, puisque c'est là, au Tibet, la marque de la soumission absolue et du profond respect.

Je descends, suivie par eux. Autour de ma tente, une douzaine d'autres brigands, tout aussi inoffensifs, sont déjà accroupis autour du feu. Je comprends alors la raison pour laquelle le village semblait abandonné : nous ayant vus venir de loin, ils avaient cru qu'une bande de voleurs venait les rançonner, ce qui est assez fréquent dans ces régions. Ils se sont enfuis, abandonnant tout. Ce n'est que sur la vue de nos allures pacifiques qu'ils ont osé revenir.

Le lendemain, ils sont tous là, à l'heure du départ, empressés à nous aider pour le chargement habituel. Ma tente est mise à bas, mais il reste encore mon tub rempli d'eau savonneuse; je les vois s'accroupir, tremper leurs doigts dans l'eau encore tiède, la goûter et considérer avec surprise le morceau de savon placé à côté.

J'ai le temps de faire poser plusieurs d'entre eux, vêtus de peaux de bêtes, ajustées à la taille, avec des cordes de laine. Leur épaisse toison se confond avec les poils du bonnet de fourrure



Village et monastère de Tyar (p. 94).

qui les coiffe et leur recouvre les épaules. Ils ont l'air hagard, hébétés, comme si leur vie était en danger. Enfin ils se décident à prendre de leurs doigts sales les cigarettes et les boîtes de conserves vides que je leur présente.

★★

Pendant trois longues journées, nous suivons des crêtes arides et désolées. Le ciel est noir, de lourds nuages s'amoncellent. La neige tombe, nous sommes aux environs de 5.000 mètres.

Nous arrivons au pied du Nubok-la que nous devons franchir demain à la pointe du jour, en claquant des dents sous les rafales d'un vent glacé. Mes caravaniers, cependant si endurants, paraissent aujourd'hui souffrir du froid et de l'altitude. Laisant les yaks errer à la recherche de leur nourriture, ils amoncellent les selles de bois les unes sur les autres pour s'en faire un abri contre le vent, et se blotissent dans leurs couvertures. Je leur prête de grandes toiles imperméables pour qu'ils s'en fassent une sorte de tente qui les protégera du moins de la neige. Leur marmite est déjà posée sur le feu de ma cuisine. En attendant, je distribue des cigarettes.

Les cigarettes sont interdites au Tibet, mais pas inconnues. Les caravaniers qui fréquentent les frontières des Indes en font usage, et même en rapportent; mais ils ne faudrait pas qu'ils soient surpris dans une ville, ou aux alentours d'un monastère. En tant qu'étrangère, je suis libre de fumer, mais on m'a instamment priée de ne jamais en offrir. Cependant après de rudes journées, lorsque j'ai été satisfaites des efforts des hommes, je ne peux résister à leurs demandes suppliantes quand nous sommes loin de toute agglomération. Lorsque les tentes sont plantées, que les feux sont allumés, je distribue une cigarette par homme : le profond sentiment de reconnaissance que je lis sur leurs visages fatigués me dédommage de mon manque de parole.

★★

A deux heures du matin, Azim m'apporte le thé bouillant. Il m'annonce que le temps est clair, que nous pouvons nous mettre en route. Les yaks commencent à escalader en grondant les glaciers couverts de neige. Bientôt, la montée devient presque verticale. Mes tempes battent, mes oreilles bourdonnent, je ne

peux plus me tenir en selle. Je descends péniblement, aidée de mes mains, gantées de mouffles en laine, je continue, m'accrochant aux moindres aspérités. Tous les dix pas je m'arrête avec l'impression que ma tête va éclater. Impossible de s'asseoir, car la souffrance pour se relever est trop vive. Je m'astreins à ne remuer la tête que le plus lentement possible.

Puis, c'est tous les cinq pas que je fais halte, calculant anxieusement la distance qui me sépare du col, et combien de pas il me reste à faire. Malgré le froid je me débarrasse de mon passe-montagne, et de la ceinture qui serre mon manteau. Il me semble ainsi que je respire plus facilement.

Les yaks font des efforts désespérés pour escalader la dernière pente. Me cramponnant aux longs poils de l'un d'eux, j'arrive enfin au col, et me laisse choir, à bout de souffle et de souffrance. Je reste inconsciente un long moment. Le bruit que font mes hommes en arrivant me réveille. Eux aussi paraissent en piteux état : ils sont jaunes comme des coings, les yeux enflés et restent recroquevillés sans bouger. Ma tête est horriblement lourde, je ne me sens aucune force. Pourtant, il faut donner l'exemple. Je distribue des cigarettes et arrose copieusement de whisky, en le baptisant « médecine » le thé chaud qui circule.

Nous sommes à 5.800 mètres : décidément c'est pour mes forces un maximum, et je ne tenterais pas de battre ce que j'appelle déjà mon record !

★★

Cependant il faut se hâter pour arriver avant la nuit à un campement convenable. Un des hommes paraît assez malade; il ne peut bouger. On l'attache avec des cordes, inconscient, sur mon yak. Je comprends maintenant la conversation d'hier soir, à voix basse de mes gens en me regardant, c'est le sort que j'aurais eu si je n'avais pas eu l'ardente volonté de « tenir ».

La descente commence, lente, hérissée d'obstacles. On passe où l'on peut. Tard dans la soirée, nous arrivons sur un emplacement assez plat, mais couvert de pierres. Aucun ne veut aller de l'avant pour en reconnaître un meilleur, et je n'ai pas le courage de les y forcer. Voilà seize heures que nous peinons et nous sommes à bout.

La descente continue dans un défilé surmonté de pics aux profils extraordinaires, le long d'un torrent qui coule avec fracas. Le soir, la lune se lève et projette en silhouettes monstrueuses

l'ombre des montagnes sur la haute muraille que forme la rive opposée du torrent.

Nous arrivons au petit village de Drugub. Six de mes caravaniers doivent me quitter ici pour rejoindre leur propre village. Le soir ils se rassemblent et se rangent à genoux, pour recevoir leur paie, comme c'est la coutume. Près de moi, j'ai ma caisse-trésor, qui contient toute ma fortune; le policier compte à haute voix les roupies qui reviennent à chacun. Ils serrent alors leur dû sur leur poitrine, et à la joie que je lis dans leurs yeux, je devine qu'ils n'ont jamais eu une telle somme entre leurs doigts en une seule fois. Les misères de la route, les souffrances de l'escalade, de l'altitude sont oubliées, et quand je distribue un supplément et des cigarettes, c'est l'extase : à trois reprises, ils se prosternent, touchent la terre de leurs fronts, me tirent la langue et s'en vont riants et heureux.

Les villageois qui ont assisté à cette scène se précipitent à leur tour et m'offrent leurs services. Ils s'éparpillent dans la montagne, à la recherche de leurs yaks, et en fin de journée j'ai sept magnifique bêtes alignées devant ma tente. Toute la nuit leurs grognements, qui ne m'effraient plus, me bercent dans mon paisible sommeil.



Mais au matin, c'est la débandade dans le camp. Les yaks refusent de se laisser harnacher. Etant depuis trop longtemps en liberté, ils semblent avoir oublié le joug domestique. Bâtes, ils tournent en rond sur place, d'une telle vitesse et d'une telle force que les bagages sont projetés au loin avec une violence inouïe. A force de cris et de jurons, on arrive enfin à en maîtriser six. Le septième reste obstinément couché, grondant, malgré les coups de fouet; nous partons sans lui. Son maître, cependant nous suit, insouciant; il sait que lorsque la bête se sentira abandonnée par ses compagnons habituels, elle les rejoindra d'elle-même.

En effet, le lendemain, au réveil le septième yak est là, autour du camp à brouter tranquillement, et il accepte sa charge comme les autres.

En sortant du défilé, nous nous trouvons dans une vaste cuvette marécageuse. Il faut camper ici, car le défilé étroit recommence à nouveau. Nous choisissons une place qui ne nous paraît pas trop humide.



Le lendemain, nous nous réveillons au milieu d'un lac, formé par d'innombrables ruisselets, créés pendant la nuit par la fonte des neiges de la journée précédente. Je m'habille dans mon lit



Lac Pang-Kong, caravane de yaks.

aussi vite que possible, pour patauger ensuite dans une mare de boue noirâtre. Je pars seule, avant que le chargement, compliqué par les caisses trempées, soit achevé.

Le ravin continue, encaissé entre d'énormes blocs de marbre, puis s'élargit. Soudain, à un tournant, parmi cette blancheur éblouissante et scintillante, je vois une étendue immense de bleus, de verts rutilants, encerclé de sable rose pâle : c'est le lac Pang-Kong, entouré par les hautes montagnes aux flancs de

marbre, d'un blanc immaculé, surmontées par les glaciers qui brillent au soleil comme des diamants : spectacle inoubliable.

Nous suivons les bords du lac sur un sable très fin; je goûte à l'eau, elle est salée, plus salée que l'eau de mer, me semble-t-il. L'étape se passe comme dans un rêve. Au soir, nous choisissons un emplacement un peu élevé, à l'abri des infiltrations. La lune qui se lève rose, tourne au bleuté et anime peu à peu le paysage, puis elle devient énorme, blanche, éblouissante dans un ciel d'un bleu saphir.



Nous continuons à longer les bords du lac qui s'étend à perte de vue à l'horizon. Vers midi, le soleil est si chaud que je puis résister à la tentation de me tremper dans ces eaux hallucinantes. Laisant passer la caravane, je me déshabille et entre avec joie dans l'eau glacée et transparente. Mais nager à cette altitude de 4.000 mètres n'est pas aisé. Je suis vite essouffée, et me laisse flotter sur le dos, insouciant. Soudain je réalise que l'eau, que je croyais morte, me déporte rapidement vers le centre : terrible angoisse. Je sais que mes cris d'appel ne seront pas entendus, car ma caravane n'est plus qu'un point à l'horizon. Seule dans cette immensité, en pleine conscience du danger, je rassemble donc tout mon énergie, et m'efforce, avec calme, de nager lentement, m'arrêtant souvent pour souffler, malgré le froid qui commence à me paralyser les jambes. Je sens enfin le sol sous mes pieds. A bout de forces, je me traîne sur le sable pour me réchauffer au soleil.

En marchant très vite, j'ai rattrapé mes hommes, qui, depuis une heure, s'étaient arrêtés, sans même avoir l'idée de venir s'enquérir des causes de mon retard.



Souchol, où nous arrivons le soir est un campement de nomades. Les habitants des villages de la région, remontent dès la fonte des neiges les vallées convergentes avec leurs troupeaux de yaks et de chèvres. Le duvet de ces dernières, caché sous leurs longs poils raides, sert à tisser cette fameuse laine si douce et légère qu'on appelle : « pashmina ». Pendant que les troupeaux pâturent, les pasteurs récoltent le sel du lac, autre denrée précieuse.

Ces pasteurs nomades vivent dans des tentes en feutre brun, basses, solidement fixées et tendues par des cordages en crin de yak, pour résister aux ouragans. Ils sont vêtus de grossières étoffes de laine et recouverts de peaux de chèvres. Les enfants sont attachés sur le dos de leur mère; leurs visages aux petits yeux bridés émergent seuls d'un amas de fourrure.

Tous paraissaient surpris de voir une caravane d'étrangers et



Ces pasteurs nomades vivent dans des tentes en feutre brun.

surtout une femme blanche ! Jamais ils n'ont eu l'occasion d'en rencontrer. D'abord très méfiants, ils s'appriivoisent peu à peu. Puis sur notre demande, nous apportent des argols et une chèvre, que l'on tue sur le champ. La somme, cependant modique, que je leur tends, paraît les éblouir.



Accompagnée de mon guide, je grimpe vers un petit temple que j'ai aperçu sur un pic voisin. L'unique prêtre nous a aperçus, et nous avons juste le temps de le voir se réfugier der-

rière un mur. A notre approche il s'apprête à lâcher sur nous deux énormes molosses, ma terreur ! Avec une audace que j'ignorai, j'élève la voix, et menace. Le guide s'avance et parle.

Le prêtre, intimidé, fait rentrer les chiens et à regret nous ouvre à deux battants la porte du temple. Dans la salle des prières, pendent du plafond des peintures religieuses et des animaux empaillés, suspendus par le ventre. L'odeur de pourriture mélangée à celle du beurre rance, de renfermé et de l'encens est insupportable. Je retrouve avec plaisir l'air pur et frais du dehors, ainsi que l'éclatante lumière.

Un très jeune moine, qui n'a pas six ans, était resté caché, mais la curiosité l'a fait sortir. A ma vue, il éprouve une telle frayeur, qu'il s'arrête, tremblant de tous ses membres, sans avoir l'idée de s'enfuir et pousse de grands cris entre-coupés de sanglots. Je lui souris : ses cris redoublent. Enfin, il court se réfugier dans les robes du moine, où il cache sa tête ronde et rasée.

★★

Plusieurs camps de ces nomades sont disséminés autour de ce lac. Ils se signalent au loin par les minces filets de fumée qui sortent des tentes, et les nombreuses banderoles couvertes de prières qui flottent, et enfin les furieux aboiements des chiens. Ils sont tous très pauvres : une tente de quatre à cinq mètres de diamètre abrite environ une dizaine de personnes. Dans cet espace réduit, ils vivent dans la saleté la plus repoussante et la plus complète promiscuité.

Ils n'ont comme revenus que la laine de leurs moutons et le sel du lac, qu'ils échangent contre du thé et de l'orge. Après avoir été séché au soleil, le sel est enfermé dans de petits sacs, faits avec les poils des yaks filés et tissés. Chaque sac rempli, pèse environ deux kilogs. Deux de ces sacs forment la charge d'une chèvre dressée et utilisée pour le transport, pour le moins original, de cette précieuse denrée. Ces sacs sont fixés sur le dos de la chèvre avec des cordes de laine passant autour du cou et du ventre.

Une centaine de chèvres, ainsi chargées, sont réunies sous la garde d'un bouc superbe, qui, une grosse cloche sonore attachée à son cou, prend la tête de la caravane, sans que personne ne les accompagne. Ils retournent seuls au village lointain d'où ils

sont venus, formant ainsi une longue file liliputienne, broutant, dormant, finissant toujours par rentrer au bercail. Quelques-unes hélas, tombent victimes des loups ou des lynx des neiges, que l'on rencontre parfois. Mais ce sont là les risques inévitables de la route.

★★

En consultant mes cartes, je m'aperçois qu'après le lac Pang-Kong, il n'y a plus rien à l'est, sauf un immense désert de pierres et de sable. D'ailleurs, la saison s'avance et mes provisions diminuent sensiblement. Il me faut rentrer à Leh, puis aux Indes, sans trop tarder, pour éviter d'être bloquée par les premières chutes de neige dans les cols. Elles commencent dès le début d'octobre, et j'ai en somme à retraverser toute la chaîne des Himalayas du nord au sud.

Nous retournerons donc vers l'ouest, en direction de Leh.

C'est une route différente de celle de l'aller, moins longue.

Le nouvel itinéraire choisi passe par le col de Chang-la. Perspective peu agréable, mais à laquelle nous sommes obligés de faire face.

★★

Nous sommes en route depuis cinq jours et nous nous élevons sensiblement. De nos haltes à Kungma, Yungma, je ne conserve que le médiocre souvenir d'un froid terrible. Maintenant, le paysage change. La région du lac Pang-Kong, où sur l'herbe fine la marche était presque aisée, se termine brusquement au pied d'une montagne aride que nous avons à franchir pour arriver à Tanksé.

Tanksé est un très petit village, blotti au creux d'une vallée exposée au soleil. Nous nous réchauffons béatement. Tout en faisant l'inventaire de mes provisions, pendant que l'on lave le linge, je constate avec désespoir qu'il ne me reste que quelques pommes de terre, une poignée de riz, très peu de thé, de sucre, et de beurre pour m'assurer une pauvre nourriture pendant les cinq dernières journées qui nous séparent de Leh.

Ici, rien à acheter, sauf un peu de beurre au goût prononcé et du vieux mouton desséché.

Le lendemain, avant d'arriver à l'étape de Tsultsok, je vois Azim et le policier s'écarter de la caravane et se diriger vers un troupeau d'yaks, mon bidon d'aluminium à la main. Pendant que

l'un apprivoise et allèche l'une d'elles avec une poignée d'herbes fraîches, l'autre se met à traire. Ils me rejoignent très fiers, avec deux litres d'un lait crémeux et nourrissant qui calme nos estomacs affamés.

Nous campons au pied du Chang-la, mentionné sur les cartes, comme s'élevant à 20.000 pieds, suivi du point d'interrogation habituel. Il fait très froid et la neige tombe légère en poussière.

Dès avant le jour nous sommes en route et grimpons en silence. Nous enfonçons dans des trous cachés par cette neige qui tombe lentement, mais sans arrêt. Des yaks tombent, s'enlisent, les hommes crient, se démènent. Malgré tout, ce passage est moins pénible et difficile que celui du Nubok-la, quoique bien plus long.

Nous arrivons au sommet, par une pente relativement douce.

Plus de neige, ni de glace, nous sommes en plein soleil de midi, faisant face à un vent qui balaie tout. Là, nous liquidons ce qui reste de whisky et descendons aussi vite que nous le pouvons. Vers 5.000 mètres, je découvre dans les creux des rochers, bien exposés, des myosotis en fleurs, d'un beau bleu si pur que je n'en crois pas mes yeux.

Tard le soir, nous campons à proximité de Saské, pauvre halte de nomades d'ailleurs déserte, le long d'un torrent aux eaux limpides. Poussés par la faim, malgré le froid envahissant, les hommes se décident à pêcher pour corser notre maigre menu. Ils enlèvent leurs lourdes robes de bure, retroussent leurs pantalons et rentrent dans le courant glacé, semé de pierres. Les bras nus, engagés jusqu'aux aisselles, ils fouillent dans les trous des roches, éclairés par une torche de résine, et rejettent sur l'herbe des petits poissons argentés et bondissants.

Les plus gros me sont offerts. Hélas, ce ne sont pas des truites : la chair est fade, pleine d'arêtes et donne difficilement l'illusion d'un aliment.

Pourtant le lendemain, je me réveille optimiste, bien qu'avec l'estomac vide. Je viens de faire un beau rêve : j'étais aux Indes, dans un de ces merveilleux palais de Maharajas. Ma chambre où régnait une douce chaleur avait tout le confort moderne. Mon lit aux matelas moelleux, des draps de fine toile parfumée. J'étais moi-même habillée des modèles les plus réussis des couturiers parisiens. Je passais des heures à peindre des modèles vêtus de soie et d'or. A l'heure des repas, les mets les plus



Nous continuons toujours la descente (p. 106).

exquis m'étaient servis, les poissons les plus fins; c'était délicieux...

Nous continuons toujours la descente, laissant les sommets aux neiges éternelles, derrière nous. Au loin, se devine la vallée de l'Indus, avec ses champs d'orge, quelques peupliers, des saules au feuillage maigre, les villages disséminés. Des stoupas nous signalent l'approche de Tiksé, village accroché au flanc de la montagne, entouré de saules et d'arbustes.

La différence d'altitude, la chaleur et surtout la fatigue de cette descente interminable m'ont étourdie : je m'étends sur le sol, fatiguée en attendant ma caravane.

Les yaks arrivent enfin, eux aussi s'étendent, refusent de se relever malgré les coups de fouets. Ils doivent être déchargés couchés. Ce soir, inutile de me mettre à table : j'avale un grand bol de lait où nagent mes derniers grains de riz, et me couche.



Je me réveille, fraîche et de bonne humeur, malgré mon frugal repas de la veille. J'avale un autre bol de lait, ensuite je grille lentement, savourant chaque bouffée, ma dernière cigarette et je pars, mon carton sous le bras, accompagnée du policier, faire une visite au monastère que j'aperçois sur un piton rocailleux.

Nous grimpons lentement le sentier. A l'entrée du temple, je présente, en guise de carte de visite, quelques dessins à un vieux moine qui nous attendait. Il paraît ravi, ouvre les portes et nous dirige dans la grande salle où a lieu en ce moment le poujah matinal. J'ai à nouveau le plaisir d'entendre la musique et les chants, que j'aime tant et cette fois, je ne refuse pas le grand bol de thé, beurré, accompagné de nouilles grasses, que me présente un trapa. Le tout me semble même délicieux.

La cérémonie terminée, le chef-lama vient à ma rencontre. Je lui fais demander de poser et de revêtir ses plus beaux vêtements. Il accepte en souriant. Nous le suivons dans son appartement. Des moines, devant moi, ouvrent de grands coffres de bois sculpté et peints, garnis de fortes serrures de cuivre ciselé, dans lesquels sont rangés : brocarts, peplums, chapeaux, bottes. Il revêt lentement les pièces qu'on lui tend, puis se hisse sur un amas de matelas où il pose figé comme un Boudha.

La beauté de mon modèle m'enchanté : sa tête fine et émaciée ressort de cette pyramide de robes superposées. Il est coiffé d'un

haut bonnet pointu, d'où éclatent des rouges et des ors de tous les tons. Dans une main, il tient le torndje, signe du pouvoir, dans l'autre un chapelet aux grains en vieil ambre poli.

★★

En fin de journée, je retrouve mon camp. Azim cuisine. Je me penche, anxieuse, sur la marmite. Hélas, ce ne sont que des navets qui cuisent. Il est impossible de trouver autre chose et mes caisses à provisions sont, cette fois, absolument vides.

C'est notre dernière étape vers Leh. J'ai, heureusement pu louer un cheval qui me portera un peu plus rapidement. Je bois un bol de lait, et, laissant mes hommes faire l'emballage, je pars.

Le grand galop du début sur un poney qui me paraissait fringant, ne dure pas. Je suis moi-même trop fatiguée par le manque de nourriture pour forcer ma monture à coups de cravache. Aussi, c'est modestement au pas que j'arrive à Leh, vers quatre heures.

En traversant la place du marché, je remarque une buvette de thé, tenue par un musulman. Je me fais servir du thé, pendant qu'on fait griller la brochette traditionnelle de petits morceaux de moutons sur la braise rouge, que je déguste avec des galettes croustillantes. J'ai le temps, ma caravane passera certainement sur cette place pour se rendre au camp, vers six heures.

CHAPITRE VII

LEH - SRINAGAR

Me voici à nouveau installée sur le même emplacement que j'occupais, il y a quelques mois. Je savoure béatement le repos et la nourriture abondante de mon cuisinier. Mes caravaniers payés largement sont partis satisfaits. Mon guide officiel qui m'a rendu tant de services ne voudrait plus me quitter. Je le récompense largement de son aide : sa figure est rayonnante. Avec de grands salams, il me demande un certificat relatant ses bons services et surtout mentionnant les itinéraires parcourus, ce dont il est très fier.

Le Tashildar vient me voir. Il est très inquiet : je suis, paraît-il, restée beaucoup trop longtemps en route, et il a déjà reçu plusieurs messages lui ordonnant de me diriger sans tarder sur Srinagar.

Je consulte le calendrier : 25 septembre. Il est vrai que je risque d'être bloquée par les abondantes chutes de neige dès les premiers jours d'octobre. Pourtant, je ne suis pas décidée à partir sur le champ. Si mes caisses sont vides, par contre, ma collection d'études s'est considérablement augmentée. Encore imprégnée de l'atmosphère tibétaine, je tiens à tout mettre au point avant mon départ.

Je l'avise donc que me mettrai en route dans une dizaine de jours.

J'apprends par le Tehsildar que le Rajah et la Rahni du Ladakh, seulement de retour chez eux, ont entendu parler de moi et désireraient voir mes travaux. Leur palais est à quelques dix

kilomètres d'ici. J'accepte avec plaisir cette invitation qui me permettra sans doute de faire de nouvelles études.



Le jour suivant, de robustes poneys et une escorte m'attendent. Nous quittons Leh, cavalcadant avec entrain. A la limite du territoire, un groupe de cavaliers vient à notre rencontre : c'est le Rajah, qui vient lui-même m'offrir l'écharpe traditionnelle de bienvenue. En cortège, nous galopons vers le palais que nous apercevons au loin.

Des musiciens nous attendent à l'entrée de l'enceinte qui renferme les maisons d'habitation de la famille régnante. Nous mettons pied à terre pour gravir une pente escarpée, et dans la cour supérieure, le lama, ex-roi du Ladakh, que j'avais déjà rencontré à Hémis, me reçoit.

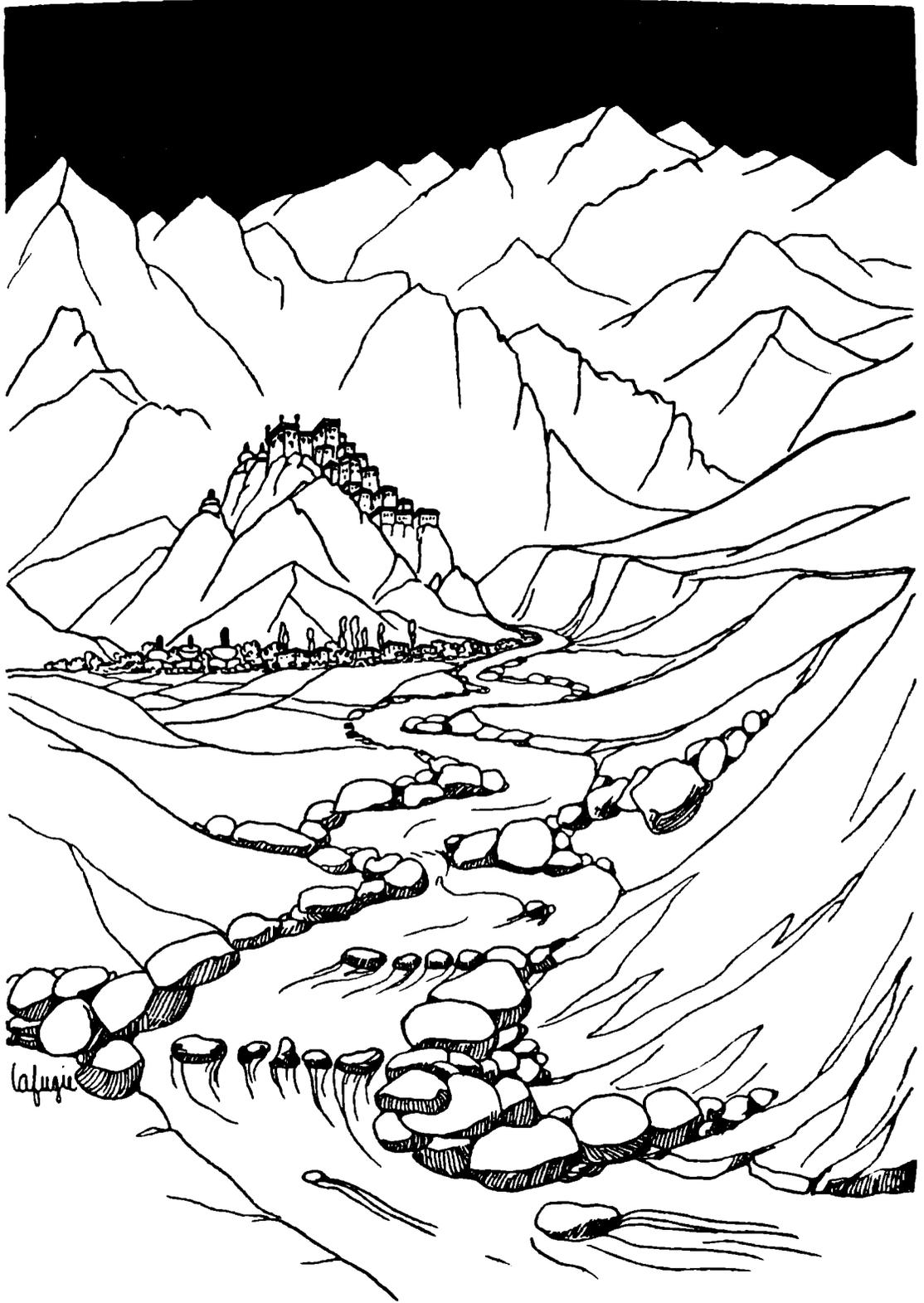
Un large escalier fait de dalles grossièrement ajustées, conduit à l'intérieur de cette immense bâtisse, dont les assises, formées d'énormes blocs de pierre, reposent sur un piton de granit monolithique; l'ensemble a une forme trapézoïdale prononcée, à l'aspect cyclopéen.

Aux étages inférieurs s'ouvrent les chambres des domestiques, les celliers remplis de provisions, les cuisines. Au second et troisième étage sont situés les appartements des invités de passage, et des officiers formant la suite du Rajah. Les quatrième et cinquième étages sont réservés aux appartements privés de la famille du roi et de ses plus proches parents.

Enfin, les étages supérieurs, sont consacrés aux Dieux, et aux réceptions. Là, des salles somptueusement décorées comprennent l'oratoire privé du père du Rajah et la grande salle de cérémonies où trônent les Dieux tutélaires, veillés par des prêtres, qui, jour et nuit, psalmodient des prières.

Sur le toit, formant terrasse, des musiciens donnent une aubade : cacophonie assourdissante à base de trompettes, clarinettes, tambours, qui couvre nos voix. Aux quatre angles de cette vaste terrasse sont plantés d'énormes pompons, faits avec plusieurs queues de yaks, maintenus par des cordes de laine. De hauts mâts où s'enroulent des banderoles, couvertes de caractères sacrés flottent au vent et envoient vers les cieux les prières des pieux habitants de cette demeure.

Les étages inférieurs sont éclairés par de très petites ouvertures



Monastère et village de Pi-Hang.

qui, par suite de l'épaisseur des murs, ne laissent filtrer que chichement air et lumière. Mais les étages supérieurs sont aérés par de larges baies avec balcons en bois sculpté et peint.

Sur le seuil du vaste hall de réception, je suis reçue par la Rahni et sa mère, qui m'introduisent dans une grande salle dont le plafond décoré est soutenu par de lourdes colonnes de bois laqué rouge. Des coffres, des matelas recouverts d'épais tapis sont disposés le long des murs.

Le thé traditionnel est servi, agrémenté de mets variés : viandes, soupes, sucreries. Les plats se succèdent interminablement : chacun est déposé au milieu des tables basses et l'on pique à volonté avec des baguettes d'ivoire à la façon chinoise, sans aucun ordre du reste. Après avoir dégusté quelques fruits confits dans du miel, on est tout surpris, dans le plat suivant, de trouver, au bout de sa baguette, un morceau de poisson fortement pimenté, mais de toute façon, le repas se terminera infailliblement par une soupe grasse et un bol de riz.

Sur ma demande, la Rahni pose. Sa poitrine est surchargée de bijoux d'or et d'argent, de grosses turquoises, apparaissent çà et là parmi le corail rouge et l'ambre. Sur les épaules, le manteau de fourrure a été remplacé par une cape de lourde soie brochée.

Le Rajah aussi pose. à son tour, dans sa robe de fine laine rouge et son chapeau bordé de zibeline.

Le retour a lieu avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.

**

Je quitte Leh avec regret. Pourrai-je y revenir ?

Mon voyage de retour est cette fois bien organisé. Je suis aguerrie et je pourrai doubler certaines étapes. Après avoir enduré ce que j'ai enduré, les étapes de soixante à quatre-vingts kilomètres par jour ne m'effraient pas. Un courrier parti, il y a deux jours, doit faire préparer à chaque relai les chevaux pour l'étape suivante, afin d'éviter toute perte de temps.

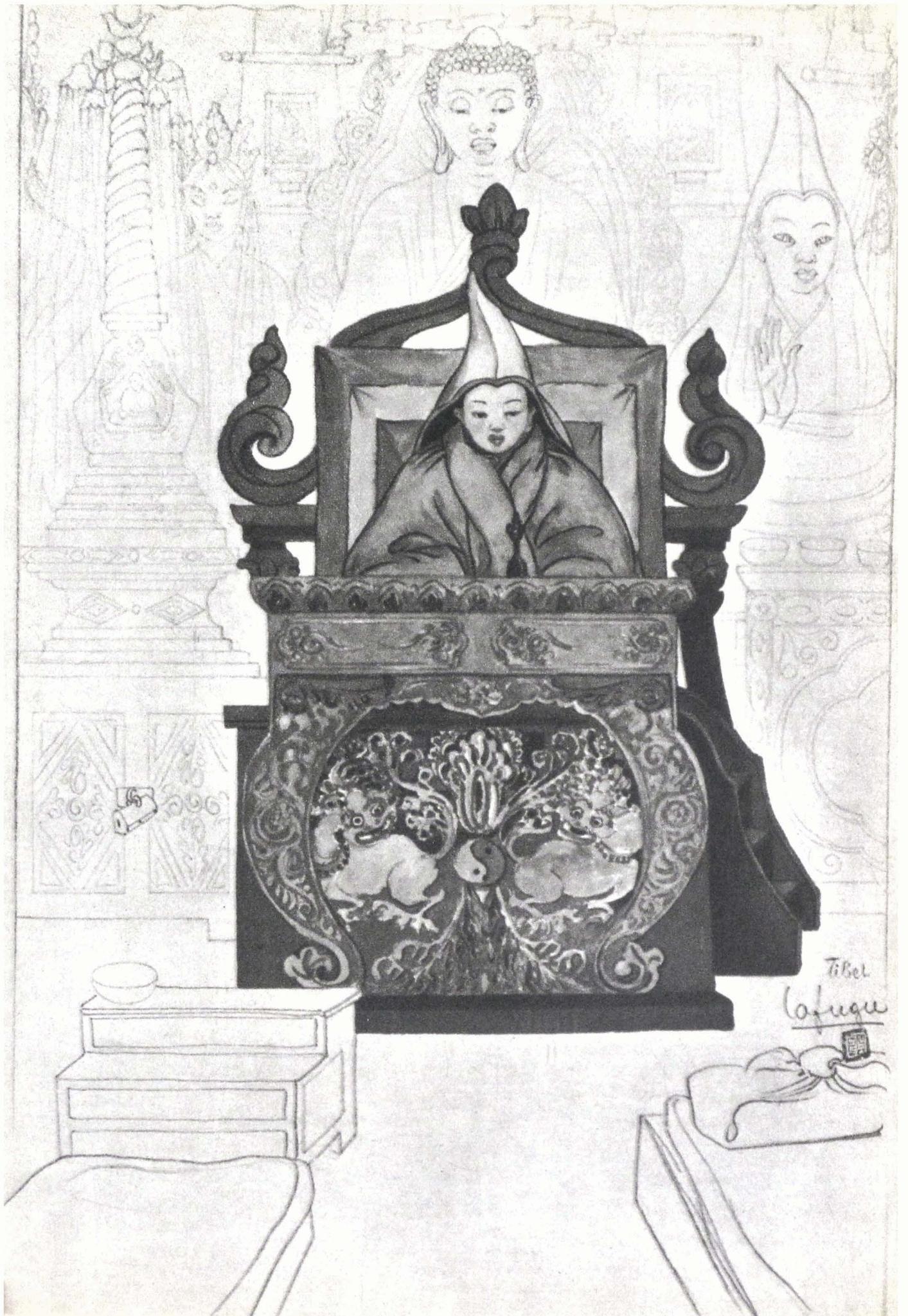
Les marches se succèdent rapidement. Nous partons au petit jour et arrivons au relai vers midi. Mes bagages très allégés sont rechargés sur des montures fraîches, pendant que je me restaure de sandwiches et de ces délicieux abricots que nous cueillons en route sur des arbres, heureusement retardataires.

Nous rencontrons le courrier postal de Leh, bien que chargé d'un lourd sac de toile cadennassé, il parcourt de cinquante à soi-

CI-CONTRE : *En haut.* Les yaks au sommet du col du Khardong-la, 5.000 m.

En bas. Arrivée de ma caravane au caravansérail de Phari-Jong.





xante kilomètres à pied dans les vingt-quatre heures. Au relai, un autre prend sa charge et part immédiatement; nuit et jour, sans arrêt, ils sont en route.

Aux environs de Lamayrou, nous croisons sur l'étroit sentier en corniche une caravane de plus de cent mules chargées lourdement. C'est un convoi militaire transportant des munitions pour Kachgar. Après plusieurs manœuvres savantes et dangereuses nous réussissons à nous loger dans les infractuosités de rochers et laissons passer, dans un nuage de poussière cette tumultueuse cavalcade.

★★

A l'étape, l'unique emplacement est occupé par un deuxième convoi qui vient juste d'arriver. L'officier hindou qui commande le convoi vient aimablement à ma rencontre et me fait réserver une place au milieu du camp pour planter nos tentes. De longues files de caisses, toutes semblables, sont surveillées par plusieurs sentinelles.

La nuit est bruyante. Je maudis ces mulets, ces sentinelles qui, sur un gong en bois, avec une canne de bambou, marquent chaque heure de la nuit. Où est la paix, la solitude des hautes altitudes ? Avant le jour, le camp est levé, le convoi est parti, à l'exception toutefois d'un groupe qui crie et gesticule. Deux mules et quatre caisses sont manquantes. Vol ou simplement disparition inaperçue dans un ravin ?...

La traversée du Zoji-la me semble presque facile cette fois. Seuls certains ponts de glace ont résisté dans les endroits exposés au nord. Le col même est couvert de milliers de petites fleurs aux couleurs vibrantes sous le soleil.

Tout est si différent maintenant ! Plus de ces longs manés, plus de ces stoupas majestueuses dans les solitudes glacées, plus de ces vastes horizons dénudés où l'on sent la brûlure du soleil sous le vent glacial.

Nous sommes au Cachemire, avec ses montagnes couvertes d'arbres centenaires, son profond gazon vert et l'odeur de l'humidité fertile que dégage une terre pleine d'humus.

Les oiseaux volent de tous les côtés, les papillons pullulent le long des cours d'eau qui serpentent mollement dans les prairies. L'atmosphère me paraît lourde, humide, si chaude ! Je me retourne souvent pour dire un au revoir muet aux glaciers que j'aperçois dans le lointain. Mais, finis, les repas de tsampa,

conserves, pommes de terre molles et vieux macaronis desséchés. Je me régale de légumes frais, de fruits, poires, pommes et prunes. J'apprécie la selle anglaise de ma monture et le feu du soir que l'on allume pour chasser l'humidité, sur lequel je fais griller des pommes dont le savoureux parfum se mélange à celui des bois odoriférants. Où sont les vapeurs énergiques de nos feux d'argols qui, pendant des mois ont empesté ma nourriture ?

Après Kalgan, une étape de trente-huit kilomètres, je retrouve des voitures à roues et des autos avec leurs bruits discordants de klaxon. Les chevaux prennent peur, renversent leurs charges et s'éparpillent. Les hommes courent pour ramasser les bagages qui gisent deci-delà, dans la poussière de la route.

★★

Avec le même ravissement qu'à l'aller, je refais, allongée dans un shikara, le même parcours au milieu des lacs et canaux pour gagner Srinagar. Parmi les herbes aquatiques, les lotus roses émergent de leurs larges feuilles vert-bleuté. Les martins-pêcheurs au plumage bleu ardent, plongent comme l'éclair, remontent avec une proie brillante entre leur bec, retournent à leurs nids sur la rive où l'on entend les petits piailler.

A Srinagar, tous les camps sont encombrés par la foule des estivants. J'ai la chance de pouvoir louer un house-boat se composant d'une grande verandha, d'un salon qui me servira d'atelier et d'une chambre avec cabinet de toilette. Mes tentes dressées sur la berge à laquelle est relié mon house-boat par une passerelle serviront de logement à mon boy et de cuisine.

Dès la première nuit, j'ai des visiteurs indésirables : des rats, qui viennent se promener jusque sur mon lit. Le lendemain, pour avoir des nuits paisibles, je fais relever la planche qui relie mon bateau à la rive. Mais cette nuit là, je suis réveillée en sursaut par une secousse formidable : j'ai la sensation qu'un gros bateau est venu se jeter sur le mien. Je bondis à la fenêtre, je ne vois rien. Au matin, j'apprends que toute la région avait été secouée par un tremblement de terre.

Je vais à la poste, où depuis plusieurs mois m'attend un volumineux courrier. Je lis en riant des lettres de ma famille, m'interdisant formellement de quitter Srinagar pour me rendre au Tibet, d'autres, de mes amis, s'insurgent contre mon projet, parfaitement ridicule et dangereux, etc...

J'ai récupéré ma malle contenant des robes, c'est avec regret que j'abandonne mes culottes et chandails si pratiques.

★★

Sans perdre de temps, je vais faire une visite au Résident. L'accueil, de prime-abord est sévère. Il ne me cache pas son mécontentement : je suis restée beaucoup plus longtemps qu'il n'avait été convenu. Ils ont été très inquiets et se demandaient ce que j'étais devenue dans ces contrées désolées. Je laisse passer la semonce, puis le félicite d'être à la tête d'une province si intéressante pour le peintre que je suis. N'est-il pas préférable qu'il vienne dans mon atelier, voir mes peintures et études, fruits de mon labeur pendant cette longue absence, plutôt que de me demander des explications superflues ?

Je le reçois, ainsi que sa femme, à bord de mon house-boat. Je leur montre les portraits des skouchogs d'Hémis, de Shigat-sé, du roi du Ladakh et beaucoup d'autres, signés, paraphés. Il n'en croit pas ses yeux, et, je ne laisse pas passer l'occasion de me moquer gentiment de lui, en lui rappelant les sombres perspectives qu'il m'avait prédites. Puis-je actuellement croire à l'accueil farouche des laddakais et des tibétains quand ils ont été si aimables, si hospitaliers à mon égard ? Il convient volontiers qu'un crayon est souvent plus utile qu'une expédition armée, et, insiste pour me voir prolonger mon séjour ici.

J'ai un gros travail travail de mise au point à achever, qui réveille ma nostalgie latente des hautes montagnes.

★★

Aujourd'hui, garden-party, offerte par son Altesse la Maharani du Cachemire. Elle reçoit au milieu de merveilleux jardins de style Indo-persan, des parterres de fleurs multicolores et d'orchidées étranges des Himalayas, irrigués par des petits canaux de marbre blanc sculpté, où coule une eau limpide, gazouillante, dans laquelle se reflètent les frondaisons des feuillages d'automne avec toute la gamme des rouges et des ors.

La Maharani est somptueusement parée : ses bras sont couverts de bracelets de diamants et d'émeraudes; des colliers enlacent son cou, son sarri est orangé, tissé d'or : les couleurs du Maharaja.

Les serviteurs vêtus de drap rouge vif, circulent, portant des plateaux chargés de boissons, sucreries les plus variées. Toute la société de Srinagar est là réunie à bavarder, flirter. Quel contraste amusant avec les réceptions de mes bons amis les lamas !

Le premier secrétaire du Maharaja, homme vénérable à majestueuse barbe blanche, s'avance vers moi :

— Le Maharaja Sahib est très intéressé par vos travaux, et désire les voir. Puis-je les faire prendre chez vous ?

Je ne puis refuser un tel honneur, et le soir même, je les confiais au porteur royal avec un mot.

Tout le lendemain j'attends, non sans anxiété, le retour de mes croquis, quand, vers le soir, le secrétaire s'annonce à mon house-boat. Ses mains sont vides, et son visage tout souriant :

— Le Maharaja, me dit-il, désire garder toute la collection. Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire combien je dois marquer sur ce chèque ?

Mais, cette proposition, pour si magnifique qu'elle soit, ne fait pas du tout mon affaire. J'ai besoin, pour études et compositions futures de la presque totalité de mes œuvres, dont la plupart ont pour moi une valeur documentaire inestimable.

La mise au point nécessaire est très longue. Le brave secrétaire ne comprend pas que l'on refuse une offre du Maharaja.

Enfin, il est entendu que tout me sera rapporté, que je ferai un tri de façon à donner satisfaction au Maharaja.



Je revois souvent le Résident et sa femme. Je leur ai déjà fait part de mon intention bien arrêtée de retourner au Tibet, mais cette fois, par un itinéraire différent que j'ai longuement étudié sur mes cartes. Au printemps prochain, en partant de Darjeeling, au pied des Himalayas, vers le Nepal et le Skhim, je pourrai gagner Gyant-sé, la deuxième ville du Tibet, car par la vallée du Brahmapoutra il serait possible d'atteindre Lhassa, si les Dieux le permettent !!!...

Mais, pour cela, il me faut de nombreux appuis, un souffle puissant afin d'obtenir les autorisations nécessaires. Celui du Résident du Cachemire, bien qu'accordé à l'avance n'est pas suffisant.

Je suis, à plusieurs reprises interviewée par les correspondants

des grands journaux de Delhi, Calcutta, Bombay. Je leur raconte en de longs articles les péripéties de cette expédition.

On me conseille vivement d'aller à Peshawar, où le Vice-roi et Lady Irwin sont en visite officielle. Peshawar n'est qu'à deux jours d'auto et je ne connais pas cette région au sud-ouest du Cachemire. Je décide donc de partir sans tarder. Je cède mes tentes, divers ustensiles, et je me sépare, non sans regrets, de mon brave Azim, qui, nanti d'un excellent certificat relatant ses exploits et d'une somme rondelette parle déjà de repartir là-haut chasser les ours, mais à son compte cette fois.

★★

Peshawar est pour quelques jours le rendez-vous de la haute Société britannique et indienne, attirée par la présence du Vice-Roi.

Et c'est à nouveau la vie mondaine dans le luxe le plus raffiné. Cependant, entre lunchs, garden-parties, soirées, je n'oublie pas mes futurs projets. Le Ministres des Affaires Politiques de Delhi, de qui dépend les relations avec les pays limitrophes, est lui-même frappé de mes bons rapports avec le clergé tibétain. Il me promet de me donner satisfaction, quand il aura pris contact officiel avec les autorités tibétaines. Je serai avisée en temps voulu.

Cet hiver la besogne ne me manquera pas : articles pour les journaux des Indes, exposition de quelques-unes de mes peintures. Je suis enfin appelée dans différents états hindous pour faire des portraits.

J'ai en particulier accepté l'aimable invitation du Maharaja de Kapurthala, le plus parisien des princes hindous, dont j'ai fait la connaissance durant la réunion annuelle de la Chambre des Princes à Delhi. Il m'offre de venir passer quelques jours dans son Etat, où sa fille la Maharani de Mundi se fera un plaisir de me faire visiter tout ce qui pourra m'intéresser.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII

DARJEELING - SIKHIM

Début avril, à Calcutta, je reçois l'autorisation tant attendue me permettant de retourner au Tibet.

Je demande immédiatement une audience au Gouverneur du Bengale. Celui-ci, tout en me remettant passe-port, permis, signés, paraphés, m'annonce froidement que la permission de me rendre à Lhasa m'est refusée. Le pacte existant entre le Gouvernement Britannique et le Gouvernement Tibétain précise formellement que l'accès de la ville Sainte est interdit à tout étranger. Le Gouvernement des Indes a seulement le droit de délivrer les autorisations de passage à quelques commerçants se rendant à Gyant-sé, par la route des caravanes, dans le seul but de faciliter les échanges commerciaux.

Je suis profondément déçue par ce langage officiel, et le dis; mais force est de me rendre compte qu'il m'est impossible d'obtenir satisfaction.

J'ai aussi hâte de fuir la chaleur accablante de Calcutta, ou, après avoir effectué mes achats : provisions, caisses, tentes, etc..., je n'ai plus rien à faire.

Je rejoins rapidement Darjeeling, à 2.000 mètres d'altitude, par chemin de fer, à travers les premiers contre-forts des Himalayas.

La saison y bat son plein. J'apprends que les passes du Sikhim au Tibet ne sont pas encore ouvertes, et des chutes de neige tardives ne me donnent guère l'espoir de pénétrer au Tibet avant courant mai.

D'ailleurs ma véritable base de départ est Gangtok, capitale du Sikhim, où m'attend le Gouverneur qui doit m'aider à préparer

mon voyage. Autant m'y rendre de suite, plutôt que d'attendre ici. Je ne connais pas ce pays, englobé dans les Himalayas, entre les Indes, le Nepal, le Bhutan et le Tibet, et je compte voyager en m'arrêtant où bon me semblera.

★★

J'engage donc deux domestiques pour m'accompagner jusqu'à Gangtok. Je peux louer un cheval de selle, mais impossible de trouver des animaux porteurs : des hommes et des femmes les remplaceront.

Le rassemblement, pour le départ, dans la cour de l'hôtel « Cecil » où j'habite, est assez amusant : au milieu des dames élégantes, des cavaliers, qui viennent me dire au revoir, huit hommes et sept femmes népalais se présentent, vêtus de grossières robes de feutre, jambes et pieds nus, mais de superbes orchidées dans les cheveux. Ce sont mes coolies-porteurs. Ils et elles chargent sur leur dos de profondes hottes en bambou tressé fixées sur le front et autour des reins par une large courroie de rotin.

Le chef des porteurs soupèse les bagages, désigne la charge destinée à chacun : environ quarante kilos. Je veux protester, remarquant que les femmes ont reçu une charge aussi lourde que celle des hommes, mais le chef sourit avec la condescendance que l'on doit à quelqu'un de non averti. Enfin, tout disparaît dans les hottes que l'on recouvre d'une toile imperméable. C'est heureux car j'ai à peine dit adieu à mes amis qui ont tenu à m'accompagner pendant les premiers kilomètres, que la pluie se met à tomber. Nous sommes, en un instant plongés dans un brouillard visqueux et glacé.

Jusqu'à Gantok nous n'avons pas à dresser nos tentes. Les étapes sont organisées tous les trente à quarante kilomètres, et le voyageur européen trouve le soir un bangalow appartenant au Gouvernement des Indes, avec l'essentiel : un lit ou plutôt un cadre de bois tendu de larges rubans de coton en guise de sommier, monté sur quatre pieds, une table et deux chaises. Chaque voyageur est censé apporter sa literie. Il y a aussi le logement pour les porteurs et les domestiques et des écuries. Le tout moyennant un paiement d'une à deux roupies par vingt-quatre heures.

Le gardien peut fournir à son gré ce dont il dispose : lait,

poulets, œufs, fourrage pour les animaux et aussi légumes frais, s'il a eu le courage de les faire pousser.

Avant la fin de l'étape, j'ai rejoint les porteurs, qui, en riant et chantant, les femmes en tête, grimpent un sentier en zig-zag à travers la forêt de pins. Nous arrivons ensemble à l'étape de Jorepokri, où un bon feu ne tarde pas à flamber dans ma chambre.

★★

Au matin, je vois avec peine, mes braves porteurs et porteuses reprendre la route, dans leurs vêtements humides de la veille. Ils chantent quand même et n'oublient pas de renouveler les fleurs de leurs bonnets. Quant à moi, enveloppée d'un imperméable, je sens petit à petit l'eau glisser sous ma selle et dégouliner à l'intérieur des bottes.

C'est toujours la montée à travers la forêt de pins et de fougères géantes. Nous traversons parfois des grandes étendues couvertes de rhododendrons et d'azalées d'un effet féérique, bien que toujours sous la pluie.

A Tonglu, 3.000 mètres. Il fait froid et humide. Je quitte à regret le coin du feu où brûlent des racines de rhododendrons qui dégagent un parfum exquis.

Le jour suivant, le soleil luit. Le spectacle est merveilleux : le bas de la vallée, à nos pieds, est couvert de tapis de fleurs roses, mauves, jaunes et bleues. Des lambeaux de brouillard comme des voiles diaphanes, s'accrochent aux pics déchiquetés, tandis que les branches des pins encore humectées d'eau, brillent de mille gouttelettes irisées.

Le sol devient rocailleux quand nous arrivons en vue de Sandakphu, sur un plateau que nous traversons sous un ciel sombre, balayé par un vent glacé.

★★

Au bangalow de Phallut, le gardien m'avertit que, si par chance, les nuages s'éclaircissent dans la nuit, au lever de la lune, je pourrai contempler le mont Everest, 8.900 mètres, le géant de cette chaîne de montagnes, dont les sommets voisins atteignent de 8.000 à 8.800 mètres.

Je tiens à contempler ce spectacle unique au monde et prie le gardien de ne pas manquer de me réveiller.

Je dormais profondément, lorsque j'entends tambouriner à ma porte et une grosse voix me disant de venir immédiatement.

J'enfile en hâte un gros manteau sur mon pyjama et me précipite sur la vérandha. Devant moi, vers le nord, je vois les glaciers du mont Everest. Un peu à gauche, ceux du pic de Dapsang 8.600 mètres qui brillent sous la lueur pâle et froide de la lune, en se détachant sur un fond bleu noir. Spectacle indescriptible. Juste au moment où je repérais, à droite, le massif du Kinchinjunga, 8.500 mètres, les nuages s'amoncellent, la lune est cachée. La vision n'a duré que quelques minutes, mais inoubliable.

★★

Nous avons, jusqu'à présent à peu près longé la frontière-est du Nepal, pays de hautes montagnes couvertes d'épaisses forêts. Nous obliquons maintenant vers l'est et entrons dans le Sikhim.

La végétation est aussi luxuriante dans les hautes vallées que nous suivons. Il pleut à longueur de journées et dans la boue gluante des sentiers, nous luttons, comme nous pouvons, contre les sangsues. Un coolie, avec un pot de décoction de jus de tabac, suit, et, de temps à autre, asperge les jambes de mon cheval où perlent des gouttes de sang. Remède souverain : la sangsue tombe rapidement, sans laisser ses mandibules dans la plaie. En procédant par arrachage, la plaie s'envenime et devient difficile à guérir. Parfois j'enlève mes bottes et procède à un nettoyage avec cette même solution, préférable à toute autre.

Il ne tient qu'à moi de bifurquer sur le Nepal, mais c'est un pays d'influence indoue, et je préfère me consacrer aux mœurs et coutumes tibétaines.

Nos étapes sont en moyenne de trente kilomètres, assez pénibles sous cette pluie qui tombe fine et serrée. De plus, je suis assourdie par le fracas des cascades et des torrents qui coulent à nos pieds.

A la fin de la journée, nous profitons d'une petite éclaircie. A portée de ma main, sur les rochers, s'abritent des orchidées aux couleurs délicates et aux formes monstrueuses.

★★

A Piamonchi, village perché haut dans la forêt, nous décidons de camper deux jours, dans l'espoir que la pluie cessera. Mes porteurs qui sont payés à la journée sont ravis.

Je découvre avec joie un monastère lamaïste-bouddhiste qui paraît assez important. J'ai, heureusement, emporté avec moi, plusieurs portraits signés de mon expédition précédente.

Le lama qui me reçoit paraît intéressé par ma visite. Il appartient à la secte rouge. Ses yeux sont si bridés que je ne puis saisir la pupille et, lorsqu'il rit, ce qui paraît être son état habituel, je ne vois plus à la place des yeux qu'une ligne oblique et noire, remontant vers les tempes.

A ma grande stupéfaction, celui-ci me présente sa femme et



Femme portant son enfant au Népal.

sa progéniture qui grouille autour de lui. Heureux homme qui arrive à cumuler les joies spirituelles de sa charge et, celles plus prosaïques de la vie en famille !!! Est-ce l'influence du climat et de cette région paradisiaque, dès que le soleil se montre ? La forêt qui nous entoure est parsemée de fleurs éclatantes, d'orchidées, de fougères, de capillaires qui s'accrochent aux rochers. Des papillons énormes et étincelants brillent de toute part. Des oiseaux multicolores volent, crient, chantent. La forêt

résonne de mille bruits d'insectes qui hantent lianes et bambous. C'est la vie intense dans le bruit et le mouvement.

Mais quel contraste avec l'austérité des prêtres dans les hauteurs glacées du Tibet, qui sont de la même religion !!!

★★

Après avoir grimpé un plateau, à 3.000 mètres, nous descendons sur la Testa, rivière tumultueuse, qui coule magnifique, profonde et bondissante de rochers en rochers entraînant tout sur son passage. Nous devons la traverser.

Nous n'avons à notre disposition qu'une petite pirogue, faite d'un tronc d'arbre évidé, qui ne peut transporter que deux personnes à la fois.

A une certaine courbe de la rivière, la violence du courant entraîne pirogue et passagers violemment sur la rive opposée en aval. La pirogue est hâlée à l'amont. Puis l'opération contraire recommence, chacun guettant anxieusement l'endroit où ira se jeter, selon les remous des rapides, ce bien frêle esquif.

Mon cheval dessellé est poussé dans le courant, confié à la grâce de Boudha... Il nage, disparaît parfois dans l'écume des tourbillons, submergé, se débat; enfin, péniblement et assez loin, il atterrit sur une berge sablonneuse et nous attend, transi.

★★

Le passage de ce fleuve avec personnel et bagages a duré tout l'après-midi. Ce n'est que le lendemain que nous recommençons dans une chaleur d'étuve à regrimper dans la forêt de bambous où de grosses sauterelles vertes, qui pullulent dans ces broussailles surchauffées, nous assourdissent de leurs cris incessants.

Nous avons à passer fréquemment des ponts de lianes tressées jetées en travers des torrents. Souples, horriblement mobiles, on sent les passerelles fuir sous les pas. Je me donne un mal infini pour que mes pieds ne passent pas à travers les entrelacs. Je m'accroche à une liane mobile, garde-fou, sous le rire des femmes, qui, grâce à leurs pieds nus et prenants passent en se jouant avec leurs lourdes charges.

Aux différentes étapes de Kensing, Temi, Song, sites ravissants, je prends un bain quotidien au soleil, dans les eaux limpides des ruisseaux. Puis nous arrivons à Gangtok, après avoir parcouru quelques 300 kilomètres depuis notre départ de Darjeeling. Il est vrai que j'ai fait amplement l'école buissonnière.

CHAPITRE IX

GANGTOK

Gangtok, capitale du Sikkim, est une petite ville située au fond d'une vallée profonde, qu'entourent de tous côtés de hautes montagnes couronnées de glaciers éternels. Les seules voies d'accès sont les sentiers de muletiers, par où arrivent les caravanes venant du Sud des Indes, du Nord du Tibet. Maintenant, paraît-il, une route carrossable a été construite de Darjeeling à Gangtok, mais elle n'est guère utilisable qu'en saison sèche, car durant les pluies de mai à octobre, les éboulements de terre la rendent impraticable.

En arrivant, je me fais conduire à la résidence du Gouverneur britannique du Sikkim, où je suis attendue depuis plusieurs jours. C'est une superbe villa qui s'élève au nord de la ville, au-dessus de jardins étagés, remplis de fleurs.

Le Gouverneur du Sikkim, à cette époque, était le colonel Bailey, bien connu des tibétains. Il est l'un de ceux qui connaissent le mieux le Tibet, qu'il a parcouru maintes fois en missions officielles et aussi spéciales. Sa réception est charmante. En prenant le thé en compagnie de sa femme, il me questionne longuement sur ma précédente expédition. Il est très étonné du si bon accueil que j'ai rencontré dans les monastères et se demande si leur hospitalité sera aussi chaleureuse sur ma route vers Gyant-sé.

Quoiqu'il en soit, le col du Natu-la, porte du Tibet, que l'on doit franchir à quatre jours d'ici, n'est pas encore ouvert. Aucune caravane de laine, les premières à arriver, n'a été signalée. Force m'est donc d'attendre ici, où l'on m'offre une hospitalité que je suis heureuse d'accepter.

Je liquide mes porteurs assez fatigués. Je sais qu'après une journée de repos ils retourneront chez eux en chantant, avec en poche de quoi se reposer et se nourrir pendant quelques semaines. J'ai tout le temps devant moi pour organiser la nouvelle équipe et choisir un boy interprète.

Je reçois une invitation à prendre le thé chez le Maharaja du Sikhim en compagnie de Madame Bailey et du Gouverneur. Je n'oublie pas mon inséparable carton, et c'est heureux, car je rencontre là trois modèles précieux en la personne du Maharaja, de sa femme, la Maharani et de son frère, le Rimpoché, titre élevé, décerné à certains prêtres ayant atteint les plus hauts degrés dans la hiérarchie religieuse lamaïste-bouddhiste.

★★

Je suis reçue dans un salon privé décoré, surchargé de précieux objets. Des monceaux de tapis moelleux jonchent le sol. Sur une table basse, un coupe de jade sur un socle d'or. Les murs sont tendus de brocarts.

Le Maharaja, vêtu d'une lourde robe de soie brochée de velours d'un rouge violacé, s'installe sur des coussins. Sur la tête, il porte un amusant petit chapeau aux bords relevés en zibeline, surmonté d'un bouton de corail.

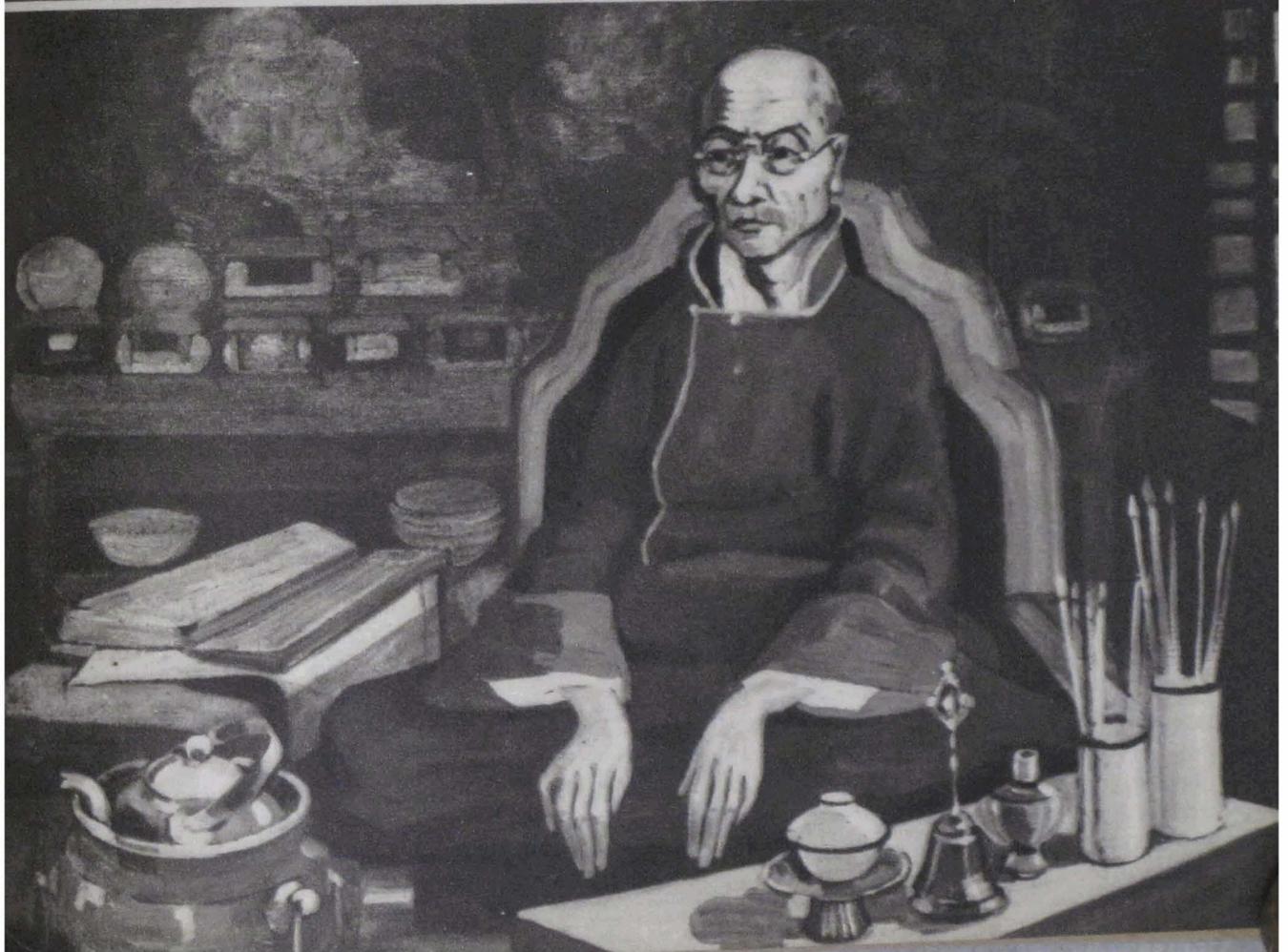
Il est jeune et parle parfaitement l'anglais. Originaire de famille noble de Lhassa, il est venu enfant aux Indes, faire ses études au collège des Princes à Ajmer, puis en Angleterre. Il me parle des séjours que j'ai faits chez les Princes indous qu'il connaît.

A mon tour, j'essaie de le faire parler de Lhassa, sa ville natale. N'y tenant plus, je lui demande quel est à son avis le meilleur moyen, ou plutôt la meilleure méthode à employer pour s'y rendre. Mais je comprends rapidement à son expression souriante et évasive que je n'obtiendrai pas le renseignement que je souhaite.

Plus tard, la Maharani vient poser à son tour. Elle a revêtu le costume de la haute aristocratie de Lhassa. Elle est jeune, jolie, avec un teint délicat d'ivoire. Sur la tête, elle porte un grand triangle d'étoffe rouge, recouvert de perles fines, de turquoises et de corail. De chaque côté du visage de lourdes masses de cheveux noirs et lisses encadrent de longues boucles d'oreilles d'or et de turquoise. Sur son gilet de soie rouge, déferlent de grands colliers

CI-CONTRE : *En haut.* Un grand lama de Shi-Gat-Sé en pèlerinage à Hémis, Petit Tibet (il a signé et posé son sceau sur l'aquarelle de l'auteur).

En bas. Grand Prêtre, secte rouge, vallée du Nubra, Karakorum (peinture à l'huile de l'auteur).





de perles, d'ambre, de corail. D'amples manches de soie bleu pâle ne laissent apparaître que le bout des doigts.

L'ensemble est touffu, mais brillant, miroitant et je me mets consciencieusement au travail, sachant bien qu'après la pose, cette aimable dame, viendra vérifier soigneusement si je n'ai pas oublié un bijou, une perle.

Elle est aussi née à Lhassa. A quinze ans, choisie pour être la femme du jeune Maharaja, elle est partie pour le collège des Princesse de Lahore, afin d'y parfaire son éducation. Mariée dès son retour, elle est maintenant mère de plusieurs enfants, dont l'aîné est le Prince héritier.

Le Rimpoché s'assoit à son tour, il porte une robe de prêtre très soignée, mais le chef surmonté d'un chapeau tout en laque d'or, perché sur son crâne rasé, maintenu sous le menton par de coquettes brides de rubans roses, brodées de perles vertes, du plus amusant effet.

Il est le frère aîné du Maharaja. Il a officiellement renoncé au trône, préférant consacrer sa vie à des études religieuses. Nous parlons longuement des temples tibétains que j'ai visités. Il me promet son appui pour mes études, mais devient muet dès que je parle de Lhassa.

★★

Gangtok, capitale du Sikkim, est la seule agglomération importante de ce pays. Malgré la richesse de ses forêts dans les vallées qui regorgent de bois de toutes essences, il reste un pays pauvre, faute de moyens de transports. Seuls des sentiers muletiers sillonnent ce pays exclusivement montagneux. Ses cours d'eaux torrentueux, irréguliers ne se prêtent à aucune sorte de navigation. La route la plus fréquentée est celle du nord au sud, par où s'écoulent, de mai à octobre, les longues caravanes de mulets, transportant la laine du Tibet vers Darjeeling, Kalimpong, les Indes.

Les arborigènes sont les Lepchas. On n'en retrouve le type pur que dans certains villages éloignés. Ils furent repoussés petit à petit, particulièrement de Gangtok, dans les montagnes du nord, par les nouveaux trafiquants : indiens, tibétains, népalais, bhoutanais, chinois.

La religion lamaïste-bouddhiste y est dominante, mais avec la diversité des races on peut voir à Gangtok des mosquées, des

temples indous, des pagodes chinoises. Même la religion catholique y est représentée.



Sepcha arborigène du Sikkim.

L'exploitation forestière est à peu près nulle; les produits agricoles sont les seules ressources avec l'élevage des porcs. Ce pays reçoit des Indes tous les produits manufacturés dont il a besoin.

Les maisons sont entièrement construites en bois, y compris les toitures, formées de lamelles de bois, découpées et ajustées comme des tuiles. Seuls, les palais du Maharaja, les temples, les constructions du Gouvernement sont en briques couvertes de tuiles.



Invitation du Maharaja sur un beau bristol armoirie et caractères d'or. Il s'agit de la cérémonie annuelle des danses données en offrande aux Dieux du Kinchin-junga, l'énorme glacier qui domine la vallée de Gangtok.

Sur une vaste esplanade, près du palais, sont dressées des tentes blanches brodées de caractères tibétains en bleu et rouge emblème du bonheur. Nous prenons place sous la tente d'honneur, les prêtres et les musiciens s'installent en face. Un public nombreux commence à s'installer pour de longues heures.

Les danseurs font leur apparition. Je reconnais avec plaisir les mêmes danses que celles que j'ai admirées l'année dernière à Hémis. Cependant ici, l'air chaud, humide et la poussière remplacent la brise cinglante et la neige des plateaux tibétains. Mais malgré la différence de température, les danses conservent le même caractère rapide et aérien.

Des serviteurs, habillés de la livrée rouge et or, présentent des mets chinois savoureux, que nous dégustons dans des bols de fine porcelaine avec des baguettes d'ivoire. Dans des gobelets on nous offre une boisson : le « chang », genre de bière légère, fraîche et désaltérante, obtenue simplement avec des grains d'orge fermentés dans l'eau.

Nous contemplons ainsi, durant plusieurs heures les danseurs inlassables jusqu'à ce que les conques marines résonnent du monastère voisin. Le Maharaja se lève, clôturant ainsi la fête, qui, pour lui et sa famille, doit se terminer par une longue séance de poujah dans l'oratoire privé.



Le temps est encore pluvieux. J'attends sans impatience en travaillant auprès de mes charmants hôtes l'heure du départ. Ma chambre, située au premier étage, donne sur les glaciers majestueux qui entourent le pic du Kinchinjunga, scintillant au soleil. Ce pic, tout en étant un peu moins élevé que l'Everest, situé à

une soixantaine de kilomètres à vol d'oiseau, le cache complètement de ma vue.

J'ai enfin trouvé un boy-interprète, du nom de Lamba. C'est un grand gaillard maigre, dans lequel je soupçonne un métissage de lepcha et de tibétain chinoisant. C'est un ancien moine, en rupture de ban, car il n'a pu résister aux doux liens d'un mariage. Il appartenait à la secte jaune réformée qui ne lui permettait pas de vivre en dehors d'un monastère. Il parle un peu l'anglais, l'indoustani, lit et écrit suffisamment le tibétain.

Ma caravane est prête : chevaux et hommes n'attendent que le signal du départ. Dernières recommandations qui ne sont que celles que l'on m'a si souvent répétées : interdiction de m'écarter de l'itinéraire sur Gyant-sé. Les chefs locaux, qui d'ailleurs me tiennent par le ravitaillement et les chevaux, sont avertis.

CHAPITRE X

GANGTOK - GYANT-SE

Il pleut sans arrêt. Tout en escaladant les premières pentes par un sentier tortueux, je sens l'eau qui transperce mon manteau. Le froid me saisit à moitié route et, n'en pouvant plus, je me réfugie dans une maisonnette blottie dans un creux. Nous entrons dans une salle sombre, remplie de gens, que je distingue à peine. J'entends des murmures, on questionne Lamba qui, bientôt, m'apporte près du feu un bol de thé brûlant. J'offre des cigarettes. A regret je reprends la route, sentant le rhume de cerveau qui couve. Pénible début de voyage.

Nous arrivons transis à Karponang, où, près du feu, je me soigne énergiquement en prenant de l'aspirine et des grogs.

★★

Pour gagner Changu, la prochaine étape, nous continuons à grimper un sentier pavé de larges dalles moussues et glissantes. Nous sommes toujours dans les forêts de pins, si hauts, que nous ne pouvons apercevoir le faite des arbres perdus dans la brume.

Des cascades jaillissent de tous les côtés ; nous passons dessous entre la paroi abrupte du rocher et le vide, trempés d'éclaboussures et d'embruns. Le spectacle, dans cette lumière d'aquarium, est impressionnant. Nous marchons avec précaution pour ne pas glisser, malgré notre désir d'aller vite pour nous réchauffer. Nous devons aussi nous arrêter fréquemment pour nous débarrasser des sangsues qui nous envahissent. Les jambes de nos pauvres chevaux sont en sang.

A Changu, aucun village. Seul un abri rudimentaire et des écuries. Le gardien ouvre pour moi une chambre réservée. Fatiguée, toussant, je m'assoupis auprès d'un grand feu de rhododendrons.

★
★★

Toujours grim pant, petit à petit nous laissons la forêt de pins à nos pieds pour atteindre les premiers champs de neige. Les rhododendrons et azalées poussent encore, mais leurs troncs sont rabougris et sans feuilles. Cependant leurs fleurs somptueuses forment des tapis de toutes couleurs qui se détachent sur un fond de neige immaculée.

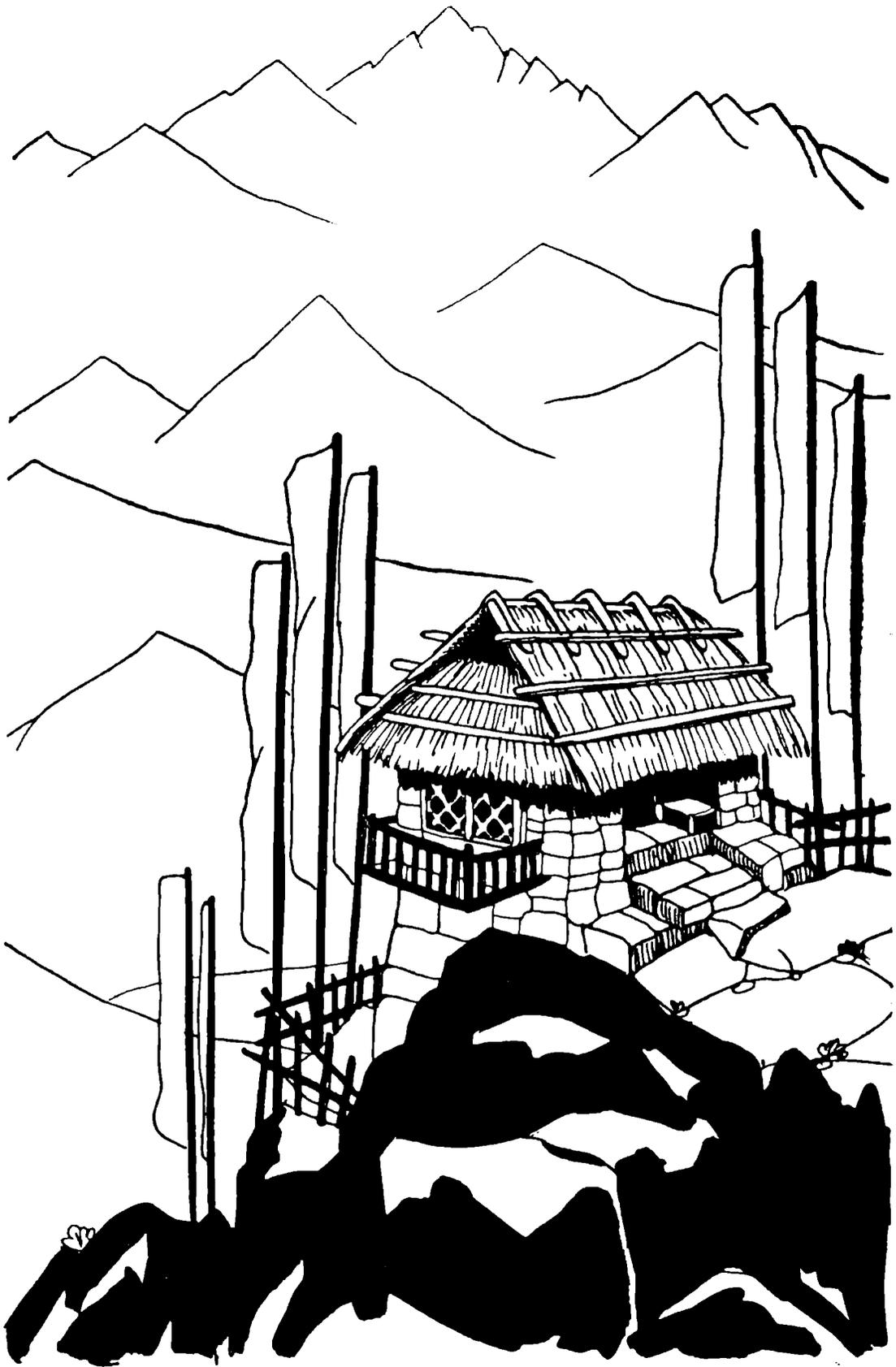
Nous traversons des villages abandonnés, dont les maisons étaient construites de pierres sèches. Ces villages furent jadis construits et habités par des Chinois qui occupaient toute la région avant d'en être chassés, massacrés par les Tibétains en 1912, lors du mouvement national libérateur d'un joug qui durait depuis si longtemps.

Parfois, une petite maison en bois se détache du flanc de la montagne. La fenêtre et la porte sont peintes en rouge, autour flottent des banderoles fixées à de hauts piquets de bambous, dominant de profondes et désertes vallées. Ce sont des abris de prêtres contemplatifs, qui, au Sikkim, appartiennent généralement à la secte rouge.

La montée devient de plus en plus abrupte. Il est heureux que les grandes dalles (restes de l'occupation chinoise) qui constituent le sentier, soutiennent la terre croulante, abreuvée d'eau. Nous rencontrons la première caravane de mulets, chargés de laine, qui descend vers Gangtok. Mes hommes s'informent de l'état de la passe. De l'avis général elle n'est plus dangereuse.

Je descends de cheval, car des gouttes de sang coulent de ses naseaux et éclaboussent la neige. Un dernier effort et c'est à pied que j'arrive au col du Nathu-la.

Sur un amoncellement de pierres dans lequel sont piquées des hampes de bois, des pièces de calicot couvertes de prières flottent au vent. C'est la porte du Tibet. Un autre tumulus est formé de cornes de yaks, de crânes de bœufs, d'offrandes aux Dieux, déposées par les voyageurs. Je dépose moi-même une pierre sur le tumulus, en émettant le vœu que ce voyage soit aussi heureux que le précédent.



Habitation d'ermite dans les Himalayas (p. 134).

★★

Dans une descente rapide, à travers des blocs de rochers qu'il faut escalader, nous arrivons, les jambes flageollantes de fatigue, à Champitang, premier village sur le territoire tibétain. Les habitants regardent curieusement notre caravane qui patauge dans la boue noire.

L'abri est tout en bois. D'épais tapis tibétains couvrent le sol en terre battue de la pièce que j'occupe : sur les murs blanchis à la chaux, à un mètre du sol, sont peintes de longues bandes horizontales, avec les six couleurs mystiques : jaune, vert, bleu, rouge, orangé, blanc.

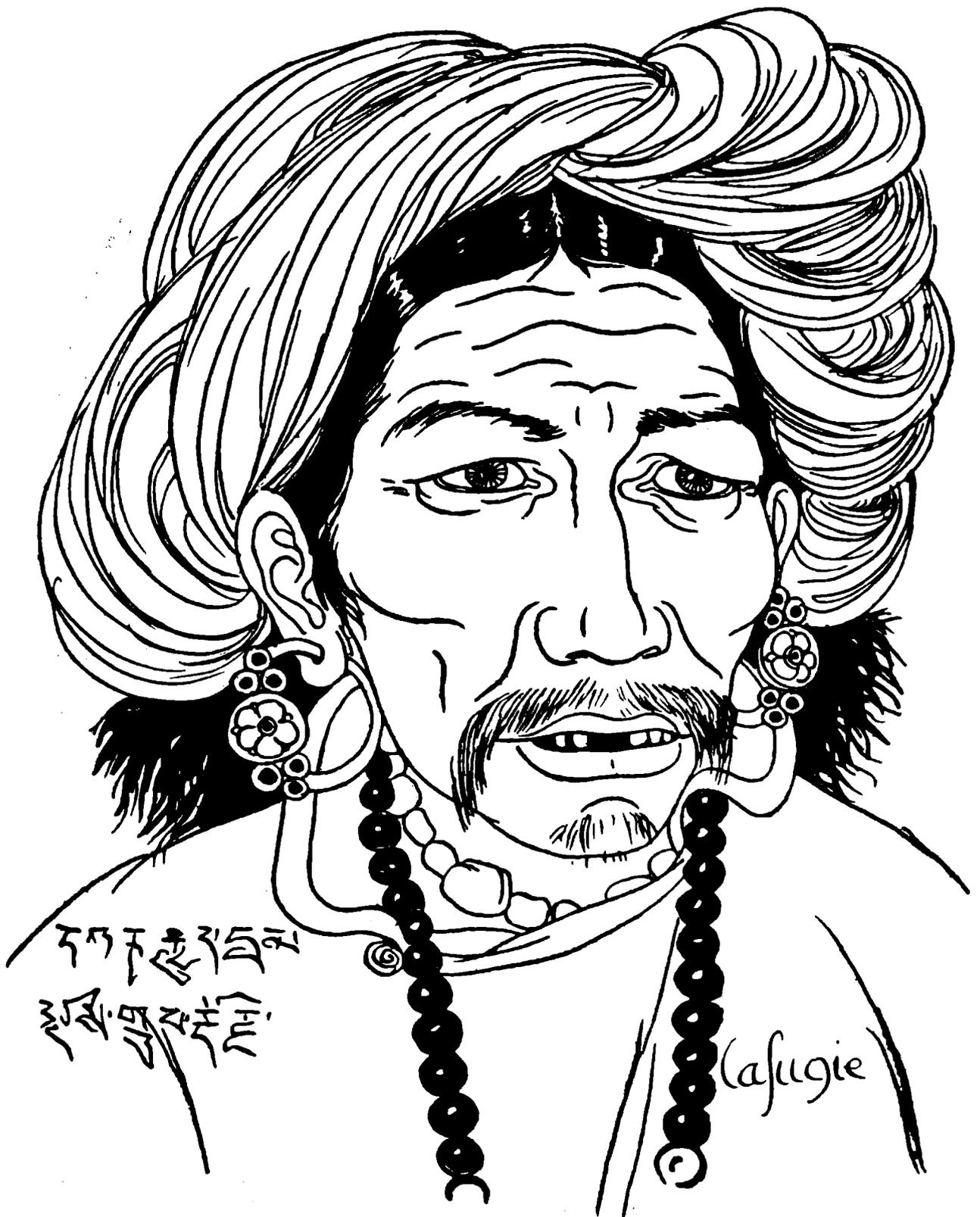
Le lendemain, à Khargiou, vers midi, j'aperçois le premier monastère lamaïste-bouddhiste. Quelques jeunes trapas nous ont vus de loin. A l'entrée du sentier qui mène au grand portail, un moine nous attend et questionne Lamba. Il porte de longs cheveux enroulés autour de sa tête, une masse de poils d'yaks s'enchevêtre encore au-dessus. De ses oreilles pendent des fragments de conques marines, de lourds chapelets de bois ornent son cou. Sur sa robe grenat, une écharpe ponceau et blanche. Je reconnais là le costume de magicien de la secte rouge.

Pendant que les chevaux déchargés se reposent à l'ombre dans la cour, le magicien m'offre le thé beurré et consent à poser. Ensuite, je vois arriver deux petits trapas, l'un portant un grand bol de bois rempli de lait, l'autre une assiette débordante de belles fraises. Je ne m'inquiète pas si le lait a été bouilli, et je ne veux pas penser aux mains qui ont cueilli ces fruits. Le tout est délicieux et je me régale.

★★

Nous descendons la vallée de Chumbi, à seulement 1.200 mètres d'altitude. La végétation y est superbe ; le long des sentiers, les fraisiers sauvages sont couverts de fleurs et de fruits.

A Yatung se trouve la bifurcation des pistes qui desservent le Sikkim, le Bhutan et le Tibet. Nous campons près du torrent. Le village est mi-tibétain, mi-bhutanais. Mais comme l'endroit paraît hospitalier, nous y restons deux jours. Le soleil brille, nous nous empressons d'étaler literie et vêtements qui sont restés si longtemps sous la pluie. Journées de bon repos. Je me régale de fraises, de lait et de légumes frais.



Lama magicien du Kargiou.

★★

En glissant sur la piste très rocailleuse et raide qui serpente, nous dépassons bientôt les forêts. Montant sans arrêt, nous atteignons un vaste plateau où plus rien ne pousse.

L'air devient sec et la brise cinglante. Nous marchons à 3.000 mètres jusqu'à Gantsa, puis à Galincka. Dans la monotonie de ces longues journées je m'amuse à observer le manège des marmottes, dont les trous transforment le sol en écumoire. Elles surveillent notre approche de leurs petits yeux vifs et ronds, puis elles plongent dans leurs abris, reparaissent un peu plus loin, semblant jouer à cache-cache.

Puis nous distinguons dans le lointain la silhouette d'un fort qui se découpe sur l'horizon. C'est Phari-jong, la plus haute agglomération du globe, à 4.450 mètres d'altitude, où nous n'arrivons que tard dans la soirée.

★★

Tout proche de ce bourg, nous nous arrêtons dans la cour d'un petit caravansérail réservé aux voyageurs, où je peux m'installer. Les animaux sont déchargés. Il fait très froid, le vent souffle aigre et glacé. Je me réfugie dans l'unique chambre ayant une cheminée. N'ayant plus de bois, je me contente d'un humble feu d'argols. Il remplit bientôt la chambre d'un fumet qui me rappelle mes randonnées antérieures.

Phari-jong a beaucoup souffert lors de la révolte de 1912. Les murs entourant la ville ont été démantelés. L'ensemble maintenant a un aspect misérable, désolé, gris et sale. Dans les rues jouent des enfants nus, ficelés dans des peaux de chèvres, au milieu de troupeaux de yaks vautrés dans le fumier et de mules décharnées. Les femmes, à la chevelure broussailleuse, qui ignore le peigne, me regardent craintives. Les hommes sont d'un type mongol accusé, avec leurs longs cheveux nattés, des amulettes d'argent et de bois au cou. Leurs robes pendent, effrangées, sur des pantalons serrés dans des bottes de feutre.

Mais j'entends et reconnais la musique d'un temple voisin. Ce temple est petit, mais cependant soigneusement entretenu par le Dalai-lama, qui y envoie de Lhassa des lamas déjà évolués pour des séjours de deux ans.



Phari-Jong ... Avec leurs coiffures hautes et compliquées (p. 140).



Je vois tous les prêtres alignés, emmitoufflés dans leurs robes épaisses, avec des coiffures dorées hautes et compliquées, posées sur leurs crânes brillants. Ils ont de bonnes grosses figures réjouies, signe d'un doux optimisme et d'un sérieux confort. L'un d'eux me fait signe de m'asseoir. Pendant que la cérémonie continue, je sors crayons et papier. Du coin de l'œil, tout en chantant, ils me regardent dessiner.

J'ai vaguement l'impression que la curiosité fait abrégé les prières. Les voilà tous autour de moi après avoir déposé leurs mîtres monumentales. Amusés, ils suivent les progrès du dessin en bavardant avec Lamba, mon interprète.

Dans une des ruelles, au retour, j'avise un vieux moine sympathique de la secte rouge, sur le pas de sa porte. Il me regarde en souriant et m'invite à entrer chez lui. Dans une pièce toute noircie par la fumée qui se dégage d'un poêle central, je distingue deux femmes qui me fixent curieusement. Ces deux femmes sont évidemment les siennes.

La foule s'est d'ailleurs massée devant la porte et l'unique fenêtre pour me regarder travailler. Ce brave moine s'est coiffé d'un petit chapeau tout rond, garni de broché à fleurs roses et jaunes, qui oscille sur son crâne rond. Tous rient aux éclats lorsqu'ils le reconnaissent sur le dessin.

Il m'est difficile de sortir de la pièce, peu à peu envahie par la foule amusée. Mon dessin circule de main en main, tout maculé par ces doigts gras, et mon boy doit faire preuve d'autorité pour le récupérer.

En rentrant, je trouve la cour de mon logement envahie par une foule de mendiants qui m'attendent. Ils chantent, dansent en agitant des sébilles de bois garnies de grelots. J'ai le malheur de distribuer de la menue monnaie. Les heureux qui ont reçu l'aumône sortent en courant et ramènent des camarades. Il nous faut un long moment avant de pouvoir nous débarrasser d'eux et je dois fermer la porte afin d'empêcher de nouvelles visites.



Le lendemain, au moment du départ, on me présente, à la place de chevaux, huit bœufs solides à longs poils, métissage

de taureau et de yak, qui donne un produit assez heureux, résistant et moins sauvage. On les appelle des zoos. Ils sont très recherchés par les caravaniers pour les longues marches sur les plateaux.

Ma monture est un beau poney, particulièrement bien équipé : sa selle en bois est recouverte d'une peau de panthère, les étriers sont en acier niellé et non en laine. Les brides sont en cuir, avec des plaques d'acier gravé. C'est là une monture digne d'un riche marchand ou d'un lama. Hélas ! A mon approche, le cheval si beau se cabre, se roule à terre quand j'essaie de le monter. Le propriétaire fait tous ses efforts pour le calmer. En vain.

Enfin, après de longs et d'infructueux essais, je me résigne à monter le poney minable, pauvrement harnaché qui était destiné à Lamba. Je ne peux attendre plus longtemps avant de rejoindre ma troupe déjà en route.

Cette étape sera en effet très longue et pénible. Nous suivons un sentier escarpé, dominé par le massif du Chowmalari, qui forme une masse imposante de glaciers inaccessibles. Le vent souffle et me glace malgré l'épaisseur de mes vêtements de laine. Les animaux peinent. Nous essayons de nous hâter, car nous devons passer le col de Tong-la qui peut être très mauvais si la neige se met à tomber.

Vers le milieu de l'étape, peu après midi, j'aperçois dans cette triste solitude, une maison trapue en pierres, avec une cour entourée d'une solide et épaisse muraille. C'est un abri pour les voyageurs qui sont souvent surpris dans ces régions par des tempêtes de neige et de vent, rendant la marche périlleuse, presque impossible. Nous y entrons pour nous réchauffer.

Dès le portail franchi, nous traversons une vaste cour, bien abritée du vent grâce à de hauts murs. Dans une grande salle sombre, enfumée, des gens sont accroupis autour d'un feu. C'est une famille tibétaine qui s'appête à reprendre la route vers Phari-jong. Par-dessus leurs gros vêtements de feutre, des peaux de chèvres recouvrent leurs épaules, le poil tourné à l'intérieur. Avant de monter à cheval ils attachent les enfants les plus jeunes sur leur dos. Les autres, de huit à dix ans, sont juchés par-dessus les ballots de laine. Ils se rendent de Gyant-sé à Kalimpong pour surveiller l'arrivée de leur caravane de laine.

Après un rapide repas chaud, nous reprenons la route, dans

un paysage sec, glacé, désertique, impressionnant. Tard dans la soirée, nous arrivons à Tuna, aux environs de 4.000 mètres. Les zos fatigués se couchent dès l'arrivée, le mufle soufflant à terre.

★★

Entre Tuna et Dorchen, nous cotoyons une série de lacs dans



Enfant du gardien du fort de Phari-Jong (p. 138).

lesquels les glaciers environnants se reflètent en rose. Sur ces lacs aux eaux stagnantes, aux bords couverts de sels blanchâtres, vivent d'innombrables oiseaux aquatiques, blancs et gris, qui tournoient au-dessus de nous en poussant des cris aigus. D'autres, surpris par notre marche sur un sable fin et épais, s'envolent bruyamment à notre approche.

Parfois, nous apercevons des troupes de chevaux sauvages, gris-beige, de la couleur du sable, avec la crinière et la queue brunes. Ils sont très farouches : de loin, nous les voyons lever

la tête, humer l'air, puis, soudain, filer au grand galop et disparaître dans des nuages de poussière.

Le soleil est brûlant, mais le vent toujours glacé. Je me décide à revêtir sur mon costume de laine un paletot de coton imperméable, qui a au moins l'avantage de m'éviter d'être transpercée par le vent et imprégnée de poussière.

Les étapes se succèdent, souvent sans village. De temps à autre, nous rencontrons de pauvres habitations, au milieu de non moins pauvres champs d'orge, et des chiens qui hurlent à notre approche.

Les temples, dont la plupart sont abandonnés, sont plus fréquents. Ils sont construits comme des forts, une haute et épaisse muraille les entoure, flanquée des quatre tours de guetteurs. Cette région était jadis infestée par les bandits. En cas d'alerte, les habitants et nomades des environs venaient se réfugier dans le monastère, abandonnant leurs pauvres biens.

En arrivant à Kala, j'apprends que se trouve, à quatre kilomètres, un vieux monastère abandonné. Je laisse ma monture fatiguée. Lamba commande deux chevaux frais, et nous partons au galop.

C'est un « gompa » ou temple, accroché aux flancs d'une montagne dénudée, où souffle sans cesse un vent sec et glacé. L'unique habitant de cette solitude paraît ahuri de voir une étrangère. Cependant, obligeant, il m'explique :

Tout ici est très vieux. Plus de mille ans. La terre est devenue stérile, desséchée. Peu à peu, les habitants en sont partis, et le village a disparu, lentement, enseveli sous les rafales de sable. »

Il m'accompagne dans les différentes salles. Dès qu'on ouvre une porte, il se dégage une odeur forte, indéfinissable, de pourriture, de vieille poussière accumulée. Je visite une quantité de chapelles sombres où subsistent encore des senteurs d'encens.

Je suis surprise de découvrir de merveilleuses statues de Bouddhas en pierre, qui me rappellent par leur style l'expression du visage, les mouvements des draperies, les belles sculptures d'Ellora aux Indes, des x° et xii° siècles. Mais tout ici est dans un désordre affreux. Des plafonds pendent encore des bannières, des draperies en lambeaux, enrobées de toiles d'araignées. L'atmosphère est déprimante, des restes de torches, des détritiques de toutes sortes jonchent le sol de terre battue. Chacun de nos pas enfonce dans l'épaisse poussière.

★★

Jadis, en fuyant, les moines n'ont emporté que les meubles, les objets, les statues relativement légères, renonçant aux plus belles, trop lourdes, hélas !

Combien il est regrettable que ces beaux spécimens de la meilleure époque de l'art lamaïste-bouddhiste soient ainsi abandonnés à la destruction lente, mais impitoyable du temps, faute de moyens de transport.

Les prêtres missionnaires bouddhistes venant des Indes furent les premiers à pénétrer dans ces régions et à y donner une impulsion religieuse et artistique. Ils emmenaient à leur suite des constructeurs, architectes, sculpteurs, qui élevèrent ces monastères et les décorèrent selon leur conception, inspirée des merveilles qu'ils laissaient derrière eux, aux Indes.

Mais la religion bouddhiste, digérée, transformée par le caractère particulier des Tibétains, prit le nom de lamaïste-bouddhiste, et peu à peu, selon leur propre imagination, ils créèrent ces immenses statues, enduites de stuc, bariolées de couleurs violentes et réalistes. A la pureté de la pierre, à la simplicité des attitudes, des expressions tourmentées et grimaçantes, de trop riches oripeaux de soies et de lourds bijoux dorés, rehaussés de pierreries se substituèrent.

★★

A quelques étapes de Gyant-sé, je vois soudain se dégager dans un chaos de roches, une figure de Dieu, d'au moins dix mètres de hauteur. Debout, il est représenté marchant, sculpté en haut-relief sur une muraille naturelle. Dans les creux, s'aperçoivent encore des restes de peinture : bleu vif pour le fond, rouge pour les draperies, ocre pour les chairs. L'ensemble est saisissant. A-t-on voulu marquer pour l'éternité un des séjours de Bouddha dans ces lieux, durant ses longues pérégrinations à travers les Himalayas ? D'après le style simple et élégant, l'artiste devait être originaire des Indes.

Nous ne sommes maintenant qu'à une marche de Gyant-sé. A mi-chemin environ, nous défilons le long des hauts murs crénelés qui entourent la masse imposante du monastère de Nyanning, dépendant de Lhasa. Je sais qu'il mérite une longue visite, mais il me tarde d'arriver à Gyant-sé pour l'instant.

CI-CONTRE : Le gouverneur de Gyant-sé et l'auteur en costume de Lhasa.





CHAPITRE XI

GYANT-SE

Je réussis à m'installer presque confortablement dans une maisonnette en briques de terre sèche, à deux kilomètres de la ville ; je la loue pour une somme modique. J'ai deux pièces à ma disposition. Dans la cour intérieure logent le gardien, mes gens et la cuisine. J'engage un homme pour la corvée d'eau, qu'il faut aller chercher à la rivière à un kilomètre, et pour entretenir les feux d'argols. Notre séjour sera, je l'espère, d'assez longue durée.

Après une excellente nuit dans ma chambre, dont les murs sont, comme il se doit, peints en bandes aux six couleurs porte-bonheur, un bon tub chaud, vêtue de vêtements propres, je sors hors de mon enclos pour découvrir les alentours.

L'air est vif, froid, sur cet immense plateau à 4.300 mètres. J'ai devant moi, vers le nord, construit sur la montagne, le fort, habité par un gouverneur tibétain. C'est le centre administratif et militaire.

A gauche, sur les pentes des hautes montagnes qui entourent la plaine élevée de Gyant-sé, s'échelonnent les monastères formant une véritable ville religieuse complètement entourée de murailles, peintes en rouge, qui s'accrochent en épousant les moindres sinuosités des rochers.

La ville laïque et commerçante s'étend entre ces deux centres, en une longue rue principale, où se tient, chaque matin le marché.

Tous les temples enfermés dans la cité religieuse appartiennent à la secte jaune, mais la secte rouge, ainsi que celle des magiciens

est largement représentée par de nombreux temples, répartis dans le dédale de ruelles irrégulières.

★★

Suivie de Lamba, je me mêle à la foule hétéroclite qui se rend au marché. Parmi les mulets chargés, les gens qui portent sur leur dos de lourdes hottes pleines de marchandises, nous circulons avec peine. On nous regarde stupéfaits. Les enfants ont peur et se sauvent. Mais bientôt, la curiosité aidant, je vois des hommes qui se rapprochent de nous pour parler à Lamba.

Nous arrivons dans la rue centrale. Les marchandises sont étalées à même le sol : laine brute, filée, tissée, étoffe roulées, mercerie, bottes de feutre aux épaisses semelles de laine finement tressée, graines diverses, quelques navets, du beurre enfermé dans des sacs en peau de mouton, thé en briques compressées, voisinant avec la viande de yak sanguinolente, entassée dans la poussière, et autour de laquelle se battent de maigres chiens affamés.

Voici le coin des libraires, très fréquenté par de jeunes moines, où sur de vieux tapis s'étalent les manuscrits. Ces manuscrits sont imprimés à la main, dans chaque monastère, par des moines spécialisés. Les formes ou les plaquettes viennent de Lhassa ou de Shigat-sé où elles sont gravées par des lettrés. Ces plaques de bois, enduites d'encre grasse, pressées sur des feuilles de papier de fabrication locale, portent en creux le titre de l'ouvrage et, certains, des enluminures. Les livres de prières ou d'études sont entourés d'une étoffe de coton ou de soie et peuvent être ainsi rangés dans les bibliothèques. J'achète un papier nacré, fruste, qui me servira pour mes études.

Je continue ma visite des éventaires, au milieu d'une foule compacte. Mais chacun s'écarte et laisse respectueusement passer les lamas vêtus de lourdes robes rouges.

Des prisonniers circulent, les cheveux hirsutes, couverts de haillons. Ils ont les chevilles attachées à une lourde barre de fer qui leur maintient les jambes écartées et les obligent à marcher lentement. Ils mendient. Enfermés la nuit, lâchés au lever du soleil, ils doivent pourvoir eux-mêmes à leur entretien. Ils ont le logis, les aumônes ne manquent pas, donc pas de soucis matériels !

Une caravane de poneys chargés de pleines hottes de fromages,

en forme de petits cubes secs et durs comme pierre, se fraie un chemin parmi les étalages de porcelaines, de bols en bois, de marmites de terre. Un marchand de vieux vêtements, de fourrures pelées, de bottes de cuir, harangue la foule.

Mais parmi les ustensiles courants de ménage, je remarque que ce sont les éventaires de bols en bois qui dominent. Il est vrai que c'est l'unique récipient dans lequel tout tibétain, riche ou pauvre absorbe la tsampa et le thé beurré.

Ces bols sont creusés dans de grosses racines d'arbre provenant du Tibet méridional. Certains sont faits en un bois précieux qui paraît-il a la vertu de neutraliser les poisons. D'autres sont doublés d'argent et valent très cher. Le paysan se contente d'un simple bol en bois qui a du reste la même forme que l'écuelle la plus précieuse. Il le porte dans le bouffant que fait sa robe serrée à la taille, par une écharpe de laine ponceau.

Quelques riches voyageurs portent en bandoulière leur écuelle, dans des écrins doublés et recouverts de peau, auquel est fixé l'étui qui renferme la cuillère de porcelaine chinoise et les deux baguettes d'ivoire indispensables.



Près du mur d'enceinte, bien exposés au soleil, certains se reposent en faisant leur toilette : ils entr'ouvrent avec précaution leurs robes, et, un à un, saisissent habilement poux et puces qu'ils croquent avec délices.

J'arrive devant l'entrée de la cité religieuse. C'est un grand portail de bois laqué de rouge et sculpté, seule brèche dans cette longue muraille qui s'étend sur plusieurs kilomètres de pourtour.

Je franchis le seuil, continue à monter par l'esplanade pavée de larges dalles plates, où débouchent des petites ruelles qui grimpent dans tous les sens et desservent les innombrables demeures des membres du clergé. Chacune de ces maisons comprend un rez-de-chaussée où sont parqués les animaux et les domestiques chargés de les soigner. Au premier étage habitent les jeunes trapas et les servants. Au-dessus est la demeure privée du maître. Enfin, tout en haut, une terrasse, où l'on vient entre deux leçons bavarder et se chauffer au soleil.

Cette cité religieuse à elle seule abrite en temps ordinaire plus de deux mille personnes, et plus du double durant les grands pèlerinages.

Je suis maintenant dans une large cour où s'ouvrent les temples principaux. Des terrasses et des fenêtres on nous regarde,



Type de la rue à Gyant-sé (p. 146).

on épie nos pas et mouvements. Aucune porte ne s'ouvre; je devine la méfiance et me garde d'insister pour aujourd'hui. J'ai le temps et reviendrai. Je remarque cependant que Lamba qui s'est éloigné est accosté par des moines : ils parlent.

Sans y prêter attention, je regagne la sortie. Mon boy me rejoint bientôt en ville. Il m'annonce que tous les matins, à huit heures, un poujah a lieu au temple principal et que les prêtres ne m'en interdiront pas l'accès. Un point de gagné !

Nous traversons à nouveau le marché et regagnons notre demeure. Je suis enchantée de ma matinée, j'aurai à Gyant-sé



Les prisonniers circulent
les chevilles attachées à une barre de fer (p. 146).

une mine presque inépuisable de sujets, soit dans les temples ou dans les rues, donc de nombreux jours de travail.

★★

Exacts au rendez-vous, nous nous trouvons dans la cour principale. Des ruelles avoisinantes je vois descendre en courant les jeunes trapas, puis les vieux, plus lentement. Leurs robes rouges sont recouvertes d'une vaste cape de drap jaune d'or. Tous se groupent devant le porche du grand temple, tandis que là-haut,

sur la terrasse, des moines soufflent dans des conques marines, des trompettes, tapent sur des gongs, pour annoncer l'heure de l'office quotidien.

Les portes du sanctuaire s'ouvrent toutes grandes. Les prêtres les plus âgés entrent les premiers, entonnant un cantique à pleine voix. A un signal, la foule des jeunes moines se précipite à son tour. Leur agitation est tempérée par la présence redoutée du gardien, armé d'un fouet à longues lanières de cuir.

Sur l'invitation d'un lama, j'entre à mon tour. On m'indique un matelas où je m'accroupis : les portes du temple se referment.

Le brouhaha de l'installation s'apaise. Plus personne ne bouge. La lumière descend des galeries supérieures, adoucie par les quantités de banderoles et bannières de soie peinte qui pendent du plafond et se répand, diffuse, sur une foule prosternée. En longues files, des centaines de moines sont assis, les jambes repliées, les bras enfouis dans l'amoncellement de leurs robes et capes jaunes, le chef coiffé d'un très haut casque en feutre jaune, dont la pointe laisse retomber de lourdes franges de laine.

Du fond du sanctuaire parviennent des bruits de chants, de tambours, de flûtes, dominés par les voix aigues des jeunes moineillons. Une porte basse s'entr'ouvre pour laisser passer des trapas. Ils défilent, portant chacun une grande théière de cuivre rouge. Dans chaque allée, devant chaque prêtre accroupi, ils versent le thé au beurre fumant dans le bol de bois qu'on leur tend.

Les moines boivent à petites gorgées, essuient le fond du bol avec leurs mains et s'enduisent soigneusement le visage. Ce beurre chaud est le meilleur des cold-cream !!!

Puis la longue lithurgie commence : basse mélodie, appels stridents, rythme obsédant, envoûteur qui me berce. Mes yeux sont maintenant habitués à cette faible clarté. Je commence à dessiner.

Longtemps après, le grand portail s'ouvre et c'est la ruée vers l'extérieur, vers le soleil qui, sortant de cette demi-obscurité, vous éblouit. Dans cette bousculade, entraînée par cette foule bruyante, je me retrouve étourdie sur le parvis. On me regarde en riant. Des réflexions à haute voix font éclater de rire les plus jeunes. Je profite de cette heureuse disposition pour sortir mon appareil photographique. Mais avant que j'ai eu le temps de faire une élémentaire mise au point, c'est une fuite éperdue dans les rues avoisinantes.



Je n'avais pas manqué d'informer par lettre le Gouverneur civil et militaire de la ville, de mon arrivée.



Les moines boivent à petites gorgées le thé au beurre (p. 150).

Ce matin, deux hommes à cheval, tenant deux montures par la bride, viennent me chercher pour m'accompagner à la citadelle. Ce sont des montures soignées, bien sellées, chargées

d'ornements multiples. J'avais eu soin d'acheter au marché des écharpes de soie blanches, qu'il est d'usage d'offrir en introduction aux hautes personnalités.

En cavalcade, nous trottons, galopons jusqu'à la montagne du nord, et arrivons ainsi à la porte du fort, gardée par des sentinelles. Laissant là nos chevaux, nous grimpons la pente raide qui conduit aux bureaux du Gouverneur.

A l'entrée d'une vaste plate-forme qui domine la ville, le Gouverneur nous attend, entouré de ses secrétaires. Il me tend lui-même une écharpe et en échange je lui présente la mienne. A sa suite, nous traversons des couloirs sombres, une courette ensoleillée et fleurie. Nous grimpons à une échelle, puis à une autre et pénétrons dans une grande salle, toute rouge, le sol couvert d'épais tapis.

Le Gouverneur s'installe en face de moi sur des coussins et se met en devoir d'interroger Lamba. C'est un homme aux cheveux gris, avec une bonne figure réjouie, mais qui peut, comme en ce moment, paraître sérieuse. Cet interrogatoire, auquel je ne comprends mot, me semble long. Lamba enfin me traduit :

— Le Gouverneur fait dire à la Mem Sahib qu'il a été prévenu par les autorités de Gangtok qu'il est responsable de sa personne et qu'il doit donc veiller à ce que rien de désagréable lui arrive.

Les instructions sont très strictes : j'ai la liberté de circuler dans et autour de Gyant-sé, mais dans un rayon maximum d'une journée de cheval. Interdiction absolue de passer une nuit hors de la ville.

J'essaie de défendre mon indépendance :

— J'ai à visiter des monastères. Mes travaux sont longs, difficiles.

La réponse est nette :

— Chaque fois que Mem Sahib voudra quitter Gyant-sé il faudra aviser le Gouverneur qui enverra les chevaux et la suite qui convient à son rang. Défense absolue d'essayer de se procurer des chevaux ailleurs. Tout manquement n'aurait d'autre résultat que de faire gravement punir ceux qui m'auraient aidé, y compris lui-même, Gouverneur.

Ce dernier, en effet, me regarde d'un air navré.

Soyons philosophe. Le coup est pourtant rude. Je ne pourrai même pas me rendre à Shigat-sé, à cinq journées de marche ! Je maudis intérieurement mes amis de Gangtok, qui sous prétexte

de veiller sur moi, me traitent, mettons comme une jeune fille en pension !

— Dites au Gouverneur que j'ai bien compris et que je le remercie de sa sollicitude.

Je le vois se détendre, sourire. C'est un homme qui n'aime pas les soucis.

— Puis-je faire son portrait, avec son beau costume ?

La proposition est acceptée, d'enthousiasme.

Mem Sahib veut-elle faire l'honneur au Gouverneur de revenir demain pour déjeuner, me demande Lamba. J'accepte avec plaisir.

Nous repartons avec le même cérémonial et remontons à cheval au pied du fort. Je remâche ma déconvenue. Comment faire pour échapper à tant d'amis ?



J'attends mon modèle qui finit de revêtir ses robes d'apparat. Durant cette attente, je vois les domestiques qui s'affairent autour des tables basses, sur lesquelles ils disposent des bols en fine porcelaine chinoise, accompagnés des baguettes d'ivoire.

Voici mon hôte : il est habillé d'une somptueuse robe de soie aubergine. Ses cheveux gris sont ramenés au-dessus de la tête, en un chignon serré par un gros bijou d'or et de turquoises, insignes de son haut grade. Cérémonieusement, il m'offre un siège bas. Une dame majestueuse, vêtue du costume de Lhassa, prend place à son tour. C'est sa femme qui sourit avec affabilité. Les satellites — et ils sont nombreux — s'installent aux places laissées vacantes. L'étiquette joue entre eux, longuement, avec force courbettes.

Le repas commence. Le menu est long très varié, interrompu fréquemment par des bollées de « chang ».

« Tashi Deli » me dit le Gouverneur, en se levant, et en brandissant un verre. Je me lève aussi, regarde, fais comme les autres, et vide mon verre. C'est du « chang », boisson légère, très agréable au goût.

Enfin l'on sert une énorme soupière d'argent ciselé, incrustée de turquoises, remplie d'un bouillon gras, où nagent des nouilles. C'est le dernier service, mais non hélas, le dernier « tashi-deli », car ceux-ci se succèdent de plus en plus fréquemment. Pour ma

part, il est heureux que le « chang » soit assez inoffensif, car je ne puis faire à mes hôtes l'insulte de refuser trop souvent.

Tous ont maintenant le visage béat et satisfait. Ils s'essuient la figure avec leurs mains grasses, puis sur leurs belles robes de soie brochée. Les pommettes sont roses, les yeux petits et brillants.

Le repas est fini. L'entourage se disperse.



Un des domestiques du gouverneur de Gyant-sé (p. 152).

Le Gouverneur s'installe majestueusement pour la pose. Il reste figé, grave, les mains aux ongles très longs et noirs, posées à plat sur les genoux.

Comme je m'extasie sur la richesse du costume de sa femme, celle-ci me fait dire par Lamba :

— La Mem Sahib veut-elle qu'on l'habille en tibétaine ?

J'accepte, amusée.

Nous passons dans une chambre voisine, et là on me présente des atours que j'inspecte soigneusement. Ils sont propres. Rieuse,

enjouée, aidée de sa servante, elles me passent des robes. J'enfile de hautes bottes en laine brodée, pendant que l'on me coiffe — non sans difficulté — car avec mes cheveux courts il est assez malaisé de faire tenir cette lourde coiffe triangulaire, accompagnée de longues mèches de cheveux postiches. Puis se sont les bijoux : turquoises, or incrusté de diamants bruts, sur la tête, en colliers, en bagues.

Je me regarde dans la glace. Avec mon teint brûlé par le soleil, le vent, je ne me reconnais pas et ressemble presque à une tibétaine.

Le modèle que je suis devenu est introduit en grande pompe dans la salle de réception où le Gouverneur a rassemblé les invités, auxquels se sont joints les domestiques, enfants du fort. Tous rient à gorge déployée en me voyant, et parlent tous à la fois.

Le Gouverneur lui-même me prend en photo avec mon appareil.

Tard dans la soirée, nous nous séparons, mutuellement enchantés. Je les invite pour le lendemain, à l'heure du thé.



De ma fenêtre, je vois arriver mes invités : le Gouverneur, sa femme et une nombreuse suite, chevauchant des mules richement caparaçonnées. Je suis un peu interloquée, je n'attendais que six ou sept personnes. Que vais-je faire de tous ces invités ? Lamba me rassure. Il recevra de son côté, à la cuisine, les amis et confrères.

Sur une table, j'ai fait disposer toutes mes richesses gastronomiques : gâteaux, chocolats, confitures, bonbons, que mes invités regardent et touchent avec appréhension. Je me sers la première afin de les encourager.

Profitant des bonnes dispositions de mes invités, je prends à part la femme du Gouverneur. Avec l'aide de Lamba, je lui exprime combien je désirerais que les consignes très strictes de son mari à mon égard, se relâchent un peu. Elle me regarde inquiète, puis longuement explique que son mari est lui-même responsable de ma personne et de ma présence à Gyant-sé, que si j'enfreignais les ordres, lui et sa famille seraient très sévèrement punis, et tous leurs biens confisqués. Les consignes de Lhassa sont formelles à cet égard. Elle m'arrache même la promesse de me conformer aux ordres reçus. Que faire ?

Une dernière tentative cependant : puisque la défense de quitter Gyant-se vient de Lhasa, Lhasa seul peut revenir sur cet ordre. Qui sait, si en envoyant directement une supplique au Dalai-Lama je n'obtiendrai pas satisfaction.

A une lettre rédigée par un lettré tibétain, je décide de joindre deux aquarelles. L'une représente un lama très connu, l'autre la vue d'ensemble d'un temple. Le courrier personnel du Gouverneur portera ma lettre et le présent. Ces courriers trottant nuit et jour par relais peuvent en cette saison atteindre Lhasa en six ou sept jours. Je me berce de ce dernier espoir.



Le Gouverneur, sa femme et moi sommes inséparables. Ils ne savent que faire pour faciliter mes études et m'être agréables. Aujourd'hui, c'est une invitation pour assister à un tournoi de tir à l'arc, suivi d'un thé offert en mon honneur par les dames de Gyant-sé.

Dans une verte prairie, longeant un cours d'eau bordé de saules, les notables se sont rassemblés. Les concurrents défilent, habillés de belles robes de soie brochée. Sur celle-ci, un gilet sans manches, boutonné sur le côté par de minuscules boutons d'or ou d'ivoire leur serre le torse. De l'oreille gauche pend une longue boucle, enrichie de turquoises ; l'oreille droite, elle, n'a droit qu'à une seule turquoise. La tête, dont les cheveux sont relevés, est coiffée de charmants petits chapeaux gris ou beiges, dont la calote est entourée de galons de soie aux couleurs vives.

Ils s'alignent face à la cible, placée à l'extrémité du champ de tir. A tour de rôle, à l'appel de leur nom, ils s'avancent armés chacun d'un grand arc. Le tireur se met en position, les jambes écartées, laissent apercevoir leur pantalon de belle soie et leurs superbes bottes en velours brodé. Au pouce, une large bague de jade les protège contre le frottement, au passage de la flèche.

Ils visent lentement, posément, et la flèche de plume s'envole, rapide, en un long murmure musical. La dispute est âpre entre les meilleurs tireurs, et l'on doit procéder à de nombreuses éliminatoires. Le jury clame enfin le vainqueur, les libations de « chang » commencent. En me retirant avec les femmes des notables, nous entendons des « tashi-délé » de plus en plus

sonores. Sans nul doute, cette réunion se terminera en une ripaille bien arrosée.

On me dirige vers une vaste tente blanche, brodée de motifs rouges et bleus. Autour de tables larges et basses sont déjà groupées plusieurs dames qui attendaient notre arrivée ; nous prenons place.



Réception par les dames de Gyant-sé (p. 157).

Les femmes originaires de Lhassa, portent la coiffure en forme de nimbe triangulaire, garni de corail, d'où s'échappent de chaque côté de longues chevelures, lisses et brillantes, plus fausses que vraies. Celles de la région de Gyant-se ne leur cèdent en rien en élégance. Leurs cheveux tressés en de nombreuses nattes minces s'étagent en hauteur, sur une armature légère qui leur entoure la tête. Cette armature qui s'élève, en forme d'ogive, à une trentaine de centimètres, est entièrement recouverte de morceaux de corail, de turquoises et de centaines de minuscules

perles fines. De très lourds bijoux encadrent le visage, des colliers d'ambre pendent sur la poitrine.



A Gyant-sé, femme de notable de Lhassa.

Je suis intimidée au milieu de ces élégances. Je porte une culotte de cheval et une veste en tweed bourru, sans autre bijou que ma montre de voyage, dont le bracelet est en coton blanc.

On nous sert un véritable repas chinois. Plus de trente plats défilent sur les tables. Chacune tient à me servir et dépose de succulents morceaux dans mon assiette. Me voici obligée d'ingurgiter un grand bol de bouillon gras où flottent des boulettes de viande. Ces dames, elles, se sont déjà servi trois fois de ce brouet, qu'elles semblent considérer comme le mets le plus fin.

Derrière la tente, un orchestre joue et déverse sur nous ses notes aiguës et criardes qui recouvrent le caquetage pourtant bruyant de mes voisines.

Dans de larges bassines d'argent le « chang » est apporté. Je dois maintenant tenir tête aux « tashi-délé » de chacune des invitées que je devine assez entraînées à ce genre de sport. Elles sont d'ailleurs charmantes, avec leurs doux visages vivement colorés, ronds et souriants. Leur bavardage va crescendo; il est ponctué par les violents coups de cymbales et de tambours de l'orchestre. Je prends de nombreux croquis. Toutes voudraient poser. Quel dommage de ne pouvoir me mêler directement à leur conversation !

★★

Mes séances de travail chez moi sont souvent interrompues par les visites à domicile.

En ville, au cours de mes promenades, j'ai marchandé et souvent acheté de belles et vieilles peintures religieuses appelées : « tangkas », peintes sur étoffe et montées sur de vieux brocarts chinois. Certaines de ces pièces datent de plusieurs siècles et me ravissent avec leurs sujets si harmonieux de couleurs, si décoratifs.

Le bruit s'est vite répandu en ville que j'étais acquéreur et mon logis a été repéré. Depuis, les vendeurs se succèdent. Si je suis absente, ils prennent rang dans la cour, et attendent mon retour. Ils se présentent devant moi, timides, l'air craintif, me font un grand salut, langue pendante, puis s'accroupissent sur le sol. Après un silence, ils se décident à tirer de leurs longues et larges manches, de l'entrebaillement de leurs robes, les objets les plus inattendus : vases, statuettes, lampes à beurre, os humains sculptés, tangkas, etc...

L'objet choisi, un débat — qui sera long — commence. Je n'ai comme monnaie que des roupies d'argent, que les tibétains convoitent, car le métal a, à leurs yeux, autrement de valeur qu'un morceau de papier. Mais la grosse difficulté est d'établir

un échange équitable. Aussi, pour simplifier, j'appelle Lamba, je dépose sur un coin de ma table la somme en roupies et laisse ce dernier discuter avec le vendeur, pendant que je continue à travailler.

Le vendeur accroupi, se livre alors à de profonds calculs. Il s'aide de cailloux blancs, qu'il a eu le soin d'apporter, ou bien des grains de bois de son chapelet. Parfois, après une heure de calculs, mon offre est jugée insuffisante. J'ajoute alors une ou deux roupies et les calculs recommencent.

Enfin l'accord est ponctué par un sonore éclat de rire.

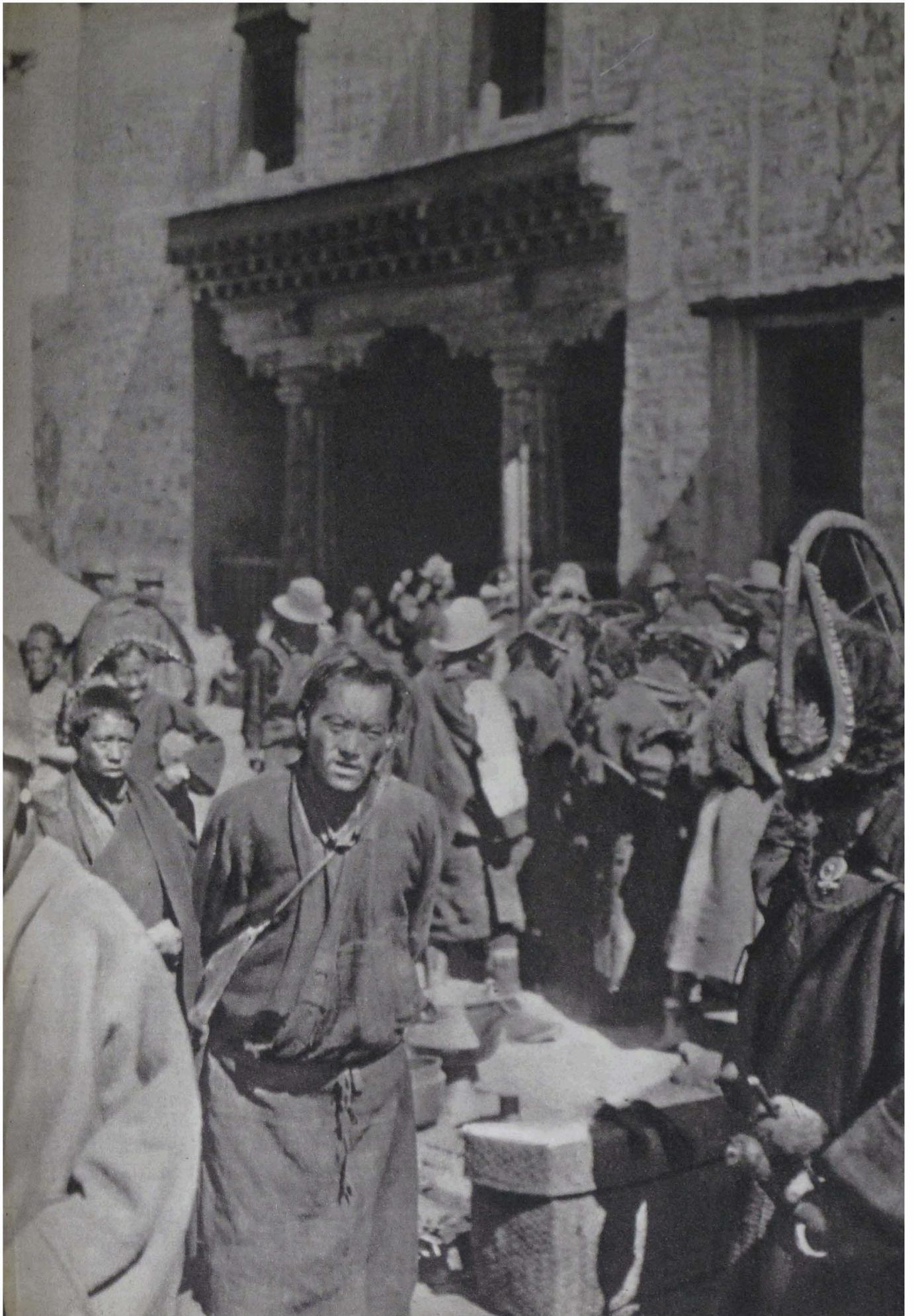
Mais à ce petit jeu ma réserve s'épuise. J'ai heureusement pris à Gangtok un arrangement avec un banquier hindou qui a un correspondant à Gyant-se. Avec un carnet, où sur chaque feuille est inscrite une certaine somme, en indoustani et en tibétain, signé, contresigné, comme un chèque de Cooks, je me présente à cet agent, qui habite une maison de belle apparence. Il me reçoit au deuxième étage, assis sur d'épais tapis. Un lourd coffre de bois, fermé par un cadenas de cuivre, est placé à ses côtés. Il sort la somme demandée. Lamba m'accompagnant toujours, je lui confie le tout, enfermé dans un sac de toile, qu'il enfouit dans les profondeurs de ses robes.

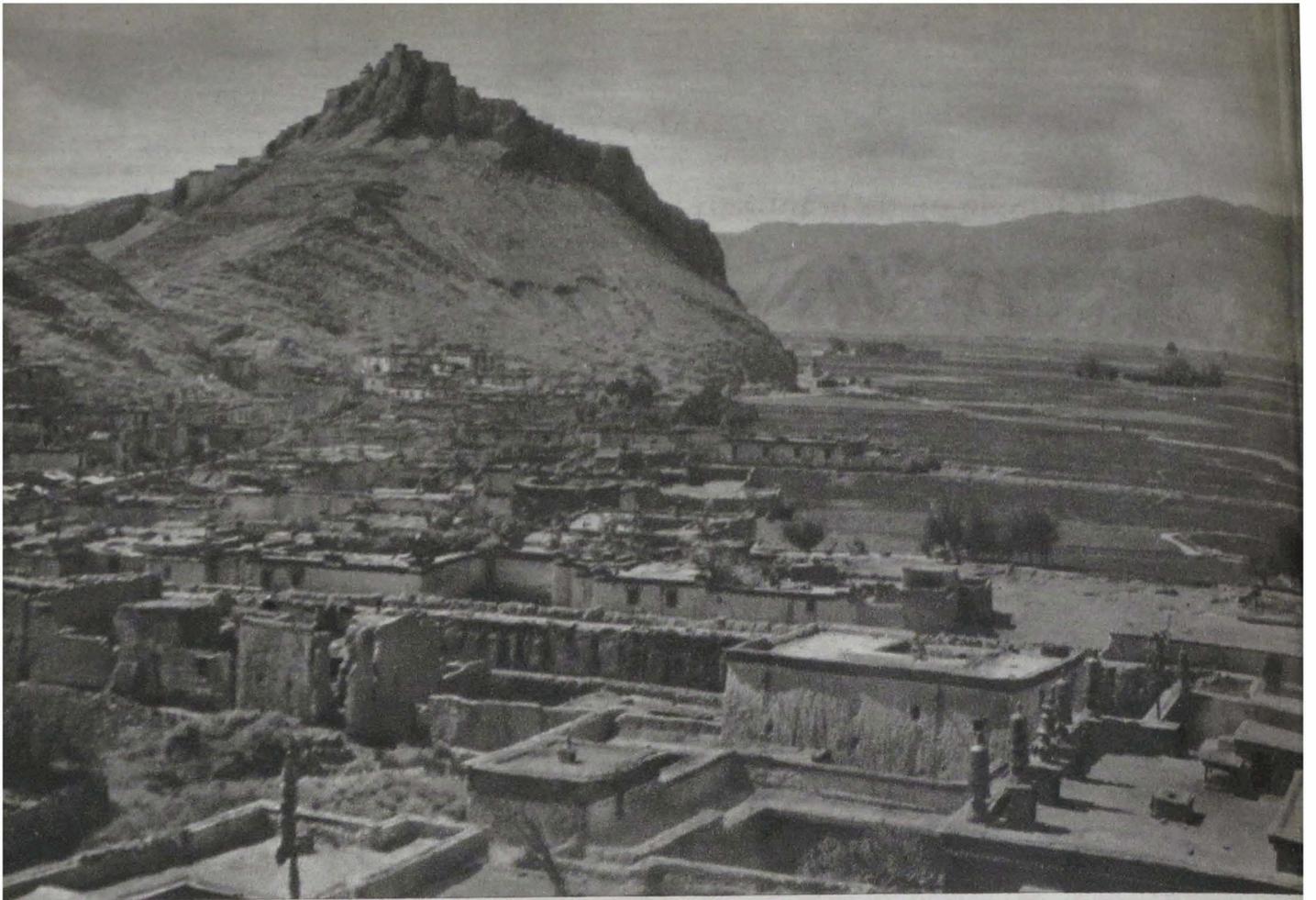
Je n'ai toujours aucune réponse de Lhassa.

Trouvant ma vie trop sédentaire, j'ai fait prévenir le Gouverneur que je désirai me rendre au monastère de Dong-se, à une vingtaine de kilomètres, en direction de Shigat-se. Je viens d'être avisée que je suis attendue, mais que je serai obligée de rentrer le soir même. Du reste, en plus du guide, deux soldats du fort m'accompagneront.

Nous partons au lever du jour, montés sur de rapides chevaux. Nous remontons la vallée vers l'ouest, galopant sur de vastes espaces plats, coupés de canaux d'irrigation, que nos chevaux sautent sans hésiter. Nous galopons d'ailleurs tous de front, nos montures ne voulant pas se laisser dépasser. Rapidement, nous sommes au pied de la montagne où, au sommet, perche le monastère.

Deux lamas nous attendent en bas d'une montée abrupte. L'un d'eux saisit la bride de mon cheval. Sans descendre, je gravis l'escalier aux larges dalles de pierre qui nous conduit dans la





cour du temple où de nombreux moines intimidés, mais curieux, nous accueillent.

Le sanctuaire est grand et les salles de prières de belles proportions. Les rouges des colonnes se marient harmonieusement aux tons chauds des tangkas qui pendent du plafond, parmi les fumées d'encens bleutées.

Les murs sont peints de scènes étranges, tirées de la mythologie tibétaine. Ces peintures sont recouvertes d'un vernis transparent et brillant comme l'émail, qui les protège efficacement contre les fumées incessantes de l'encens et des lampes à beurre.

Je remarque une enfilade de petites chapelles fermées par des cadenas. Intriguée, je fais demander à un gardien qui m'accompagne d'ouvrir l'une d'elles. Dans l'obscurité, je ne distingue rien, mais une odeur affreuse de renfermé me saisit à la gorge. A l'aide d'une lanterne à huile qui répand une pauvre lumière tremblottante, je finis par distinguer des animaux empaillés qui pendent du plafond, si bas, que ma tête frôle les pattes; les ventres entrouverts laissent échapper l'étoupe qui les bourre. Je reconnais des yaks, des taureaux, des tigres, des loups. Les sexes ont été exagérés et peints de couleurs violentes.

A côté est une chapelle qui ne contient que des statues peintes de couleurs vives. Au milieu des démons, l'une d'elles représente l'accouplement de la vie et de la mort, monstres mâles et femelles. Les visages ont des yeux de verroteries dans lesquels se jouent nos lumières vacillantes. L'ensemble donne l'expression d'une vie étrange et fantastique.

Plus loin, nous entendons, sortant d'une chapelle similaire, cadénassée, le son d'une voix chantant des psaumes, scandée par des coups de cymbales. Un prêtre ouvre la porte. Un être humain accroupi est là tout près de moi. A la lueur de la lanterne que l'on approche, je distingue un tout jeune moine, le corps enfoui dans un amas de couvertures, son cou maigre supportant une tête cadavérique. Il est immobile, de ses lèvres, un chant rapide et monotone coule comme un flot.

Il n'a pas l'air de remarquer notre présence. Ses yeux fixent une statue où sont représentés des génies, luttant, s'accouplant, enluminée de couleurs réalistes. Sur une table, des crânes et des os humains sont entre-mêlés dans la poussière et les toiles d'araignées. La lampe éclaire cette scène infernale.

Nous quittons cette chambre lugubre, sans que le lama ait bougé. Il est là depuis des mois, sur l'ordre de son gourou, à

CI-CONTRE : *En haut.* Vue générale de Gyant-sé et les champs d'orge.
au monastère de Nianiyng.

En bas. Dorgee Phagmo entourée de ses disciples au monastère
de Nianiyng.

méditer, s'épurer de ses désirs charnels. Nous nous éloignons, mais je continue d'entendre en un murmure qui va s'affaiblissant les prières du sequestré.

Vaguement écoeurée par ces spectacles et ces émanations, odeurs de graisse, crasse, encens, pourriture mélangées et concentrées, c'est avec un certain plaisir que je me retrouve à l'air, dans une cour éblouissante de lumière et de soleil.

★★

Après un court conciliabule, un prêtre âgé, que je n'avais pas encore vu, prend la tête de notre groupe. C'est lui, qui, maintenant dirige la visite. Nous grimpons à une échelle, traversons des salles obscures. Ma tête et mes épaules se cognent contre des animaux qui pendent. Parfois mes pieds s'enfoncent dans un sol mou de poussière ou de sable fin. Des odeurs nauséabondes flottent dans l'air raréfié; une chaleur lourde m'accable, la sueur perle à mon front. Une porte s'ouvre et un courant d'air violent me glace.

Nous marchons encore dans l'obscurité, et le silence que seul trouble le souffle de mes voisins. A un frôlement je devine que le guide grimpe à une échelle. Je parviens à saisir, à tâtons, un barreau et le suit. Une dernière porte s'ouvre, je suis aveuglée par le soleil. Nous avons atteint une terrasse et je respire, soulagée, au milieu de mes compagnons dont le visage reste impassible.

De la balustrade où je m'appuie, j'aperçois, tout en bas, nos chevaux qui me paraissent gros comme des marmottes. Un bruit derrière moi. Je me retourne : en haut d'un escalier, un lama apparaît, vêtu de rouge, un volumineux chapeau jaune écrasant son visage émacié. Ce lama, en lequel je reconnais un magicien ou Nadjorpa, m'observe longuement.

Je crois alors deviner le sens de cette marche alternative dans les ténèbres, le chaud et le froid. Ce sont des épreuves de résistance, de luttes contre les nerfs, les sens, de sang-froid, de volonté. Pour être reçue par ce haut personnage, une élimination préalable est nécessaire. Ai-je mérité l'honneur d'être reçue ?

Oui, car sur un signe, je le suis, seule, dans une salle entièrement peinte en rouge où des niches sont remplies de statuettes dorées. Les murs sont tapissés de tangkas. Une grande fenêtre

aux vitres de papier huilé occupe tout un panneau avec la vue splendide sur les neiges éternelles.

De la main, mon hôte m'indique une pile de coussins recouverts d'une peau de panthère. Lui-même s'installe. C'est un homme âgé, calme, qui semble avoir atteint une parfaite sérénité.

Le thé est servi dans des coupes d'argent. Je vide avec plaisir la mienne pour me remettre de ces diverses expériences. A près de 4.500 mètres, ces longues stations, ces ascensions dans l'ombre parfumée d'étranges senteurs, ces brusques passages de l'obscurité à la lumière éclatante, de la chaleur humide au vent glacial, ne sont pas sans vous éprouver physiquement et moralement.

Lamba est appelé comme interprète. Il reste à genoux, près de la porte, la tête baissée, vers le sol. Il répond aux questions que lui pose le Nadjorpa. Pendant ce temps, j'ai pris mon carton et je dessine. D'un sourire bienveillant, il approuve mon étude et la signe, puis se lève pour me raccompagner jusqu'à la terrasse.

Cette fois, descente rapide, par le chemin le plus court, à travers chambres et échelles. Nous arrivons dans la grande salle, où, à ma grande surprise, je trouve un repas servi : bouillon chaud aux nouilles, viandes grillées, abricots secs. Tous les moines sont là à me regarder, les moinillons au premier rang. Dans mon panier, où était préparé mon déjeuner froid, je prends le pot de confitures et offre au plus jeune enfant une tartine. Il la goute, en hésitant. Sa grosse figure ronde rayonne de plaisir. Mon pot de confitures est partagé et vidé en un instant.

La journée s'avance. Je pars à regret, j'aurais aimé rester quelques jours ici, dans cette atmosphère étrange, où malgré tout, je me sens maintenant à l'aise.

★★

En quittant Gyant-sé, vers l'est, abandonnant la vallée, en grim pant la montagne, on arrive sur un plateau élevé, nu et désertique. C'est le cimetière lamaïste-bouddhiste. L'endroit est lugubre, balayé sans cesse par le vent. Des oiseaux rapaces tournent inlassablement au-dessus de nos têtes.

Au milieu de cette plate-forme se trouve un petit abri rond, construit en pierres sèches, à proximité d'une aire aménagée avec de larges dalles plates, sur laquelle on dépose le mort dépouillé de ses vêtements.



La vie et la mort (p. 161).

Un ou deux prêtres récitent des prières en faisant brûler l'encens, pendant que les dépeceurs, armés de longs coutelas,



Cet emplacement est d'une tristesse infinie...

procèdent à leur funèbre besogne. Ils découpent le corps, en ayant soin de séparer les os des chairs. Celles-ci seront abandonnées sur place aux rapaces et aux fauves, mais les os seront

broyés, mélangés à de la terre et à quelques grains d'orge, puis pétris en forme de petits cônes, pour être distribués à la famille, et déposés sur l'autel familial.

Le nettoyage rapide des dalles funéraires est assuré par les loups, lynxs, aigles, vautours, qui guettent le départ du cortège pour se précipiter sur les lugubres restes.

Cet emplacement est d'une tristesse infinie. Le seul signe de vie est la fumée d'encens qui s'élève d'un récipient de terre. Elle tient la place, dans ce pays déboisé, du bûcher d'incinération aux bois odorants, tel qu'il est recommandé par la religion, mais réservé aux régions plus privilégiées, vers les versants sud des Himalayas.

Au loin, Gyant-sé, avec ses riches monastères, ses saules, ses champs d'orge, baigne dans l'air transparent, semble un mirage.

CHAPITRE XII

GYANT-SE

Le monastère de Nya-ning, que j'avais aperçu lors de ma dernière étape sur Gyant-se, abrite en ce moment, pour plusieurs mois, la très célèbre et révérende Jetsuma Dorjee Pagmo. Elle est à la tête de l'élément féminin de la Confrérie religieuse tibétaine. Une partie des pouvoirs spirituels du Tashi-Lama lui a été attribuée, car elle est, paraît-il, en possession de forces magiques. Entre autres, elle peut se transformer en truie !!! Du moins est-ce là la croyance populaire.

La légende, en effet, raconte que Dorjee Pagmo est la réincarnation d'une dame Abbesse, du temps des invasions chinoises. Assiégée dans son monastère, entourée de ses prêtres, elle était indéniablement condamnée à être massacrée. Mais, usant de ses pouvoirs magiques, elle se transforma en truie, pût ainsi sortir du monastère, se faufiler à travers les rangs ennemis et aller chercher du renfort !

Pour moi, un peu crédule, cette célébrité dénote néanmoins chez Dordjee Pagmo une longue et profonde éducation mystique sous la direction d'un maître éminent, qui lui a imposé de pénibles épreuves qu'elle a dû subir avec succès.



Je lui ai fait demander par le Gouverneur si elle consentirait à me recevoir. Sa réponse affirmative vient de me parvenir.

Des murs d'enceinte les trapas ont signalé notre arrivée. Le portail en bois rouge vif est ouvert. Nous mettons pied à terre,

dans la cour principale, dallée, et nous nous trouvons entourés d'une douzaine de moines.

Je les suis à travers diverses salles et je suis toute surprise de l'ordre et de la propreté qui règnent partout. Plus de salles sombres et poussiéreuses. Partout de l'air, de la lumière.

Nous atteignons une terrasse, formant jardin, où poussent, dans des vases de porcelaine chinoise, des marguerites, des géraniums, des résédas. Encore quelques marches et nous pénétrons dans une salle claire.

Au fond, sur une pile de cinq matelas, insigne de sa puissance, est assise une femme, tête nue, habillée comme tous les lamas. Deux prêtres sont debout, derrière elle. Elle se lève et me tend l'écharpe de bienvenue. Je lui offre la mienne. Sur son invitation, je prends place en face d'elle, sur un fauteuil doré. Lamba, derrière moi, est à genoux.

Cette pièce est toute rouge ; le plafond de bois est enluminé de couleurs vives ; le parquet, soigneusement ciré, est parsemé de moelleux tapis, et sur les murs sont accrochés de beaux tangkas. Sur les fenêtres sont posés des pots de fleurs. L'atmosphère est presque gaie, l'ensemble harmonieux.

Dorjee Pagmo a repris sa place ; sa mince silhouette, malgré ses robes, se détache sur un fond de brocart orangé. Par le truchement de Lamba, je réponds aux questions que l'on me pose, pendant que la Jetsuma me fixe de ses yeux pénétrants, intelligents, d'ailleurs pleins de bienveillance.

On dispose devant moi une table chargée de fines porcelaines et je suis priée d'accepter ce repas. Malgré moi, je satisfais mon appétit, pendant que de nombreux visiteurs pénètrent, s'avancent à genoux, les uns derrière les autres, tirant la langue, baisant les matelas. Dordjee Pagmo étend la main pour les bénir et dépose sur leur tête, de ses doigts fins et diaphanes, une bandelette qui leur servira de talisman leur vie durant.

Elle consent à poser. Délaissant mon repas, je me mets allègrement au travail. Le cercle des lamas se rétrécit curieusement autour de moi. J'entends des murmures suivis de profonds silences. Puis, Dordjee sourit en voyant mon dessin, le signe et me le rend. Je le range soigneusement dans le carton et remets celui-ci à Lamba, suivant mon habitude.

A la suite de la Jetsuma, qui tient à me faire elle-même les honneurs de son monastère, nous parcourons diverses salles, et, encouragée, je prends de nombreuses photos d'elle et de ses

disciples. Je la remercie vivement, m'excuse de cette longue visite, prends congé et remonte à cheval. Nous rejoignons Gyant-sé au galop.

Dès mon retour, j'ouvre mon carton. A ma grande surprise, il est vide.

— Lamba ! Où est mon dessin ?

Il paraît stupéfait. Je le questionne. Je comprends enfin qu'invité par un prêtre à se restaurer, il a laissé, pendant assez longtemps mon manteau et mon carton sur un fauteuil. Aucun doute, mon dessin a été subtilisé. J'y tiens énormément. Impossible cependant de le récupérer ce soir.

★★

Dès le matin, j'envoie Lamba, pourvu d'une écharpe, à Nyanning, pour expliquer à Dordjee Pagmo ma profonde déception. J'attends toute la journée. Très tard, il revient et me tend triomphalement le portrait, chiffonné et sali.

A son arrivée à la lamasserie, la Jetsuma était en méditation, et ne pouvait être dérangée. Il insista, fut prié d'attendre. On lui servit d'ailleurs un excellent repas. Enfin reçu, il expliquait la disparition du dessin. On le fit sortir. Très longtemps après, rappelé, on lui remit le dessin sans explication.

Désireuse d'éclaircir cette histoire, je fus voir le Gouverneur, que je devinais être déjà au courant de cet incident. De ses explications un peu confuses, je pus néanmoins dégager le fait suivant : Dordjee Pagmo, sainte, très vénérée, possède, on le sait, des pouvoirs magiques extraordinaires. Son entourage a trouvé le portrait trop ressemblant, et ils ont craint que je me sois emparée de l'esprit, de la puissance magique de la Jetsuma, pour ensuite confier le tout au mauvais génie que chacun, même le plus saint, possède, et vous surveille pour vous jouer un mauvais tour. Ils avaient donc décidé, de leur propre autorité, de s'en emparer, et l'avaient enfoui, caché dans la statue du Dieu, en l'espèce la truie, dont elle est la réincarnation.

Mais la Jetsuma qui, elle, n'a pas peur de son mauvais génie, fit preuve d'autorité, et obtint finalement l'aveu des coupables.

★★

Les journées passent trop vite, et nous voici au 15 septembre. Le Gouverneur m'a déjà avisée que mon séjour s'est prolongé

au delà du délai autorisé. Je suis toujours sans nouvelles de Lhasa. Je travaille avec ardeur, car je tiens à terminer avant de partir les peintures à l'huile que j'ai commencées, compléter ma collection par des croquis de scènes locales dont les divers monastères, le marché et la rue sont les sources inépuisables.

Pour gagner du temps, je demande une prolongation de deux semaines, et l'autorisation, dès que j'arriverai à Phari-Jong, de bifurquer vers l'ouest, afin de visiter des sources d'eaux chaudes connues paraît-il depuis des siècles. Puis, en contournant le massif du Kinchen-junga, je m'arrêterai dans les lamasseries de l'extrême nord du Sikhim, particulièrement dans celle de Lachen.

J'obtiens la prolongation désirée, mais je dois, au retour, suivre le même chemin qu'à l'aller. Tel est l'ordre de Gangtok et Lhasa !

*
**

Je passe en général mes matinées dans les temples, où je vais et viens librement, ou au marché. Je suis maintenant connue, on sait même où j'habite. Plongée dans mon travail, je suis souvent dérangée par le bruit des chuchotements à mon unique fenêtre. Ce sont des curieux qui, venus à pas de loup, me regardent peindre. Parfois je les laisse entrer et m'amuse de leur figure étonnée, riante, lorsqu'il reconnaissent sur mes études quelques visages de connaissance. Ils avancent alors leurs gros doigts sales pour toucher, mais je les arrête d'un signe.

Lorsque doit avoir lieu au grand monastère quelque importante cérémonie, j'en suis immédiatement avisée par un jeune trapa, envoyé directement.

Je reviens d'un « doubtah », cérémonie destinée à attirer la bénédiction des Dieux pour une guérison, une opération, une récolte. Elle peut avoir lieu dans un temple ou chez les particuliers sur leur demande.

Chaque « doubtah » est l'occasion d'une cérémonie différente. Voici celui pour une ample récolte d'orge, dans un temple de la secte rouge :

Sur l'autel sont disposés des « tormas », statuettes formées de rondelles de beurre superposées et teintées, où les sculpteurs ont donné libre cours à leur imagination de décorateurs, car la température permet de modeler le beurre comme la cire. De larges bassines remplies de beurre avec, au milieu, une mèche

de coton allumée, éclaire de leurs flammes vacillantes le Nadjorpa, prêtre magicien qui officie.

Il a passé par-dessus ses robes une sorte de tablier, résille formée d'os humains sculptés. De sa haute coiffure compliquée et colorée s'échappent des rubans multicolores qui se mélangent à ses longs cheveux. Impassible, il souffle dans un fémur humain qu'il a lui-même confectionné en trompette ; de la main droite, il agite en cadence un tambourin fait de deux moitié de crâne. La main gauche tient la sonnette.

La cérémonie dure des heures, dosée selon la générosité des demandeurs.

L'autel comprend sept bols d'eau et de nombreux récipients remplis de grains de farine. Trois lamas accroupis chantent leurs litanies, au commandement du Nadjorpa. A chaque stance, ils lancent sur l'autel des grains d'orge et de l'eau à l'aide de plumes de paon, qui trempent dans un vase de cuivre. Tambours, cymbales, trompettes rugissent alors dans un fracas infernal, qui, heureusement, ne dure que quelques instants, puis les prières reprennent, monotones. Comment les Dieux pourraient-ils refuser les demandes qui leur sont faites avec tant d'ardeur et de persévérance ?

Souvent aussi on fait appel aux lamas pour célébrer, dans un foyer, un doubtah pour la guérison d'un malade. Ce sont alors des lamas-docteurs qui sont envoyés. De longs et copieux repas leur sont d'abord servis, car la tsampa ne serait pas suffisante. Il leur faut de la viande, ainsi que pour les musiciens qui les accompagnent.

Le lama-docteur invoque les Dieux, puis entre en transe. Il écrit enfin sur un papier quelques caractères magiques, mâche consciencieusement cette ordonnance spéciale, la transforme en boulette et la fait avaler au malade avec des paroles adéquates, au son strident des trompettes et des cymbales.

Si le malade ne guérit pas, une autre cérémonie plus importante, donc plus onéreuse, suit. Si enfin, il meurt, malgré tous ces soins pressés, c'est que le mauvais génie du malade a été plus fort. Il faut alors célébrer un autre doubtab, celui-ci spécial pour chasser ce méchant génie du foyer, etc...

Ces doubtahs constituent un des principaux revenus des communautés religieuses. Les clients ne manquent pas. Mais souvent le chef de famille ne peut acquitter toutes ces dépenses

successives. Les moines administrateurs du monastère s'emparent alors d'un cochon, ou d'un yak, d'un champ d'orge.

La crédulité du paysan est telle que souvent un foyer est ainsi ruiné. Les anciens propriétaires jetés dehors deviennent alors mendiants ou esclaves. Fatalistes, ils pourront penser qu'ils ont pu, pour une fois, boire autant que les prêtres et qu'ils retrouveront leurs richesses dans une de leurs vies futures. C'est leur seule consolation.

L'on peut facilement constater le profit de ces doubtabs dans les monastères où les greniers à provisions regorgent de montagnes d'orge, de tonnes de beurre, de monceaux de thé en briques. Sous la gestion avisée des lamas-économistes, ces stocks seront, au moment propice, revendus aux paysans avec gros profits.

Des troupeaux de yaks, de chevaux, de chèvres, prélevés de la même façon, appartiennent ainsi aux communautés. La laine envoyée tous les ans aux Indes, y est vendue ou échangée. Le problème de la main-d'œuvre est résolu de la façon la plus simple et la plus économique. Tout enfant mâle est présenté, dès l'âge de sept ou huit ans, par ses parents au chef du monastère le plus proche, quelle que soit la situation de fortune de la famille. On lui apprend des prières, qu'il répète ensuite par cœur, sans en comprendre un seul mot, mais en même temps il sert de domestique ou de gardien de troupeau. Vers douze ans, on le renvoie dans sa famille. Si cette famille est quelque peu aisée, l'enfant, en échange d'un présent en monnaie ou en nature, pourra rester à la lamasserie jusqu'à quinze ans, âge auquel il décidera lui-même s'il accepte de rester trapa. Suivant les aptitudes du jeune novice, tel maître ou gourou le remarquera et le dirigera vers la connaissance de sciences plus élevées.

En cas d'insuccès, il grossira la masse du bas clergé, comme surveillant, cuisinier, tailleur, domestique. Ceux-ci, peu enclin au travail, seront toujours prêts à profiter de toutes les occasions de ripailles qui se présenteront, naturellement aux frais du pauvre paysan simple, toujours croyant.

★★

Un riche marchand de laine est venu me faire une visite et m'a très correctement invitée à venir visiter ses ateliers où on tisse des tapis et des couvertures, à cinq kilomètres de Gyant-se.



ལྷོ་ལྷོ་ལང་རབོ་སྒྲི་རཀ་ལམ
བུ་མ་ཡར་ཞུ་ལམ་ལམ་

lafugie

Un grand lettré, professeur dans un monastère.

Nous arrivons devant une haute bâtisse, des murs solides encerclent les cours intérieures. Le maître de maison descend nous recevoir avec l'écharpe traditionnelle de bienvenue. C'est un personnage soigneusement et confortablement habillé. Une superbe boucle d'oreille en or pend le long de sa joue gauche.

Traversant des cours encombrées de ballots de laine, de mar-



Jeune trapa portant de l'eau pour le monastère

chandises diverses, nous grimpons au deuxième étage, où la maîtresse de céans, avec un beau costume et la haute coiffure en arceau de Gyant-se, nous accueille et nous offre le thé beurré accompagné de galettes et de sucreries.

On me présente des tapis, généralement de petites dimensions, juste assez grands pour recouvrir un siège ou un matelas, mais superbes de matière, coloris et dessin. Ces tapis sont tissés à la main dans de larges pièces claires, par des hommes, femmes et enfants.

Bien que l'esclavage n'existe pas, en principe, au Tibet, ils

n'en sont pas moins à l'entière disposition de leur maître. Ils sont logés, nourris, habillés, mais ne touchent aucun salaire.

Leurs enfants sont automatiquement adoptés par le maître. Ils paraissent heureux, sans soucis, profitant des mêmes joies, des mêmes occasions de réjouissances, d'ailleurs fréquentes, de leurs patrons. Bien nourris, travaillant le moins possible, que



Moinillon portant une grande théière de cuivre rouge.

pourraient-ils désirer de mieux ? On retrouve là la même mentalité que dans les lamasseries.

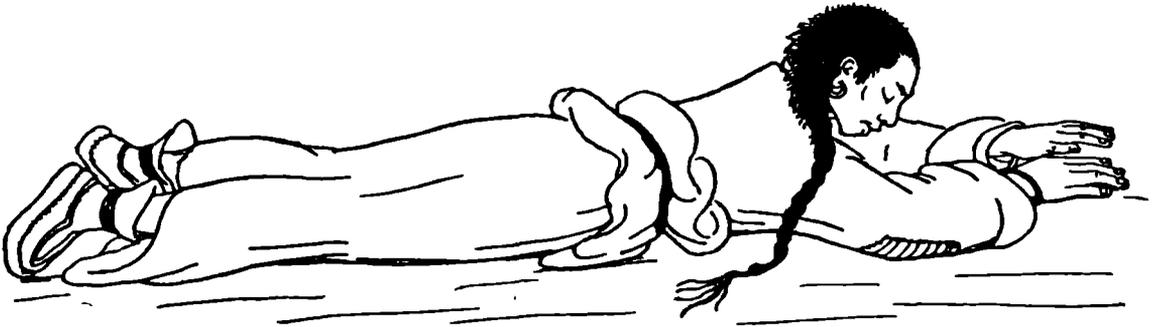
★★

Autour de la longue muraille qui entoure la cité religieuse se presse la foule des pèlerins. Beaucoup ne portent pas le costume de la région ; ils viennent de très loin accomplir leurs vœux.

Je vois certains d'entre eux, en file indienne, se prosterner à plat ventre, les bras allongés sur le sol. De l'extrémité de leurs

doigts, ils tracent une marque sur la terre, prennent position sur la marque faite, s'allongent à nouveau, répétant inlassablement à chaque prosternation la formule sacrée : « *On mani padme hum* », le regard perdu, en extase, ne prêtant nulle attention à la foule qui circule, aux détritibus malpropres qui couvrent la terre poussiéreuse. Ils ont fait le vœu de faire ainsi le tour des murailles, c'est-à-dire plusieurs kilomètres.

Dès l'aube, le pèlerinage des fanatiques commence. Les pèlerins doivent rester sans repos, ni boire, ni manger pendant que le soleil brille. Lorsque la nuit tombe, ivres de fatigue et de



Il se prosterne à plat ventre...

faim, ils se retirent dans quelque caravansérail se reposer et se restaurer, pour recommencer le lendemain.

Les rues grouillent de mendiants couverts de loques crasseuses. Ils tiennent à la main une sébille, qui est un crâne humain, agrémenté de mèches de cheveux nattés, mélangés de grelots. Ces grelots sont indispensables pour attirer l'attention, car la plupart de ces mendiants ont fait vœu de silence complet durant leur pèlerinage.

La majorité de ces errants est d'ailleurs sympathique. Ils ne demandent que la nourriture indispensable pour la durée de leur vœu. Il est cependant prudent de se méfier de certains, à la mine rubiconde et à l'œil égrillard ; ce sont sans doute des anciens trapas renvoyés de leur communauté pour mauvaise conduite, qui eux quémangent l'obole avec l'ardeur que leur donne un penchant immodéré pour l'alcool ou l'orge fermenté.

★★

Un après-midi, prenant tranquillement mon thé dans ma courette, je vois approcher un pèlerin, reconnaissable à son grand

CI-CONTRE : Passage des torrents; les porteurs chargés se soutiennent mutuellement.





bâton où est attachée la sébille agrémentée de cheveux et de grelots. Il est jeune, maigre, décharné même ; sa peau est jaune, ses yeux hagards, ses vêtements en lambeaux sont couverts de poussière. Il est pieds nus, chose rare.

J'appelle Lamba pour qu'il lui offre une aumône ou de la nourriture. Le pèlerin a entendu, j'ai le temps de voir ses yeux se révolter, et il tombe comme une masse, sa tête frappant lourdement le sol où il reste inanimé. Je suis bouleversée.

Mais Lamba m'explique tranquillement que ce pèlerin est un prêtre en transe, qu'il vient très probablement de loin, que la fatigue, le manque de nourriture l'ont empêché de rejoindre le monastère où il doit se rendre. D'instinct, il est entré dans la première maison sur sa route. Ma voix étrangère a rompu la transe.

Il revient à lui, lentement. Ses yeux affolés me regardent, il se relève avec peine, part, titubant, refusant toute aide.

★★

Le délai qui m'a été accordé tire maintenant à sa fin. Mes adieux sont faits. Mes peintures sont sèches. Je les emballe soigneusement, avec les tangkas que j'ai achetés, dans d'épais tapis. Les vases, statuettes et divers objets qui m'ont tentée sont enfouis dans mes caisses à provisions, maintenant à peu près vides.

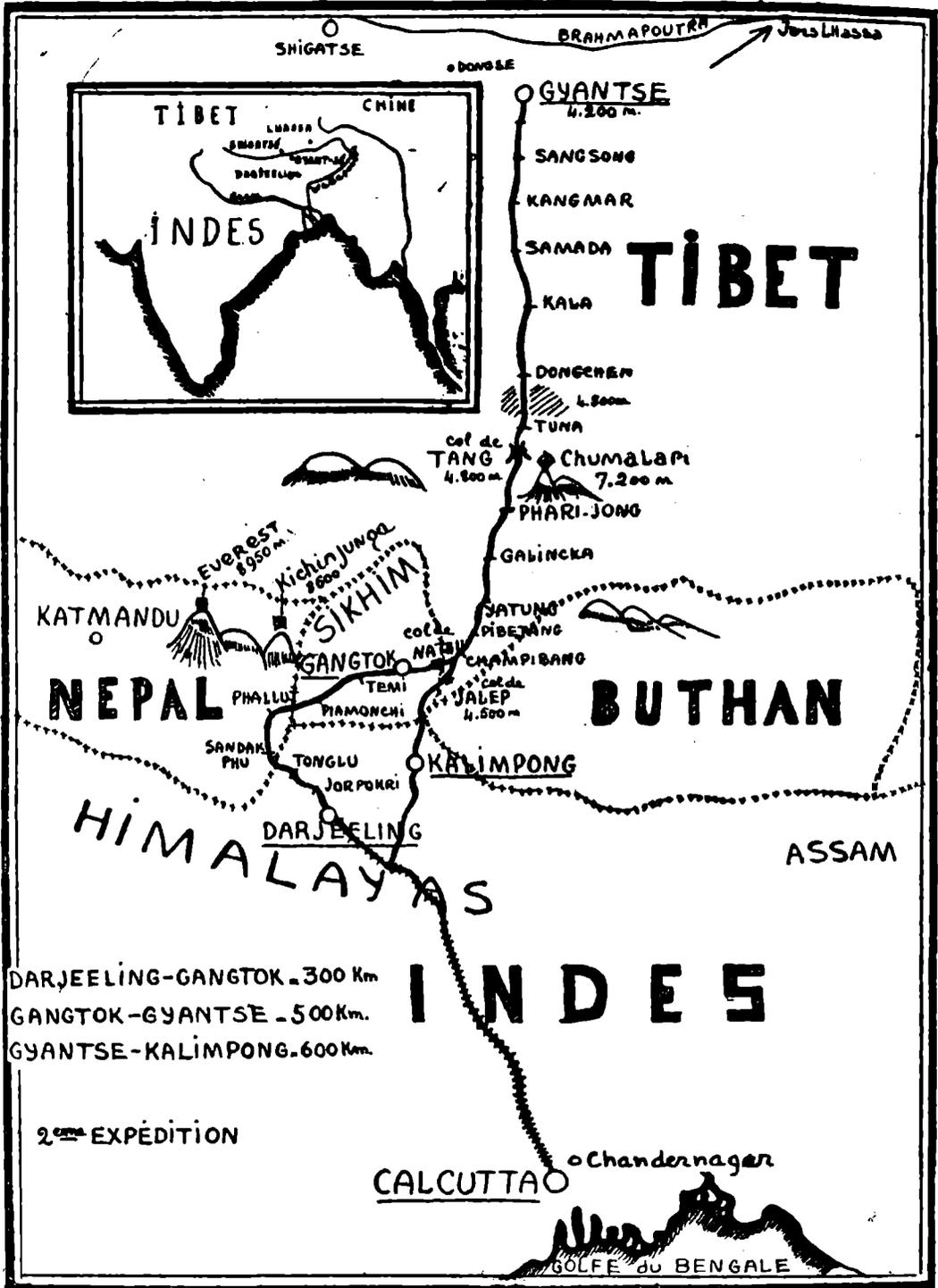
Je suis enchantée de mon séjour à Gyant-sé, où j'ai récolté une ample moisson, dans une atmosphère amicale et de douce quiétude... mais je pense toujours à Lhassa !



Lama portant le chapeau laqué or.

Ci-CONTRE : *En haut.* Passage aérien d'un large torrent.

En bas. Quelques-uns de mes caravaniers; au milieu.
le chef de la caravane.



Carte de la 2° expédition.

CHAPITRE XIII

RETOUR AUX INDES

Grâce aux excellentes montures fournies par le Gouverneur, nous faisons des étapes journalières de cinquante kilomètres et plus, coupées par un court arrêt vers midi, pendant lequel nous nous restaurons. Je revois avec plaisir les emplacements de mes anciens campements de Kala et Dorchen, et les lacs avoisinants qui s'étendent à perte de vue.

A la fin de la cinquième étape, nous sommes surpris dans un profond défilé par un gros orage, pourtant rare en cette saison. Les moindres ruisselets sont transformés en rivières, où les chevaux, aveuglés par l'ouragan, s'enfoncent jusqu'au poitrail et glissent sur les pierres roulantes.

Nous arrivons à l'abri de Kangmar dans la nuit noire, trempés, glacés. Les hauts murs, le tonnerre, la pluie, empêchent le gardien endormi de nous entendre, malgré nos appels répétés. Nous restons là à crier, grelottants, pendant longtemps, avant de le réveiller.

Sur les hauts plateaux inhospitaliers de Phari-Jong, nous avançons péniblement ; la neige, avec un vent violent, reste collée à nos visages. J'ai les jambes ankylosées par le froid qui s'accroît de jour en jour. Décidément, il est temps de rentrer aux Indes.

Nous restons deux jours à Phari-Jong. C'est indispensable pour sécher les bagages et surtout mes peintures, car les tapis qui les enveloppaient ont été transpercés par la pluie.

Phari-Jong ne manque cependant pas de scènes pittoresques, avec ses ruelles où grouillent pêle-mêle enfants, chèvres, yaks,

porcs, parmi les caravanes venant des Indes, de Lhasa, et dont la mule-guide porte au cou une grosse cloche de bronze.

Des yaks fourbus sont couchés, leur large masse de poils noirs étalée dans la boue, le fumier, ayant comme gardien un de ces gros chiens molosses, au collier de laine rouge. Des caravaniers accroupis sur le sol, avec leurs longues nattes de cheveux gras qui vernit en noir le dos de leurs robes, absorbent leur repas à la hâte.

Quel dommage que je ne puisse rester ici plus longtemps, à continuer de travailler, sans souci de mes engagements.

★★

Laissant ma caravane continuer sur Yatung, où je la rejoindrai, je bifurque vers l'ouest, accompagné de Lamba, pour gagner le monastère de Galincka, situé au faite d'une montagne. Je tiens à rendre visite à un très célèbre magicien que l'on m'a signalé.

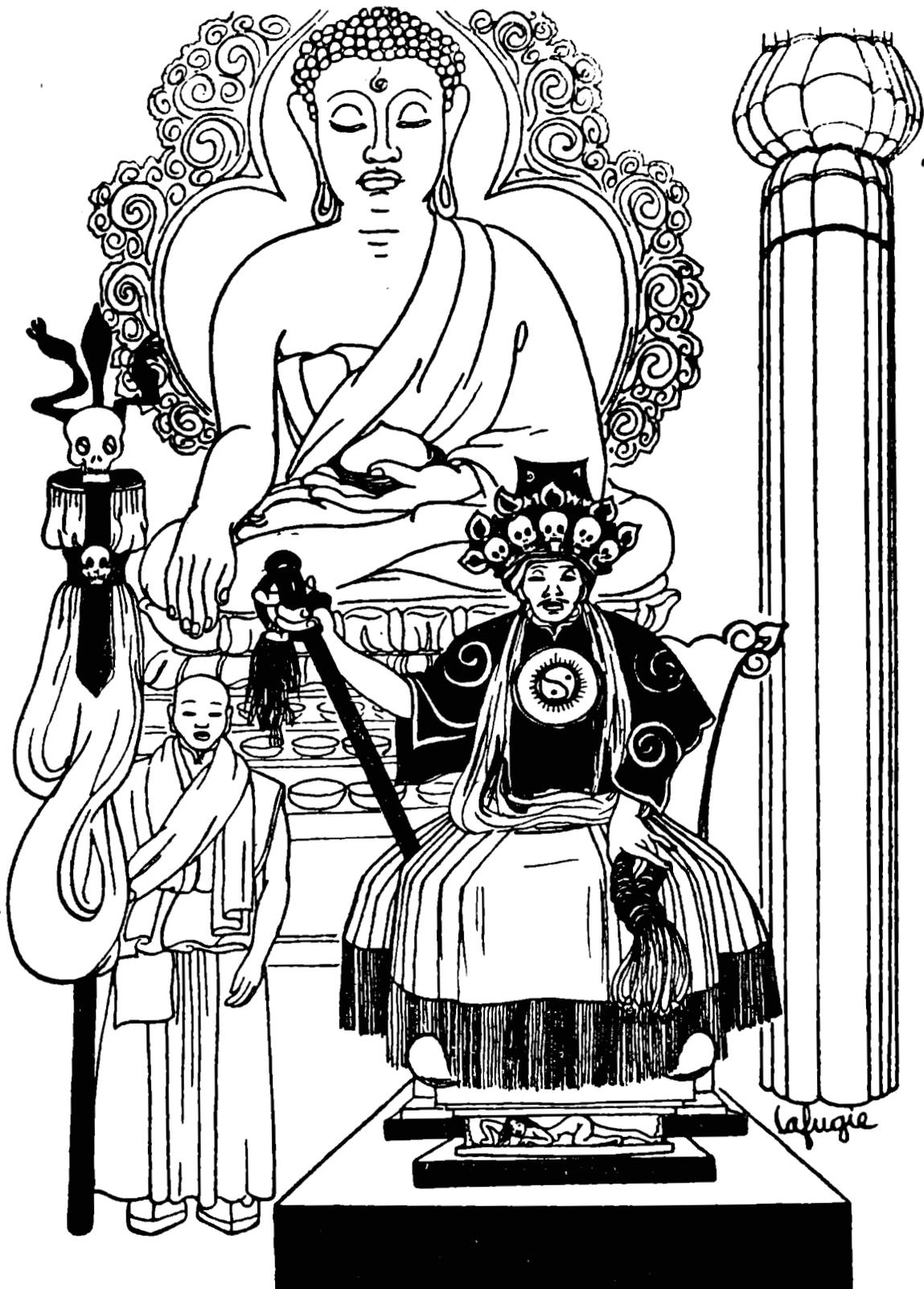
Dès notre arrivée, je remets aux moines qui nous reçoivent une lettre d'introduction. Après quelques minutes d'attente, un jeune prêtre se présente. Je n'en crois pas mes yeux quand j'apprends que c'est lui l'Oracle, à la place du vieillard chenu que j'attendais. Il est mince, souriant, ni majestueux, ni imposant.

Il s'affaire à me faire servir thé beurré et friandises. Encore pleine de doutes, je lui demande s'il consentirait à manifester en ma présence quelques-uns de ses pouvoirs si extraordinaires. En riant il s'y refuse. La position actuelle des étoiles s'oppose pour le moment à toute tentative. Je ne puis que m'incliner devant une telle objection, mais je ne peux lui cacher ma déception de m'être détournée de ma route pour rien.

Il me propose alors de faire son portrait, revêtu de son grand costume de cérémonie. Pour me faire patienter, un léger repas m'est servi.

On vient me prier de me rendre dans la grande salle du temple, dont la porte rouge, à double battants, s'ouvre devant nous.

Dans le fond, au milieu, sur un immense trône rouge et or, est assis l'Oracle, vêtu de somptueux habits d'or et d'argent, de brocarts aux mille couleurs. Sa tête est surmontée d'une haute tiare formée de crânes ciselés en métaux précieux. La main droite tient le long sabre symbolique. Ses pieds chaussés de bottes



Grand oracle de Galincka (p. 180).

blanches, brodées d'or, reposent sur les marches du trône, sculpté et peint de couleurs réalistes. Comme sujet, c'est une femme nue, terrassée, se tordant de douleur et de honte, la chevelure croulante.

De chaque côté du trône, deux disciples portent de grands étendards. Des grandes statues de boudhas dorés se détachent dans la pénombre. De hautes colonnes sculptées et laquées de rouge, des bannières et des tangkas pendent du plafond.

L'effet est grandiose et imprévu. Je n'avais encore, au Tibet, vu un tel déploiement de richesses, présentées avec un réel sens décoratif. Mon modèle qui m'a reçue, il y a à peine une heure, si jeune, rieur et empressé, maintenant m'ignore totalement. Immobile, le regard froid, lointain, il est un Dieu descendu sur terre.

Tous les habitants du village prévenus sont accourus. Ils sont tous là, prosternés, le front touchant le sol et marmottant inlassablement : « *Om mani padme hum* », dans l'attente de la Vérité qui tombera de cette auguste bouche.

Je dessine fébrilement ce sujet unique, que je ne reverrai jamais plus.

J'arrive tard dans la nuit à Yatung, accompagnée de mes gens qui, inquiets, étaient venus au-devant de moi, avec des torches de résine.

Yatung est le dernier centre important tibétain avant de gagner la frontière du Sikhim. Nous y restons deux jours, et j'en profite pour finir mes études sur l'Oracle.



Pendant que je prends mon déjeuner matinal, le secrétaire de la province limitrophe de Chumbi se fait annoncer. Après les saluts d'usage, il s'empresse de me faire remarquer que j'aurais déjà dû passer la frontière depuis plusieurs jours. — Dieu qu'il est ennuyeux de se sentir continuellement surveillé ! — J'oppose un silence souriant. Il m'annonce finalement que le Gouverneur m'attend le lendemain à Pibétang, ma prochaine étape, pour déjeuner, à une vingtaine de kilomètres d'ici.

Je ne puis remettre davantage mon départ et je pars de bonne heure en donnant l'ordre à ma troupe de ne pas s'arrêter à Pibétang, de continuer jusqu'à Champitang, où je les rejoindrai dans la soirée.

Je monte une mule superbement harnachée et prends la tête de la suite que m'a envoyée le Gouverneur.

Celui-ci m'attend à la porte d'une grande maison de style tibétain. Il tient lui-même la bride de ma mule pendant que je saute à terre, et lui tends une écharpe. Il est grand, d'allure imposante, habillé d'une robe de velours broché bleu vif, assez courte, qui laisse entrevoir des pantalons de satin grenat. Ses cheveux relevés sur sa tête sont serrés dans un bijou d'or et de turquoise, insigne de son rang.

Sa femme, qu'il me présente, a ajouté à sa robe tibétaine de grande dame, un charmant tablier tissé de soie à bande de couleurs multicolores. Elle porte la haute coiffure de Gyant-sé. Ses mains, petites et potelées, sont couvertes de bagues.

Ils posent tous les deux, enchantés de prendre suite dans la série de portraits des hautes personnalités que je leur présente.

Le Gouverneur risque bien à son tour une timide allusion à mon retard. Je souris aimablement en déclarant que la frontière n'est maintenant qu'à deux jours d'ici.

Nous passons dans une autre salle où un repas tibétain-chinois nous attend. Le maître de maison, très galant, choisit lui-même, avec soin, les meilleurs morceaux, avec ses propres baguettes, qu'il a abondamment sucées pour me les présenter. Avec ces innombrables sauces salées, poivrées, sucrées, j'ai une soif affreuse. Je ne vois sur la table qu'une bouteille de Pippermint, d'origine, et qu'on sert dans de minuscules tasses de porcelaine. J'ose demander du chang, ce qui met mon hôte en joie. Il n'osait pas m'offrir une boisson aussi vulgaire.

La succession des Tashi-délés se précipite. Le Gouverneur après avoir épuisé la liste déjà longue des vœux traditionnels, où mon voyage, ma famille, mon travail, les gens que j'ai rencontrés, etc..., ont largement leur part, ne cesse de découvrir de nouveaux prétextes pour ingurgiter de larges bolées.

Tard dans la soirée, je prends congé, mais il faut encore m'arrêter pour admirer des danses aux sons d'un orchestre nasillard et discordant.

Il me reste dix-huit kilomètres à parcourir, la nuit tombe. Je laisse ma mule aller à son gré ; elle sait mieux que moi se diriger le long des précipices que je devine plutôt que je ne les vois. bercée par ma monture qui marche tranquillement, je suis à demi-assoupie, quand j'aperçois un grand feu qui éclaire de reflets fantasmagoriques de pauvres taillis qui prennent un

aspect de forêt : c'est mon camp où je trouve mes gens endormis devant ma tente.



Nous franchissons la frontière au col du Nathu-la, sans trop de fatigue, et commençons la descente sur le Sikhim.

Plus de neige, mais à partir de 2.500 mètres, une pluie fine, serrée, qui ne nous quittera plus jusqu'à Gangtok. Le Sikhim est un des pays du monde où il pleut le plus.

Nous marchons dans les nuages, parmi les fracas des cascades qui tombent de roc en roc. Nous perdons du temps car nous rencontrons plusieurs caravanes qui retournent au Tibet. Dans ces tournants étroits et dangereux, les chevaux effrayés par le ravin se refusent à reculer ou laisser une place pour passer. Les chargements s'accrochent, les hommes jurent, fouettent à tour de bras, courent affairés. J'attends stoïquement sous la pluie le moment de reprendre la route.

C'est dans un fort piteux état que nous arrivons à Gangtok, où je suis fort satisfaite de trouver un bungalow sec et des bois odoriférants qui flambent dans la cheminée.

Confortablement installée, je me remets tranquillement des fatigues accumulées de ces derniers jours.



Par un bel après-midi, je demande un poney pour aller me promener aux environs. On me l'amène tout fringant. Mais à peine étais-je en selle, le voici qui file droit devant lui, comme un fou. A un tournant du sentier il se cabre et je me trouve projetée sur un rocher qui surplombe le précipice. Je reste étendue, de mon crâne un filet de sang coule. J'ai le dos abîmé, ma veste et ma chemise sont déchirées.

On arrive à mon secours. Je me sens assez mal en point. Il n'est plus question de poursuivre l'excursion. Plus tard, on retrouve le cheval avec la sous-ventrière cassée, cause du désastre. Pendant que l'on me panse, je frémis à l'idée de ce que je serais devenue si un tel accident m'était arrivé sur les hauts plateaux. Nul n'aurait pû alors me secourir, me soigner. Aurai-je même eu la force de commander un doughtab en mon honneur?...

Je reste plusieurs jours allongée, la tête bandée. La pluie ne



Au Sikkim, les morts sont incinérés.

cesse de tomber. On signale de nombreux éboulements, des arbres déracinés.

Je ne peux donc m'attarder plus longtemps. Je choisis la route de Kalimpong, que je ne connais pas, plutôt que de regagner directement Darjeeling.

Mes gens, eux, se trouvent bien ici. Ils passent leurs journées au marché, accroupis dans la foule, digérant béatement, nullement pressés de se remettre en route. Il me faut déployer toute mon énergie pour les décider à partir.

★★

Nous atteignons la Testa, qui, ici, délimite la frontière entre le Sikhim et les Indes. Un pont de bois traverse et débouche sur le premier village indou, Pédang, un jour de marché.

Quelle n'est pas ma stupéfaction, quand dans la foule turbulente je remarque la robe blanche d'un missionnaire français. Mon étonnement n'égale cependant pas le sien, quand je me présente à lui. Je lui raconte le voyage que je viens d'accomplir. Il n'en croît pas ses oreilles. Il est ici depuis de nombreuses années, mais il lui est formellement défendu de traverser le pont d'où je viens. Toute présence de missionnaire, de quelque nationalité qu'il soit, est absolument interdite au Sikhim, et à plus forte raison, au Tibet.

Ma caravane trop pressée maintenant se dépêche d'arriver à Kalimpong.

Nous suivons une vallée encaissée, la chaleur me paraît suffocante. Nous ne sommes plus qu'à 600 mètres d'altitude.

Je m'installe dans l'unique hôtel de cette petite ville. La société britannique qui villégiature a fui la chaleur des plaines du Bengale. Elle se repose dans des villas disséminées dans les replis de montagnes, en attendant la fin de la mousson d'octobre.

En ville, c'est la cohue des races les plus diverses : népalais, tibétains, buthanais, indous, pathans, punjabis, lepchas, aux costumes, coiffures, turbans les plus variés de formes et de couleurs.

★★

Je fais la connaissance de la sœur de la Maharani du Sikhim, mariée au premier ministre du Maharaja du Bhutan. Elle habite

la propriété où le Dalai-Lama, pendant le conflit sino-tibétain de 1912, s'était réfugié.

C'est avec une certaine émotion que je visite les chambres



Lama artiste peintre peignant des images religieuses.

pieusement conservées. Elles sont telles qu'elles étaient durant le séjour de son Auguste Occupant. Voici le trône, composé des sept matelas en brocart d'or, devant une haute table où repose un tornjee d'or et la sonnette d'argent. Les meubles sont tous de

bois laqué rouge et or. De splendides tankgas couvrent les murs, d'épais tapis jonchent le sol.

Je m'arrête longuement devant l'autel où les divinités illuminées d'ors et de pierreries brillent doucement dans la pénombre, nimbées de fumées d'encens. C'est pour moi la dernière vision du Tibet que j'emporte.

Mon hôtesse, charmante, parlant parfaitement l'anglais, m'arrache à mes réflexions. Pendant le thé qui est servi dans un jardin rempli de fleurs, elle fait poser ses suivants bhutalais : un militaire avec son lourd casque, son bouclier et un superbe sabre. Sa robe, en laine rayée rouge, blanc et noir est tissée à la main. Elle s'arrête aux genoux; les jambes et pieds sont nus.

Les bhutalais sont de taille élevée, les épaules larges, les muscles des mollets proéminents, en vrais montagnards qu'ils sont.

★★

Me voici de retour à Calcutta, en compagnie de mon fidèle Lamba, qui a demandé de rester avec moi comme boy. Toujours vêtu de sa longue robe tibétaine et de son bonnet pointu, il a un gros succès.

J'ai fait une visite au Gouverneur du Bengale, résignée à l'inévitable sermon pour être restée si longtemps, sept mois au lieu des trois mois permis. Je lui avoue franchement que les quelques deux cents dessins, aquarelles et peintures à l'huile que je rapporte compensent largement ses reproches. Il sourit. Comme punition, j'aurai à organiser une exposition de mes œuvres au Musée des Beaux-Arts.

Entre visites et réceptions, je travaille fébrilement à finir mes travaux, rédiger des articles, préparer des conférences que l'on me demande.

Où est ma belle indépendance des mois passés !

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XIV

SIMLA

Hôtel « Cecil » à Simla. Me voici de nouveau à pied d'œuvre. J'ai déjà réclamé, comme mon dû une nouvelle autorisation pour rentrer au Tibet.

Je veux cette fois-ci parcourir la province de Spiti, située au sud-ouest. De Simla, je me dirigerai, en traversant les Himalayas, vers le nord-ouest pour gagner les lacs Tso-Moari, au nord du lac Pang-Kong, où je resterai le plus longtemps possible, puis par la vallée de l'Indus je rejoindrai Leh au Ladakh et reviendrai par une route déjà connue sur Srinagar. Je veux revoir mes anciens amis. En résumé 14 à 1500 kilomètres à parcourir.

Réussirai-je ? Les difficultés cette fois sont d'un autre ordre. On ne peut plus prétexter mon inexpérience, mais la région est particulièrement inhospitalière : glace, neige, nombreux cols à passer, déserts de pierres, très peu de villages aux rares habitants pauvres et farouches, de profonds rapides, de très larges rivières, à traverser sans pont et surtout peu ou pas de moyens de transport. Les terres sont à peu près stériles, donc peu d'animaux, faute de nourriture. Tels sont les renseignements que l'on me fournit en me conseillant vivement d'abandonner ce projet téméraire. En compensation, on m'offre les autorisations pour parcourir le Nepal. Le Nepal est très beau, mais indouiste. Je maintiens donc ma demande avec énergie.

★★

Je suis reçue par le Vice-Roi, auprès de qui je plaide ma cause. Non sans mal, j'obtiens satisfaction. On me remet mes papiers

qui me feront obtenir des animaux de transport, s'il y en a, et si les chefs des villages y consentent !

Nous sommes en avril, la saison mondaine bat son plein à Simla et tout en préparant mon départ, j'y participe activement.

Les journaux des Indes ont annoncé mon expédition. Je



Belle de Simla.

reçois des lettres de gens s'offrant à m'accompagner comme guide, comme secrétaire. Chacun ignore naturellement les difficultés de toutes sortes qu'il faudra surmonter. Personnellement je préfère la compagnie des indigènes, qui sauront bien mieux utiliser les maigres ressources des pays que nous traverserons et s'en contenter.

Il me faut surtout un brave homme, solide, énergique, qui me servira d'interprète, de boy et de cuisinier. Je le trouve enfin parmi tous les candidats qui chaque matin se présentent à l'hôtel. C'est un grand gaillard de trente-cinq ans environ, sec, osseux,

Ci-CONTRE : *En haut* Au col di Babeh-la, à la recherche dans les neiges du passage pour la descente.

En bas. Un Grand lama au chapeau de laque or et son servent.





ayant l'habitude de la montagne. C'est un pur Indou, du nom de Kisru, mais en plus de l'Indoustani, il parle un peu le tibétain et l'anglais. Cela peut aller.

Il me faut prendre une certaine précaution avant de l'engager ferme :

— Kisru, nous allons faire un voyage fatigant, qui durera plusieurs mois. Il me faudra bien manger, pour conserver mes forces, pour lutter contre le froid. Acceptes-tu de me préparer du bœuf ou du porc quand nous aurons l'occasion d'en acheter? Sinon, je ne puis t'engager.

Nous sommes dans ma chambre sans témoins. Il réfléchit un instant, puis il pense qu'il sera le seul hindou de ma caravane, donc il n'aura pas à perdre la face. Il me répond « oui » rapidement.

L'affaire est conclue. Je l'emmène au maché où je le fais habiller de gros tweed résistant. Il choisit lui-même de solides souliers pour la neige; il est ravi.

Par ailleurs, je renonce à ma grande tente pour en choisir une autre, plus légère, qui, à la rigueur, constituera la charge d'un homme, puis une autre tente pour Kisru et la cuisine. En dehors des boîtes de conserves, j'emporte de l'alcool solidifié, au cas où je manquerai d'argols, de quoi tenir six mois.

C'est cependant avec des poneys de selle et de charge que nous parcourerons les premières étapes. Dans la cour du « Cecil » hôtel, où mes hommes s'occupent activement à charger les chevaux, mes amis, les journalistes, les photographes n'ont pas voulu manquer le départ pittoresque, ils improvisent en chœur un chant de départ pendant que je m'éloigne : « She was a jolly good girl ... »

CHAPITRE XV

HYMALAYAS

Cette première étape n'étant que de vingt-huit kilomètres, je musarde en route, en admirant le merveilleux paysage qui s'étend devant moi, me réjouissant de reprendre ma chère solitude dans l'immensité.

En arrivant à la nuit tombante au camp de Phagu, je trébuche en descendant de cheval dans mes caisses, piquets, toiles de tentes éparpillées sur le sol dans un désordre indescriptible; mes hommes crient, se disputent. J'en comprends vite la raison : aucun, pas même Kisru, malgré leurs affirmations, n'a jamais monté une tente de sa vie et ignore tout de l'installation d'un campement. Je dois me mettre à la besogne, et à la lumière des bougies, leur faire une démonstration pratique.

Le lendemain matin, au départ, je leur donne la seconde leçon, afin de les habituer dès le début à plier une tente pour faciliter le travail du soir, puis à emballer sans rien oublier. Mais mon humeur est moins accommodante, car il pleut, comme il peut pleuvoir dans ce pot au noir, en période de mousson.

Je chevauche mélancoliquement ma pauvre monture trempée, transie moi-même; je rêve d'atteindre le plus vite possible les premiers cols, c'est-à-dire le versant nord où la mousson s'arrête.

★★

Nous avons atteint 2.500 mètres, assez tôt dans la journée et campons sur une sorte de plateau bien exposé. Le ciel est d'un bleu étincelant, le soleil brûlant. Pour se mettre plus à l'aise,

Kisru a retiré son long turban, qui, déplié, mesure bien six mètres. Comme tout bon indou, il a le crâne rasé. Avec ardeur il se remue pour installer le campement. Occupée moi-même à finir des dessins commencés, je m'aperçois que le soleil est descendu derrière les montagnes, qu'il fera bientôt nuit et que Kisru n'est pas encore venu déplier la table pour mon dîner.

Surprise, je vais à la tente cuisine et je vois mon homme étendu, le visage enflé, cramoisi et tout grelottant de fièvre. Beau cas d'insolation et brillant début !

Je lui enveloppe la tête de serviettes mouillées et l'abreuve de thé et d'aspirine. Vais-je être obligée de revenir à Simla pour chercher un remplaçant ?

La nuit a sans doute été bonne; à six heures du matin je le vois arriver avec mon thé, encore un peu chancelant, mais en somme à peu près guéri. Il a remis son turban, qu'il ne quittera plus. Il a compris.

Nous sommes maintenant dans l'état indou de Bushar et descendons une profonde vallée. Ce soir nous coucherons à Saharan, la capitale.

Il fait chaud, nous sommes trempés de sueur en déambulant dans cet étroit sentier pierreux. Les genoux brisés par une descente abrupte, nous nous retrouvons dans la rue principale d'un ravissant village. Toutes les maisons sont en bois finement sculpté; les balcons sont garnis de plantes grimpantes.

On nous désigne la maison des passagers, située sur une petite colline au-dessus du village, dominé par les hauts pics couronnés de glaces.

Nous étions attendus, car le Rajah Son Altesse Podham Singh avait été prévenu de mon passage par le secrétaire du Vice-Roi. Un aide de camp du Rajah et deux servants porteurs de corbeilles de fruits et de légumes me souhaitent la bienvenue en anglais. Son Altesse le Rajah me recevra demain à dix heures.

J'ai un appartement meublé à l'anglaise et une salle de douche.

★★

Le lendemain matin un aide de camp vient me chercher pour me conduire au palais. C'est une vaste construction en bois. A peine suis-je arrivée dans une grande salle de réception, de style mi-hindou, mi-européen, époque Victoria, qu'une lourde portière

de soie est tirée et qu'un chambellan annonce : « Son Altesse le Maharaja ».

C'est un homme fort, de cinquante ans environ. Il est vêtu de la tunique de broché d'or découvrant le long pantalon blanc collant, ses pieds sont chaussés de souliers brodés d'or. Sa tête est serrée dans un volumineux turban de mousseline. Il porte de lourdes boucles d'oreilles et des colliers de pierreries.

Entouré de sa suite, il gagne une sorte de fauteuil doré, surélevé de deux marches. On me désigne le siège placé en face de lui. Dans un anglais fort correct il me dit :

— Avez-vous vraiment l'intention de continuer votre route vers le nord ? Savez-vous qu'à deux jours d'ici vous ne trouverez plus de chevaux, que mes sujets n'aiment pas quitter leur vallée. Sur les hauts plateaux vous ne verrez rien, c'est le désert. Restez plutôt ici, nous vous offrirons l'hospitalité. Abandonnez vos projets.

Patiemment, je lui explique que j'ai l'habitude des grandes solitudes qui favorisent mes études et que de mes deux précédentes expéditions j'ai rapporté des peintures intéressantes. Il hoche la tête d'un air peu convaincu; le Tibet pour lui paraît si loin.

Le sujet de la conversation évolue :

— Etes-vous mariée ?

— Non, Maharaja Sahib, par encore, mais je sais que vous l'êtes; oserai-je vous demander l'honneur d'être présentée à la Maharani ?

Je sais que dans cet état les vieilles et strictes règles indoues sévissent avec vigueur. La Maharani vit enfermée dans son purdah, son propre palais, entourée de ses servantes, invisible. Femme, je peux me permettre de faire cette demande.

★★

L'après-midi, vers cinq heures, accompagnée d'un aide de camp, je me présente devant un haut portail bardé de fer. On frappe. Un judas s'entr'ouvre, puis le portail et dans un grand bouha ha, les sentinelles armées de fusils préhistoriques, mais les pieds nus, nous présentent les armes. Nous traversons des jardins remplis de fleurs qui grimpent le long des pergolas où des oiseaux de toutes couleurs volètent. Une eau limpide s'épanche

de bassin en bassin. Véritable paradis, si ce n'était cette haute muraille rébarbative, qui l'encercle.

Mon guide me laisse au pied d'un large escalier de bois, après m'avoir confié, à une femme strictement voilée qui nous attendait. Nous montons au premier étage : partout des fleurs. Dans des cages dorées, des oiseaux chantent à tue-tête.

Une lourde portière rouge est soulevée et je pénètre dans une salle sombre, où une forte odeur de santal, après l'air pur des jardins, me suffoque un peu. Je distingue des femmes vêtues de voiles, assises sur des coussins; au milieu d'elles, la Rahni. Elle se lève, et me fait signe de la main de m'avancer.

M'habituant à cette demi-obscurité, je ne me lasse pas de contempler le charmant et délicat spectacle que forme toutes ces femmes accroupies dans des poses souples et nonchalantes.

La Rahni est jeune, son teint est d'un blanc que la franche lumière du soleil n'a jamais offensé. Ses yeux, immenses, sont violemment cernés de kohl. Une lourde résille de diamants recouvre ses cheveux noirs et descend jusqu'aux sourcils entre lesquels brille un énorme diamant. A ses narines sont vissés des pendants d'or qui cachent en partie la bouche. Sur la poitrine, des cascades de colliers de pierreries scintillent ; ses bras, ses doigts des mains et même ses pieds sont chargés de bagues.

Toutes me fixent de leurs grands yeux noirs où perce une profonde curiosité. Et finalement, c'est moi qui me sens terriblement gênée, avec mes bottes, culotte de cheval, chemise de laine, veste de tweed, mes cheveux coupés si courts, sans aucun bijou, et surtout, mon teint brûlé par le soleil, maintenant plus foncé que le leur.

J'ai bien l'impression d'être en somme le spectacle qu'on leur a annoncé, un intermède à leur vie monotone ; car leur vie n'est pas compliquée : on dort, on mange, on se pare, on se baigne et l'on file la laine à ses moments perdus. En moi-même, je compare cette vie si différente de celle des femmes tibétaines, la polyandrie ou la vie en purdah, et je ne puis m'empêcher de sourire...

Nous bavardons. Ces dames, entre les réponses échangent des réflexions, en souriant.

Nous prenons le thé.

Enfin, la Rahni, de ses mains souples, parfumées, me tend un paquet enveloppé de soie orange. C'est une pièce de pashmina, laine très fine, tirée du duvet de certaines chèvres, qu'elle a tissée

elle-même. Ce tissu est exclusivement à l'usage de la famille royale me dit-elle.

★★

J'ai dû attendre deux jours chevaux et porteurs avant de me remettre en route.

Puis, pendant de longues journées, nous grimpons le long de



Maharani de Bushar (p. 198).

sentiers rocaillieux sous un soleil de feu. Enfin, ce soir, nous aurons franchi la frontière indo-libétaine, et nous devons camper ce soir au village de Yangpa.

Environ cinq kilomètres avant d'y arriver, à l'entrée d'un pauvre groupe de maisons en pisée, je vois mes porteurs vider leurs hottes, se décharger de mes bagages sur le chemin, dans la boue, le fumier de l'unique ruelle, en parlant tous à la fois et riant avec la liberté d'une conscience bien tranquille. Je suis furieuse.

— Kisru que se passe-t-il ? Ne devons-nous pas aller camper pour la nuit à Yangpa, à cinq kilomètres d'ici ?

— Mem Sahib, ces hommes disent qu'ils sont maintenant au Tibet et qu'étant sujets de Bushar, ils n'ont pas le droit d'aller plus loin, qu'ils doivent repasser ce soir la frontière.

Je comprends maintenant les restrictions du Rajah concernant ses fidèles sujets. Je suis effondrée. Comment pourrai-je au milieu de la journée trouver d'autres porteurs ?

Je reste là, assise sur une caisse, pendant que les hommes parlent en me regardant. L'un s'avance et me fixe un prix pour l'ensemble de mes bagages, plus élevé pour ces malheureux kilomètres que pour toute la journée précédente. Excédée, j'accepte. Chacun soupèse les caisses. C'est à qui ne se chargera par des plus encombrantes.

Dans la nuit nous arrivons à Yangpa et installons le camp. Des maisons accrochées à la montagne tout autour de nous, je sens qu'on nous regarde, mais personne ne s'offre à venir aider mon boy, comme c'est toujours l'habitude. Je passe une nuit inquiète, envahie de sombres pressentiments.

CHAPITRE XVI

LE SPITI

Les chants des coqs, les aboiements des chiens qui rôdent, me réveillent.

La matinée est avancée, je m'informe auprès de Kisru qui m'apprend que le chef du village ne s'est pas encore présenté comme il aurait dû. Je l'envoie chercher sans tarder. Mais c'est dans la journée seulement que le chef se présente avec six hommes. Sans saluer, ils s'accroupissent devant ma tente; aucune amabilité ne se lit sur leurs visages renfrognés.

Kisru leur explique que je dois me rendre à Muth, par le col de Babeh, 5.800 mètres d'altitude, d'assez mauvaise réputation, soit six longues et pénibles journées, sans certainement rencontrer âme qui vive.

Il me traduit ensuite la réponse :

« Ils disent qu'il ne faut pas compter sur des animaux de transport, pas même pour Mem Sahib, pas de yaks, pas de chevaux ; aucun village, aucun habitant. Il faut emporter des argols pour six jours et autant pour le retour des hommes, soit douze jours de combustible, donc six hommes pour les argols et quinze hommes porteurs. Ils acceptent d'aller jusqu'à Muth, à condition qu'ils reçoivent le prix de leur journée chaque soir, au campement. »

Leur prix est double de ceux que l'on m'a indiqués comme maxima. Ces deux dernières conditions me suffoquent :

— Je ne veux payer qu'à l'arrivée à Muth, fin du contrat, car je n'ai aucune garantie contre un abandon avant d'avoir trouvé d'autres porteurs !

Je suis satisfaite de mon énergie... pour peu de temps hélas !, car je les vois, sur un signe du chef, se lever et partir sans un mot.

La journée se passe; aucun curieux ne vient rôder autour de mon camp. Je vais au village en quête de croquis à prendre. A ma vue une première porte se ferme, puis une seconde. Je rentre, triste, sous ma tente. Où sont mes braves et obligeants tibétains du Laddakh et de Gyant-se, si polis, toujours riants et chantants. Est-ce que Simla aurait raison dans ses attendus sur les gens du Spiti ? Il me faut pourtant sortir de cette impasse. A aucun prix je ne veux revenir aux Indes.



Le lendemain matin j'envoie chercher le chef. On me répond qu'il est aux champs. Il se présente le soir. La discussion reprend. Il demande à voir mes bagages. Il les soupèse, calcule sur ses doigts; il faudra quatre hommes de plus. J'accepte, mais je veux partir dès demain.

— Non impossible, répond-il, les hommes ne seront pas prêts. Il faut préparer les paniers d'argols, des vêtements spéciaux, coudre les sandales pour la neige, ainsi que les bandes de feutre pour les jambes. Départ dans deux jours.

Le marché conclu, je rentre, résignée, sous ma tente. Mais à l'entrée des têtes apparaissent : ce sont des femmes qui demandent des médicaments. L'une d'elles, me montre une plaie, l'autre un enfant rachitique. Je distribue quelques désinfectants ou de l'aspirine, du sulfate de soude, mais à la condition qu'ensuite l'on pose. Je peux ainsi prendre quelques croquis.



Mes vingt-quatre hommes sont enfin là — ils étaient cinq pour la précédente étape ! — Ils tâtent, palpent les charges, regardent d'un mauvais œil le panier à casseroles. Leur chef les fait aligner et se fait remettre la jarretière de chacun (car ils portent tous de longues jambières en feutre, retenues au-dessous du genou, par une bande de laine tissée à la main, de couleurs différentes). En possession des vingt-quatre jarretières qu'il tient dans ses mains, derrière son dos, le chef inspecte les bagages, et en dépose une sur chacune des vingt-quatre charges déjà groupées. Chacun sans mot dire va prendre sa jarretière et sa charge.

Nous devons marcher du matin au soir, moi comme les autres. Pour fêter ce brillant départ, la pluie menace, puis tombe, et quand le soir nous trouvons une place assez horizontale pour camper, c'est de la terre molle, imprégnée d'eau. Mais chaque porteur défile dès que ma tente est dressée pour toucher son dû, transformant les alentours en un cloaque de boue noire.



La pluie continue. Nous montons sensiblement. Il fait froid.

Voici un large torrent que nous traversons à gué, à travers les eaux bouillonnantes. Le chef des porteurs, cependant pense à moi. Il me saisit le bras d'autorité pour entrer dans l'eau glacée, en tâtonnant des pieds pour éviter les gros cailloux roulants que nous ne voyons pas sous l'écume. La force de l'eau qui descend en bondissant de roche en roche et qui m'arrive aux hanches, me ferait chanceler si je n'étais pas maintenue par mon guide. Je sens à peine le froid, trop attentive à bien placer mes pieds pour ne pas buter. Nous atteignons la rive opposée et je m'ébroue comme un cheval sortant du bain. Je prends tout juste le temps d'enlever mes gros bas de laine qui sècheront plus vite à la main. La marche éreintante continue, réaction nécessaire après ce bain forcé.

Ce jour-là, vers quatre heures, nous nous arrêtons sur une surface à peu près plane où la neige est en partie fondue, mais entourée de glaciers. Le jour baisse, le froid augmente. Le camp est rapidement installé; dîner rapide. Chacun est anxieux de se coucher pour se sécher et se réchauffer.



Le lendemain matin, je trouve mes vêtements de la veille raidis par le gel. J'en prends d'autres, et j'étends mes vieux sur les bagages, comptant sur le soleil pour les dégeler et les sécher.

Il fait très froid, malgré mes lunettes noires, la neige me brûle les yeux.

Nous montons très lentement. Cependant, je souffre de l'altitude, des fatigues accumulées; les porteurs me dépassent et bientôt je suis seule dans cette immensité. Mon appareil photographique que je porte en bandoulière me semble peser aujourd'hui cinquante kilos. Les bourdonnements dans les oreilles sont

pénibles, mes tempes battent. La montée devient presque verticale. Je déchire mes gants de laine en me cramponnant aux blocs de glace pour me hisser. J'arrive enfin sur un vaste glacier que je suppose être le sommet du col. Personne à l'horizon sur cette nappe blanche, aveuglante. Je me laisse tomber, épuisée.

De quel côté me diriger ? Le vent âpre qui souffle efface toute trace de pas. Je me hisse enfin sur un monticule de glace. Au loin, plus haut, j'aperçois quelques points noirs. C'est ma caravane débouchant derrière une crête sans se soucier de moi. Il ne me reste plus qu'à reprendre péniblement ma marche. Peu après, derrière un bloc de glace, je découvre mon boy, affalé, livide. A mon approche, il se soulève et chancelant se remet en marche.

Nous approchons enfin du col que je reconnais de loin au traditionnel amas de pierres piqué de cornes de yaks. Tous les porteurs sont là, étendus à même le sol, soufflant bruyamment parmi les bagages éparpillés. Je n'ai pas la force cette fois d'allumer mon réchaud à alcool pour une tasse de thé.

Nous sommes tous étendus sur la neige, sans parler. Après un long moment je distribue des cigarettes; les charges sont reprises et nous avançons courbé contre le vent violent qui souffle du nord.

Devant nous s'étend un large glacier. Formant deux lignes de front, se tenant par la main, voilà les hommes qui dévalent une longue pente de glace en poussant des cris perçants qui se répercutent dans cette immensité grandiose.

Mais soudain, ils s'arrêtent ; je les vois par groupe aller de droite à gauche, hésiter, discuter : ils cherchent la direction qu'il faut suivre : dans ces parages en effet naissent torrents et rivières qui se forment sous la glace épaisse, pour n'apparaître que cinq ou six cents mètres plus bas, formant déjà un cours d'eau important, trop rapide et profond pour le traverser à gué. Il nous faut donc, dès maintenant, prendre la rive gauche du fleuve naissant où se trouve Muth, à trois jours de marche.

Un groupe d'hommes part vers l'est, un autre vers l'ouest. On me fait signe d'attendre où je suis. Ils ne chantent plus, marchent lentement, examinant attentivement le sol. Parfois l'un d'eux s'étend, colle son oreille sur la glace, essayant d'entendre les bruits de remous souterrains.

Enfin des voix de l'ouest nous appellent. Nous les rejoignons, et bientôt nous pataugeons dans des ruisselets qui commencent de sourdre à la surface et dévalent les pentes avec force. Après

deux heures de glissades, de chutes, un bruit sourd sur notre gauche attire notre attention. Nous sommes près d'un torrent puissant qui semble sortir de la montagne. Donc, malgré nos précautions, nous nous sommes trompés, et il nous faut revenir sur nos pas, regrimper jusqu'à ce que nous trouvions un passage possible.

Non loin de là, un homme remarque une sorte de pont de neige qui, malgré la saison d'été assez avancée, surplombe encore le torrent. On y voit bien quelques fissures, mais nous sommes décidés à tenter l'aventure. Le passage des premiers porteurs, lourdement chargés ébranle cette arche chancelante; il faut faire vite. Les cinq derniers s'engagent, mais c'est trop tard. Dans un fracas horrible de blocs de glace qui s'effondrent, se disloquent, ils disparaissent dans les eaux écumantes, avec leurs charges, puis reparaissent. De la rive nous faisons la chaîne et un à un les naufragés sont agrippés avec leurs charges, et hissés ruisselants.

Il est impossible de camper à cet endroit. Nous continuons la descente aussi vite que possible pour éviter d'être saisis par le froid. Nous sommes définitivement sur la rive gauche du fleuve. Notre campement le soir est vite installé. Pour économiser le combustible et aussi avoir un feu plus important, je décide qu'il n'y aura qu'un feu commun, et je supprime mon tub du soir. Après un dîner chaud, mais rapide, nous nous mettons à faire sécher couvertures et vêtements avant qu'ils ne soient raidis par le froid.

★★

Le lendemain nous suivons les bords encombrés de rochers, de pierres coupantes qui bordent la rivière Penn. La journée me paraît bien longue; je marche comme un automate tant je suis fatiguée, et je me répète : « Pourquoi suis-je ici ? Je manque de tout, je suis dégoutée de mes boîtes de conserves. Si je me casse une jambe, que feront-ils de moi, et rapporterai-je au moins des études intéressantes ? Jusqu'à présent j'ai été chaque jour bien trop fatiguée pour peindre ».

Mon espoir renaît cependant en apercevant de loin des petites maisons en forme de trapèze, surmontées de terrasses où les chiens hurlent, avec quelques taches vertes formées par de maigres champs d'orge. Nous arrivons au village de Muth accroché au flanc de la montagne. Aucune surface n'est assez plane pour installer nos deux tentes, sauf l'unique ruelle et elle est si étroite

que nous sommes obligés d'attacher les cordages des tentes aux portes et fenêtres des maisons.

Nous sommes bientôt entourés par tous les habitants, vêtus de robes en loques de couleur grise, d'une saleté repoussante. Une femme porte un enfant enroulé dans une peau de chèvre. Son petit derrière, cependant dodu, est à nu : il n'a jamais connu le savon !

Sur ma demande, on m'apporte un tonnelet de lait, des navets verts et même un petit mouton. Cela me réconcilie avec la vie; ce soir je n'avalerais pas une soupe de conserve et je ne mettrais pas ma confiture sur un pain vieux de dix jours, qui a détrempé dans les eaux des glaciers. Puis aussi, je vais me débarrasser de ces gens de Yangpa si désagréables et exigeants.

Mais encore une illusion qui s'envole. Je m'aperçois dès le lendemain que mes porteurs avaient prévenus ceux d'ici et que je dois payer les mêmes prix, mais au moins j'aurai des yaks solides à la place de porteurs.

★★

A Sangmun, le jour suivant, j'apprends que pour pouvoir continuer sur Lulling, il nous faut traverser une large rivière formée de rapides profonds sans gué ni pont, mais que les gens peuvent installer un va et vient avec un gros câble monté sur poulies pour le passage des hommes et bagages.

Au matin, je suis tous les habitants lourdement chargés par les câbles et nous arrivons bientôt devant des flots gris tumultueux, descendant directement des hauts glaciers en un bruit assourdissant.

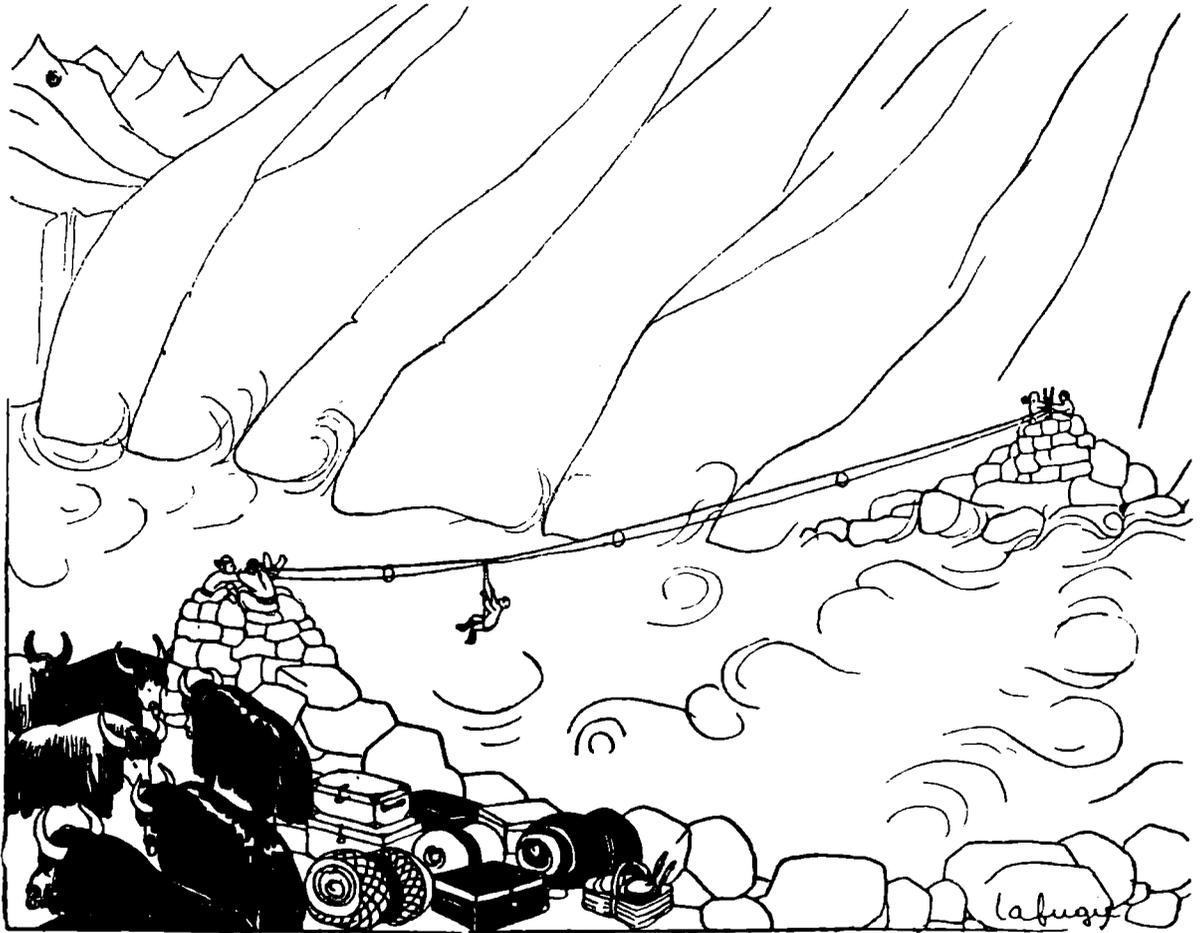
Je remarque un tumulus de pierres, et un autre semblable sur la rive opposée. Je comprends, non sans difficulté, par suite du bruit des rapides et du vent que c'est là que l'on va fixer le gros câble que l'on déroule à nos pieds. Chacun prend son temps, on discute, sans que je puisse entendre.

Je vois un homme qui se déshabille en partie. Il est grand, jeune et vigoureux. On lui noue autour de la taille une longue corde qui reste attachée à l'extrémité du câble d'acier.

Il se jette à l'eau. Nous voyons sa tête noire défiler à toute allure dans le courant, disparaître dans un remous; nous sommes tous angoissés. Mais il reparaît à proximité d'un rocher qui émerge au milieu du torrent, et nous le voyons hâler la corde.

Après avoir respiré profondément, il disparaît à nouveau dans les flots. Le voilà qui s'agrippe aux rochers de l'autre rive et tout ruisselant il se réchauffe en tirant sur la corde, puis le câble. Il fixe ce dernier sur la tour en pierres.

Un autre homme recommence la même opération que nous



Passage d'un torrent à la corde (p. 207).

suivons avec la même angoisse. Avec des poulies rudimentaires, un bout de bois, une corde, voici une balançoire installée. Un homme s'assoie, et pendant que l'on tire sur l'autre rive, je le vois, osciller dans le terrible courant d'air de cette vallée. Le système est considéré comme au point. Toute la journée s'étant passée à cette installation, ce n'est que demain que nous traverserons.

**

Nous partons de bonne heure; accompagnés de tout le village qui, pour rien au monde, ne voudrait manquer le spectacle que nous leur offrons.

Des hommes emmènent les yaks à l'amont, pendant qu'un autre traverse à la balançoire avec quelques poignées de verdure. Je devine la scène qui va se dérouler : à coups de bâtons on va pousser les bêtes dans le courant, elles seront emportées par les rapides, lutteront, mais seront appelées de l'autre côté avec cette herbe comme appât. Elles finiront par prendre pieds. Je préfère cependant ne pas être témoin de ce spectacle et je réserve toute mon attention au passage de mes caisses que l'on arrime soigneusement une à une.

C'est au tour de Kisru, pas très fier ; il se laisse attacher solidement, ses longues jambes pendent dans l'espace. A moi maintenant. Avant d'être ficelée, j'ai réglé le coût du passage. Le chef du village avec ses habitants m'ont saluée en me tirant poliment la langue. Je m'assois sur la corde. Un violent courant d'air me glace et me balance. Quelques soubresauts produits par le câble métallique usé qui s'effrite, je suis secouée, étourdie au-dessus de l'écume bouillonnante, assourdissante. Je me sens soudain saisie par des mains énergiques qui s'emparent d'une de mes jambes et je suis hissée sur le tumulus.

**

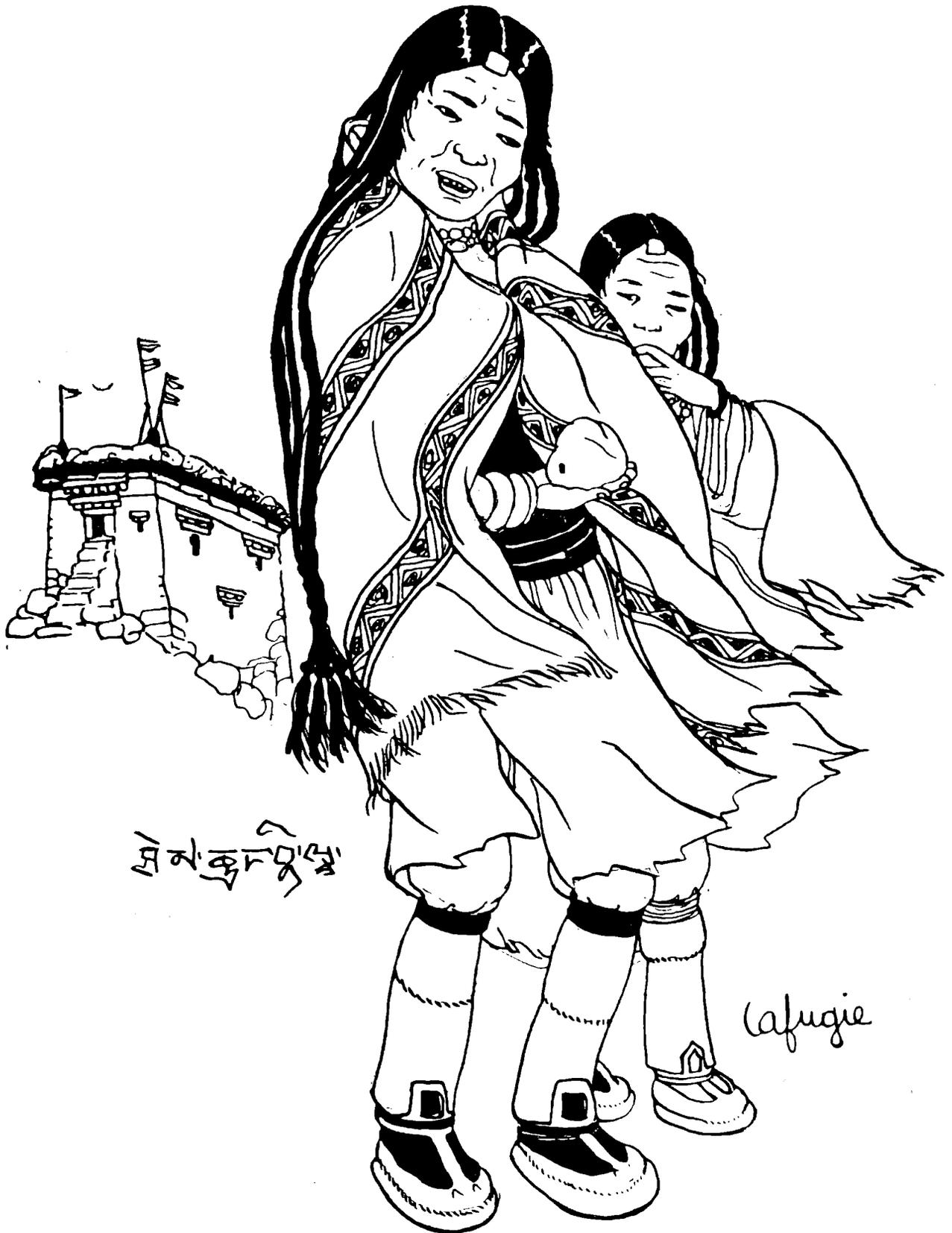
Nous sommes maintenant sur un vaste plateau désertique encadré de pics aux hauteurs vertigineuses ; de loin, ma caravane semble un défilé de fourmis perdues dans l'immensité.

Un jour, dans ce désert sans fin, nous apercevons au loin des silhouettes de cavaliers.

— Des bandits, s'écrie Kisru.

Mes hommes s'arrêtent, inquiets ; sans perdre de temps, ils rassemblent les yaks qui marchent éparpillés. Nous voici tous rassemblés. Je suis particulièrement anxieuse. Une de mes caisses est remplie de roupies d'argent, faute desquelles je ne pourrais continuer mon voyage. Sans les yaks, que ferions-nous ? Si on nous les enlève ? Je n'ai que six hommes avec moi.

Les silhouettes restent longtemps immobiles, comme nous, à



Femmes de Lulling; Spiti (p. 210).

observer. Puis elles changent de direction, et bientôt disparaissent à l'horizon. Nous poussons un soupir de soulagement.

Braves marchands inoffensifs, qui ont eu aussi peur que nous, ou bandits ?

Quoi qu'il en soit, je ne puis m'empêcher pendant le reste de l'étape de surveiller soigneusement le désert.

★★

Après une longue marche, fatigante dans le sable et la boue, en cotoyant la rivière de Spiti, qui s'étale en de nombreux biefs, peu profonds, nous arrivons à Lulling, village plutôt que ville, où habite le Gouverneur, qui ici répond au gentil nom de Nono.

Nous dressons les tentes au milieu des villageois qui nous apportent de l'eau claire, car celle de la rivière n'est qu'une boue jaunâtre, et des argols.

Je prends ma douche, entendant derrière la toile de ma tente le caquetage de ces dames qui semblent installées là pour longtemps. En sortant, l'une se précipite vers moi, en tendant son enfant, enveloppé de guenilles, trouvant moyen de me montrer du doigt ma serviette éponge que l'on vient de sortir. Une autre voudrait mon savon. Bien que je sois à court de linge, je leur distribue quelques petits cadeaux. Elles disparaissent joyeuses... pour revenir, qui avec une motte de beurre, qui des œufs, des abricots secs... et même un morceau de turquoise.

Bientôt apparaît le secrétaire du Nono, qui m'annonce que son maître est en voyage, vers l'Est, où je le rencontrerai sûrement. Il me propose de visiter le Palais.

Le Palais ! Une pauvre bâtisse rectangulaire, pas même entourée de murs, sans portail. Une large cour remplie de purin, dans lequel les animaux se vautrent. Une échelle pour gagner le premier étage, et d'autres pour arriver au toit-terrasse d'où pendent des oripeaux fanés !

Où sont les belles demeures chaudes, confortables, de Gyant-sé et du petit Tibet ?

★★

Après plusieurs jours de marche, pendant lesquels je ressasse des idées mélancoliques, dues à l'aridité et à la pauvreté de cette région, nous arrivons au monastère de Karzog, à 4.500 mètres d'altitude, non loin du lac Tso-Morari.



Le Nono de Skiti (p. 212).

J'aperçois sur les bords du torrent les tentes brodées de caractères tibétains, qui ne peuvent être que celles du Nono et de sa suite. Dès que ma propre tente est installée, un secrétaire se présente, m'annonçant la visite de son maître.

C'est un homme jeune, mince, distingué, que je reçois. Ses longs doigts maigres me tendent un paquet de soie rouge, que j'ouvre : cinq belles turquoises ! Que faire pour être équitable ? Je ne trouve, hélas ! regrettant d'être si démunie, qu'un vulgaire porte-mine, un paquet de chocolats et... le catalogue illustré de quelques-unes de mes peintures ! Mais cet humble présent le ravit. Il posera demain matin, sous sa tente.

Pendant mon pauvre dîner, à base de conserves, je reçois des poulets et, ô délices !... des navets frais, mets de choix, auxquels chacun aspire à 4.500 mètres d'altitude.

★★

Le Nono est parti. Je suis seule à nouveau. Mais j'ai appris que, dans cette région, vivent des ermites contemplatifs.

Nous partons un matin.

Nous galopons longtemps dans la plaine qui contourne la base de montagnes pelées, blanches, aveuglantes sous un soleil brutal. Nous tournons à l'est et remontons le lit rocailleux d'un torrent. Peu de temps après, je distingue, gravée dans le roc, la formule sacrée : « *Om mani padme hum* », en caractères peints de rouge, hauts de plus de deux mètres.

Nous sommes arrivés à l'entrée de la vallée où vivent les ermites. Voici un petit « gompa », entouré de hauts bambous, garnis de banderoles blanches qui flottent. C'est l'habitation des moines gardiens qui sont chargés du ravitaillement de ces ermites, et c'est là que l'on reçoit les offrandes en nature qui leur sont destinées.

Les inévitables chiens rageurs saluent notre arrivée. Un moine loqueteux vient à notre rencontre. Des palabres sont entamés, car nous tenons à monter et déposer nous-mêmes les sacs de farine que nous avons apportés. Notre demande est finalement acceptée. Sous la conduite du guide, nous commençons à grimper le sentier abrupt qui épouse le flanc de cette montagne.

Des excavations y ont été creusées, puis murées, ne laissant qu'une seule ouverture, petite fenêtre fermée par un volet de



L'entrée de la vallée où vivent les ermites (p. 212).

bois. Une étroite cheminée dirigée vers le ciel laisse passer un peu d'air.

Le lama qui nous guide, frappe sur un volet, l'ouvre et dépose sur le rebord intérieur de la fenêtre un petit sac de farine et un pot d'eau, devant un rideau noir. C'est une provision pour quatre jours. Nous attendons en silence, retenant notre souffle. Enfin, un léger frôlement, une main grise et décharnée sort de l'ombre, saisit le sac et le pot. Le rideau est retombé : le solitaire est retourné dans sa tombe.

Nous visitons ainsi plusieurs demeures. Une fois seulement je peux saisir pendant quelques secondes le regard d'un de ces ascètes : deux points brillants dans l'ombre, qui s'évanouissent aussitôt.

Un homme, jeune peut-être, vit dans l'obscurité complète, avec de l'air juste pour ne pas étouffer, de la nourriture pour ne pas mourir de faim. Un jour il ne répondra plus aux appels de ses gardiens, et on le trouvera accroupi sur la pierre, agonisant ou mort, dans la pose du Boudha.

Mais alors, en grande pompe, ses restes seront brûlés et ses cendres pieusement recueillies seront solennellement déposées dans une stoupa qui lui sera consacrée, et devant laquelle l'encens brûlera nuit et jour.



C'est sur cette mélancolique image que j'abandonne le Spiti, où je ne trouve plus rien à faire. Mes provisions, d'autre part, s'amenuisent.

Pendant le retour, nous doublons les étapes. Je ressasse en moi-même mes difficultés : aridité, pauvreté, telle est la note dominante. Mais un espoir me soutient pendant le passage pénible du col de Taga-chang, à 5.500 mètres : je vais bientôt retrouver la vallée de l'Indus, puis le Laddak, Leh, Hemis, mes anciens amis tibétains, des couleurs !...

Un seul regret, celui de quitter la lumière éclatante, des hautes altitudes, où pourtant l'on souffre du froid, de la faim, de la fatigue et surtout d'une vague angoisse.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE, par Alexandra David-Neel	7
AVANT-PROPOS	9
PREMIÈRE PARTIE	
I. — LES INDES : D'UDAIPUR A SRINAGAR	17
II. — SRINAGAR ET LEH	29
III. — LEH - HEMIS	51
IV. — LEH	67
V. — LE KARAKORUM	79
VI. — AUTOUR DU LAC PANG-KONG	91
VII. — LEH - SRINAGAR	109
VIII. — DARJEELING - SIKHIM	121
DEUXIÈME PARTIE	
IX. — GANGTOK	127
X. — GANGTOK - GYANT-SE	133
XI. — GYANT-SE	145
XII. — GYANT-SE	167
XIII. — RETOUR AUX INDES	179
TROISIÈME PARTIE	
XIV. — SIMLA	191
XV. — HYMALAYAS	195
XVI. — LE SPITI	201
CARTES	
Carte de la 1 ^{re} et de la 3 ^e expéditions	77
Carte de la 2 ^e expédition	178